

ANDRÉ BAILLON

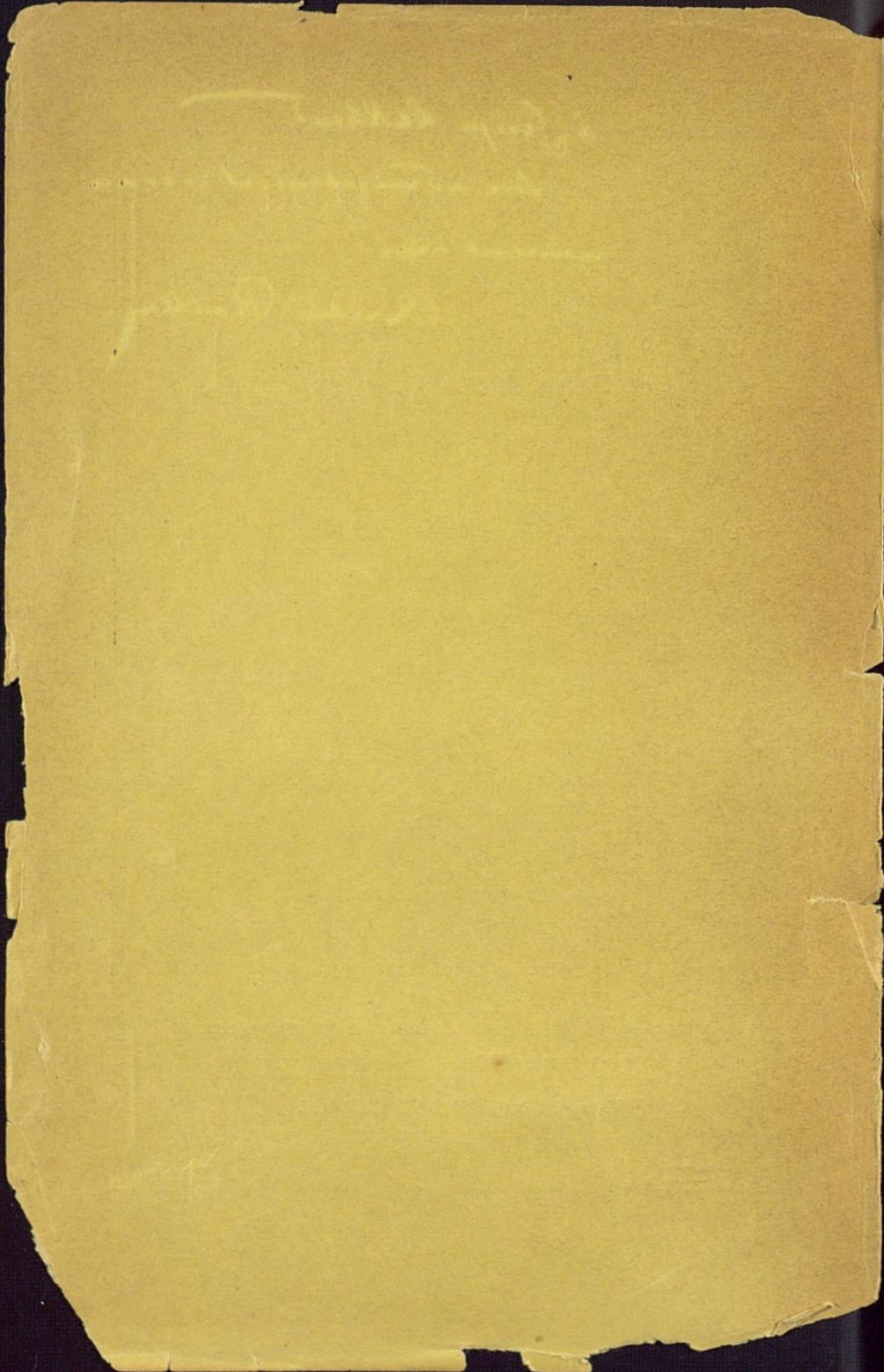
CHALET 1



PROSATEURS FRANÇAIS CONTEMPORAINS

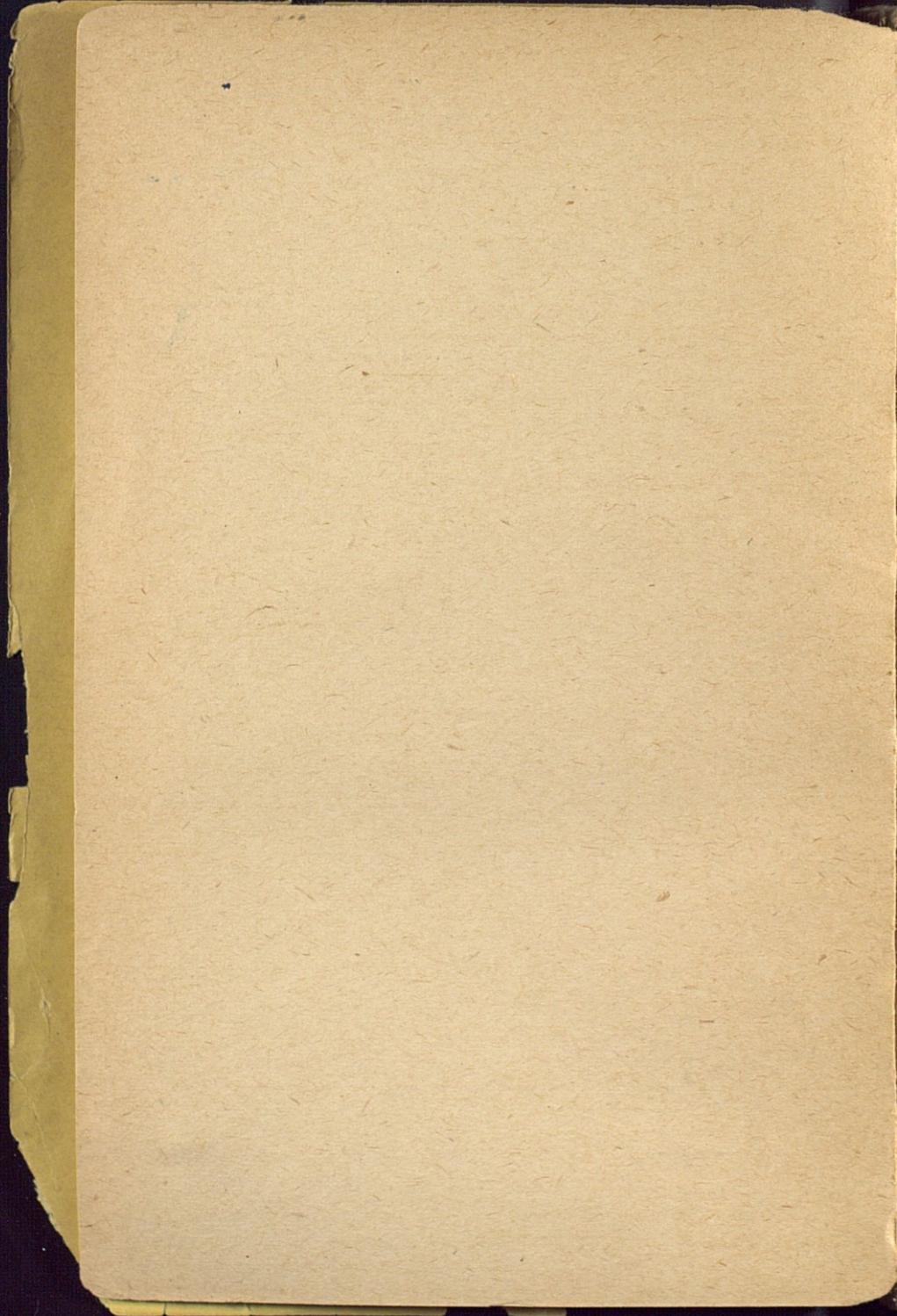
F. RIEDER ET C^{IE}, ÉDITEURS

7, PLACE SAINT-SULPICE
PARIS



à George Le Khou
Son admirateur et recon-
naissant ami

André Paillot



ML

A

1264

CHALET 1

DU MÊME AUTEUR

Chez F. Rieder et C^{te}

(Collections des Prosateurs français contemporains).

HISTOIRE D'UNE MARIE

EN SABOTS

PAR FIL SPÉCIAL

UN HOMME SI SIMPLE

Éditions de la Soupente :

MOI QUELQUE PART

Chez Ferenczi et fils :

ZONZON PÉPETTE

Éditions Lumière :

LE POT DE FLEUR.

ANDRÉ BAILLON

CHALET 1



PROSATEURS FRANÇAIS CONTEMPORAINS

F. RIEDER ET C^o, EDITEURS

7, PLACE SAINT-SULPICE

PARIS

MCMXXVI

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE
UNE ÉDITION ORIGINALE QUI COMPREND :

5 EXEMPLAIRES SUR PAPIER DES MANU-
FACTURES IMPÉRIALES DU JAPON,
NUMÉROTÉS DE AA A AE

10 EXEMPLAIRES SUR HOLLANDE VAN
GELDER ZONEN, NUMÉROTÉS DE A
A J, NON MIS DANS LE COMMERCE ;

60 EXEMPLAIRES SUR HOLLANDE VAN
GELDER ZONEN, NUMÉROTÉS DE 1
A 40 ;

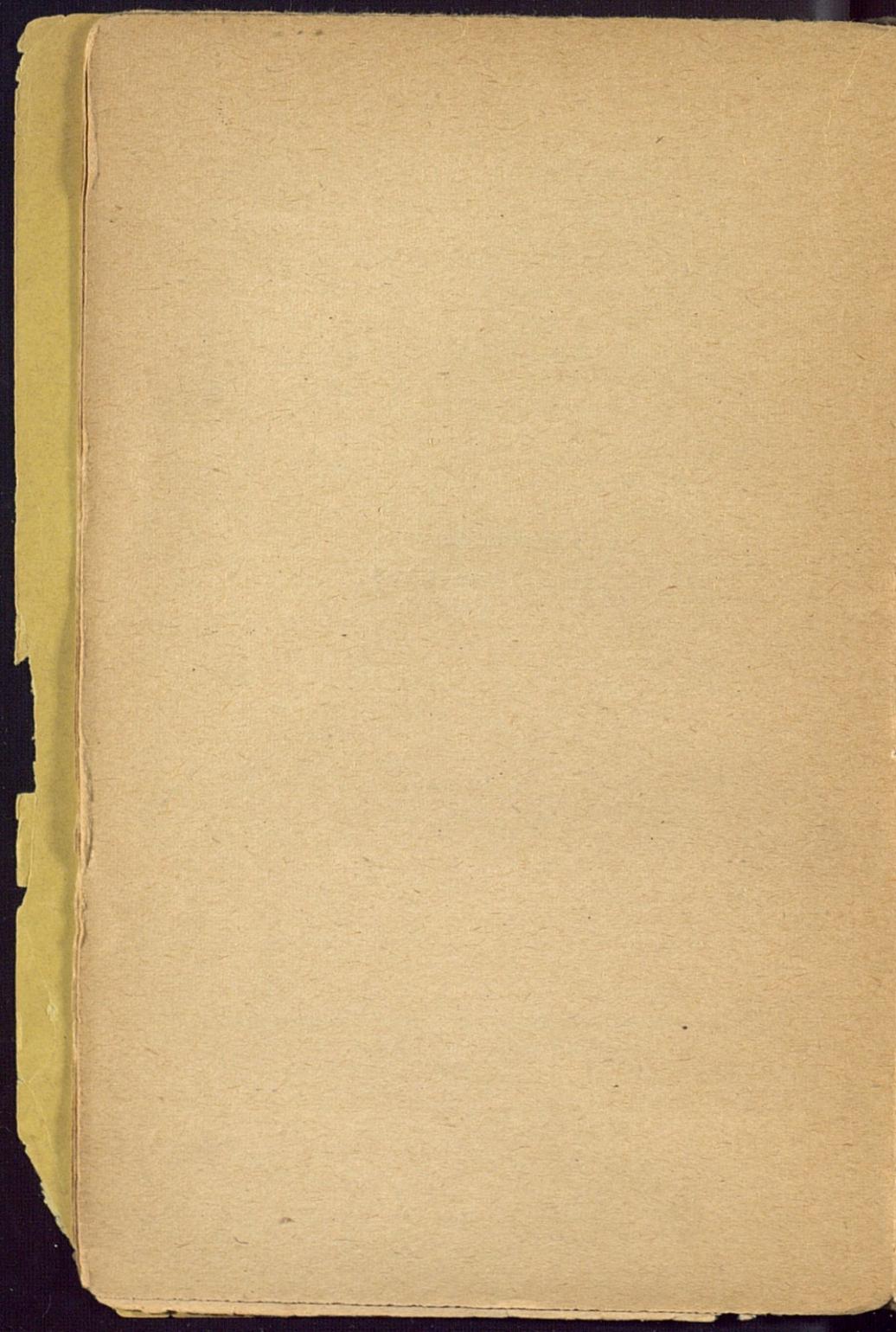
300 EXEMPLAIRES SUR VÉLIN PUR FIL
DES PAPETERIES LAFUMA, DE VOI-
RON, NUMÉROTÉS DE 41 A 340.

Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays.

Copyright by F. RIEDER et C^{ie}, 1926.

A GERMAINE LIEVENS

...et mundabor !
(Antienne).



POUR ENTRER EN MATIÈRE

J'avais, moi aussi, des lettres à écrire. A Claire d'abord...

(Un Homme si Simple.)

CLAIRE est partie loin et ses douces mains de Claire tapent sur un piano de ces choses amusantes qui font danser les gens. Jean Martin est dans son lit. Pourquoi dormir? Demain son ami le Dr Delpierre viendra et le mènera à l'hôpital de la Salpêtrière. Jean Martin est content. Il sera parmi ses frères, « les pauvres et les humbles ». Michette le veille. Ah ! cette Michette et les roues, à cause d'elle, qui lui font mal dans la tête. Elle écrit. Elle savoure « son petit café ». Par moments, son nez plonge dans la tasse et, s'il remue, ce nez, il ne fait pas les grimaces qui exaspèrent Jean Martin. Puisqu'elle écrit, Jean veut écrire. Sa plume a de singuliers mouvements. Les caractères, par endroits, sont très grands : un mot couvre un feuillet. Ailleurs, ils se raidissent au port d'arme comme au passage d'un corbillard. Plus loin ils se serrent : ces lèvres ne diront pas leur secret.

Voici la lettre à Claire :

Mon Dieu, je prends sur mes faibles épaules toutes les peines des Hommes.

Je prends, Seigneur, sur mes faibles épaules, la peine des pauvres petits Enfants.

Je prends, Seigneur, sur mes faibles épaules, la peine des pauvres petites Mamans.

Je prends, Seigneur, sur mes faibles épaules, la peine des pauvres petits grands Artistes qui ne savent pas le mal qu'ils font.

Je prends ces peines, parce que telle est ma Volonté, plus forte que la Vôtre, Seigneur, en son implacable Sérénité.

Mon Dieu, je prends sur mes faibles épaules...

* * *

Ma chère Claire,

Je ne m'endormirai pas comme tu me l'as ordonné. Je te désobéis. Pardonne-moi.

Je veux veiller, cette nuit, en pensée avec Toi.

Ma chère, sainte, douce et grande Claire, je Te remercie des soins que Tu as donnés, pendant ces quatre stupides semaines, à ma pauvre guenille. Je ne m'étendrai pas sur ce sujet. Sache que pas un des gestes de ton infinie Bonté n'a échappé à mon Amour.

Ils sont fixés dans mon cerveau et dans mon cœur, comme les gestes éternels de Celle dont l'épaule de marbre fut le puissant appui du piètre bonhomme que j'étais.

Grâce te soit rendue, ô mon immortelle réalisation de la Bonté et de la Souffrance. Manger, ne pas manger, n'a pas grande importance. J'ai voulu, ma pure Claire, mortifier ma chair en ses désirs terrestres, afin de toucher avec des mains dont la pureté transparente et dématérialisée... (illisible), des mains dignes de toi, l'œuvre digne de toi.

Il faut que dans la retraite de la Salpêtrière, je me lave des pensées qui ont éclaboussé mon ingénuité ; que

je reconquière mon ingénuité sans laquelle mon œuvre ne sera pas digne de toi.

Et si je... (illisible).

Je veux, Claire, que pendant mon temps d'épreuve, de purification et de mortification, tu te reposes et sois aussi calme que je le suis en cet instant béni où minuit met fin à ton martyre, ma pauvre et tendre Epreuve, bénie au-dessus de toutes les femmes.

Le bon D^r Delpierre te donnera des conseils. Tu sauras comment te nettoyer, toi et Michette, du contact du lépreux que cette stupide fatigue a fait de ton pauvre petit.

Je pars rasséréiné quant à mes soupçons au sujet de ce pauvre... (le père de Michette) et de Dah. Je m'en humilie, j'en demande pardon à la face de la Terre, des Hommes et de l'incommensurable abîme où luit l'œil de Dieu.

Quand tu liras ces lignes, je serai sans doute couché dans un petit lit entre mes frères les pauvres. Ne t'inquiète pas. Je serai sage. Je me laisserai soigner en simplicité comme un enfant, en confiance comme un enfant, sachant que les mains auxquelles tu me confies sont douces au service de l'Intelligence et de la vraie Bonté.

Ta Bonté, Claire, est au-dessus de toutes. Je t'aime et te vénère, sans morcellement, sans réserve d'aucune sorte. Pour ce qui est de Michette, ce que j'ai dit reste dit. Il n'y a pas, il n'y a pas eu de mal. Jamais, il n'y en aura. Je connais mon devoir, vis-à-vis de Toi, d'elle, de moi.

Je...

Ces lignes terminées, Jean Martin repousse loin son porte-plume, son encrier, ses paperasses. Outils abhorrés ! Il ne les reprendra plus d'ici longtemps.

*
*
*

Ecrire, est inquiétant. Un auteur note : « La nuit est belle ; ma lampe, soufflée. Je dors... » Comment voulez-vous qu'il raconte ces jolies choses, s'il dort, s'il n'y voit pas ? Dans ce livre, Jean Martin s'exprime : Je... Et ce, en des moments où voir un porte-plume lui donnait déjà des nausées. Cela semble manquer de logique. On voudra peut-être supposer que le livre fut pensé et que le voici tel qu'il eût été écrit sans ces questions, au fond accessoires, d'encrier, de papiers et d'outils abhorrés.

A. B.

JOURS TROUBLÉS

MON ami Georges qui est peintre, a fait autrefois mon portrait. Il y a mis beaucoup de rose. C'était le bon temps. Il lui faudrait à présent des couleurs plus graves. Du bleu pour mon pantalon, du bleu plus sombre pour ma capote, du bleu qui serait quand même un peu rose pour l'espèce de coiffure que j'appelle mon béret. Pour le reste, il aurait à travailler dans le pâle : du pâle blanc pour la chemise, à peine moins blanc pour le visage, avec de belles ombres noires à cause des creux. Il faudrait aussi un peu de brun pour indiquer les espadrilles et, au-dessus, une bande de gris pour ce que l'on aperçoit de mes chaussettes.

Voilà pour l'extérieur.

Pour l'intérieur, c'est comme de l'ouate. On me parle, je réponds : les mots arrivent à travers cette ouate dans mes oreilles. Mon cerveau, lui aussi, s'est fourré de l'ouate dans les oreilles. Michette, les chats, Dah, — ces

roues tournent, loin, loin, ouatées de cette ouate qui me bouche les oreilles.

Bah ! Mon ami le docteur Delpierre m'a dit une grande vérité. Il a dit :

— Voulez-vous guérir?... Oui? Passez l'éponge...

Va, pour l'éponge ! Une éponge, c'est encore une sorte d'ouate. Une chose n'en est pas moins sûre : ce que j'ai dit reste dit. Pour le reste, mieux vaut s'oublier dans les autres.

Quel bon lit ! Les oreillers me tiennent chaud dans le dos. Le poêle ronfle. Il ronfle pour mes voisins, il ronfle pour moi ; quand Claire est là, il ronfle un peu pour Claire.

Je sais, je sais, j'ai été bête ! Je voulais rejoindre « mes frères les pauvres ». J'arrive, un gros brave homme de monsieur se carre dans des coussins : je le prends pour un millionnaire. Un autre lui verse du vin : je prends en horreur ce parasite. Quelle logique ! Il n'y a ici ni parasite, ni millionnaire. Moi-même...

Quand une infirmière prononce : « Monsieur 3 » j'écoute, car mon lit porte le numéro 3. D'autres disent : « Monsieur Martin » ou quelquefois : « Mon Petit ». Une praline.

— Mais oui, cela va, Madame Jules Louis.

Quels yeux noirs, bon Dieu ! Méfiez-vous ! Mme Jules Louis appartient à cette sorte d'infirmières qui ont une peau de négresse. A votre arrivée, si vous êtes reçu par une

dame de ce genre, elle voudra que votre alèze cache votre couverture, ce qui vous entraînera dans un labyrinthe de malheurs. D'abord vous ne comprendrez rien à cette histoire d'alèze et cela vous inquiètera. Ensuite, vous dormirez très mal ; au réveil, vous pleurerez pour rejoindre Claire qui ne vous ennuirait pas avec ces histoires d'alèze ; vous ragerez contre une grille bouclée d'une chaîne où pend un cœur de fer ; si vous avez un chat, vous le verrez circuler, loin de vous, sur un toit ; finalement vous vous retrouvez sous votre alèze, pour entendre à travers l'ouate :

— Il s'en est fallu de peu qu'il ne s'évade.

M'évader, moi ? Dire que des gens plaignent ce pauvre Jean Martin cloué sur un grabat d'hôpital. Parfaitement ! C'est mis dans un journal. Cela me fait rire. D'abord on me plaint un peu tard. Il a du moelleux, le grabat ! Et puis, ai-je à m'inquiéter des assiettes qu'on empile en tour penchée de Pise ? des amoures au cri stupide de femme qu'on viole ? des derrières de singes qu'on accommode, en salade de tomates ? Que m'importe qu'une grille soit ouverte ou fermée ! Ouverte : je me plante devant, j'évite à d'autres Jean Martin le malheur de s'enfuir. Fermée : un doigt à lever, entre deux briques je dénicherai la clé. D'ailleurs, c'est simple. Je connais, au

fond du jardin, un gros rempart d'orties. Le jour où l'on me dira de partir, bien malin qui m'en délogera.

Claire, comment fait-elle? Les autres n'ont de visites qu'une fois ou deux la semaine, suivant la règle. Claire a sauté par-dessus la règle. Je ne puis préciser l'heure, mais à un moment qui me semble toujours le même son visage apparaît derrière les vitres de la porte. Je pense à une Madone dans son cadre; des baisers... ses bons bras... elle est là. Et Michette? Elle l'accompagne. Elle a sa robe bleue, sa sacoche à secrets, son nez qui ne bouge pas, parce qu'ici elle n'oserait fumer. Que pense-t-elle? Elle s'intéresse aux camarades, va leur serrer la main. Mais moi? Ah! de l'ouate... de l'ouate... de l'ouate!

Chut! la Jaune! Voici une chose que je ne comprends pas. J'aime toutes les infirmières, y compris la négresse qui, en définitive, n'est pas si négresse. Mais la Jaune!... Comment peut-on s'attifer de cette façon? Les autres sont en blanc: voile, tablier, sandales. Elle... Serait-elle encore M^{lle} Brichard la surveillante, si elle ne mettait sur ce blanc son vilain jaune? L'horrible casaquin! Je suis sûr qu'elle l'a tricoté elle-même. Un jaune citron qui vous arrache les dents.

Nous avons eu des prises de bec. Le premier jour, je prétendais jeûner: « Que vous le

vouliez ou non, vous mangerez ». Du riz. Pan et pan ! deux cuillerées : j'ai tout avalé. Le lendemain elle demande à un camarade : « Qu'avez-vous mangé ? » et je deviens « un malade qui s'occupe de ce qui ne le regarde pas », parce que j'ai soufflé : « Du poisson » puisque c'était du poisson.

Quand elle entre, un broc qui traîne, une cigarette par terre, elle les voit :

— Ce broc n'est pas à sa place. Cette cigarette...

Même si Jean Martin est le coupable. C'est très gênant.

Le soir, elle se donne des airs. Elle n'a plus son jaune. Elle a repris, soi-disant, ses vêtements de ville : « A demain, messieurs, soyez sages ». Et tard dans la nuit, derrière les carreaux, son jaune nous guette. Quand Claire et Michette sont en visite, elle tourne autour de mon lit.

— Bonjour ! Madame... Cela va-t-il, Mademoiselle?... Et notre cher malade?...

Ouais ! son cher malade. J'ai prévenu Claire. Quand la Jaune est là, on se tait.

Quel jour sommes-nous ? Nous avons eu ce pauvre M. Bruno qui n'est guère resté parce qu'il était fou. Il marchait, à travers la salle, en balancier :

— Mes amis, je vous supplie, quelle heure

est-il?... Et maintenant quelle heure est-il?... Ah ! les secondes sont plus longues que des siècles.

On a fini par l'emmener dans une petite voiture.

Je me soucie peu des secondes ou des siècles. Le temps s'envole en poussières sous le vent. Oui, c'est cela ; des poussières de moments. Des poussières en couleur : grises pendant lesquelles je suis au lit, bleues comme la robe de Michette, jaunes quand je me tiens coi, parce que voilà la Jaune.

Bornet, aussi, la déteste. Il ne le dit pas, il est malin, il lui sourit. Précisément ! on ne sourit ainsi qu'aux gens que l'on déteste.

Pauvre Bornet ! Ce qu'il m'écœurait par ses façons de flagorner le gros malade que je prenais pour un millionnaire. Par exemple, quand il lui versait du vin. Ce sourire ! Non un sourire comme pour la Jaune : un sourire sale qui espérait sa part et s'en pouléçait d'avance. J'ai honte d'avoir pensé si mal. Nous nous sommes expliqués. Le gros Monsieur est russe ; on l'appelle, il est vrai en plaisantant, à cause de sa taille, le Maréchal, mais son vrai nom est Bèche.

— Jamais, a dit Bornet, je n'ai eu d'arrière-pensées de parasite.

Il aide ce pauvre homme, parce que si on l'abandonnait à lui-même, peu maître de ses

mouvements, il répandrait les trois quarts de son vin sur la table.

Parfait ! A l'occasion je rendrai service au gros monsieur. Tant pis si quelqu'autre Jean Martin me prend pour un parasite.

A la suite de cette explication, Bornet m'a pris la main et y a frappé trois petits coups. Cela signifiait :

— Je suis franc-maçon. Et vous ?

Il sait, je sais : ce sont ou ne sont pas des bêtises. Chacun ici cultive la sienne. Je n'ai pas bronché ; il n'a pas insisté.

Il est difficile de savoir à combien de malades nous sommes dans cette salle. Cela se passe comme dans l'autobus : on entre, on sort. A sept, c'est complet, quelquefois, à table, nous sommes huit ou neuf. Je ne sais comment. Quelques-uns semblent avoir pris un ticket pour un voyage plus long : le Maréchal qui nous a précédés, Bornet et Gatien que j'ai suivis de près, le petit Mayer arrivé à l'arrêt suivant. J'ai lu sur une plaque : Salle Auguste Voisin. Cela fait bien sur une adresse. Entre nous, nous sommes « à Voisin » tout court. Les femmes de notre bord sont à « Érasme » et à « Falret ». Je les verrai plus tard. Elles sont, paraît-il, plus nombreuses et aussi plus méchantes. Je pense à Claire, je pense à Martin l'ours que je suis. Si les

hommes me ressemblent, je devine pourquoi les femmes sont ici plus nombreuses et méchantes.

Dès qu'il trouve une minute, le docteur Delpierre vient me voir. Cela me cale vis-à-vis des autres malades. J'en suis fier, ce qui est un sentiment de vanité dont il faut que je me corrige. Delpierre m'a dit un mot :

— Vous êtes dans le service des « petits mentaux ».

Petits mentaux, petit mental, petits menteaux : c'est joli. Cela tourne, cela danse, on pense aux jolis abbés comme au temps de Manon Lescaut. Oui ! Mais quand on est petit, on peut devenir grand, et quand on est grand... Ce pauvre M. Bruno ne semblait guère content de monter dans sa petite voiture.

Bah ! Comme la crainte de Dieu, la crainte de la petite voiture est le commencement de la Sagesse. De l'ouate ! de l'ouate ! de l'ouate !

D'ailleurs, elle n'est pas laide, cette petite voiture. Un peu vieillotte, des carreaux mats, une croix rouge, un petit cheval blanc qui m'a l'air de connaître, au bout des sabots, le chemin qu'il doit suivre.

A propos de crainte, un mot m'a choqué. Peur des chats, peur du Seigneur, peur des couteaux, peur de ce qui arrive, peur de ce qui n'arrive pas, nous sommes tous ici,

plus ou moins, les victimes de la Peur. La Peur est un sentiment grave ; il ne s'agit pas de le traiter à la légère de : pépette. Depuis que je suis ici, à chaque instant, j'entends le mot : Pépette... Pépette... Pépette... Pépette...

Il me choquait ; il choquait Claire. Nous avions tort. Pépette ici n'est pas pépette ailleurs. Ainsi : notre chef, le docteur Vouzon, est de la Pépette ; l'interne M. Vence est de la Pépette, les infirmières, les malades, Claire parce qu'elle vient souvent, sont de la Pépette. Les autres, ceux qui roulent en automobile, ceux qui boivent des bocks, ceux des journaux qui plaignent ce pauvre Jean Martin, ne sont pas de la Pépette et prononcent prétentieusement : « La Salpêtrière ».

Il y a là une différence, et notable. Pour moi du moins. J'ai toujours aimé être d'où tout le monde n'est pas.

Ce qui m'amuse : la Jaune aussi est de la Pépette.

— Vous êtes de la Pépette ! Vous êtes de la Pépette.

J'ai envie de le lui dire. Je me demande ce qu'elle répondrait.

MON AMI BORNET

QUAND une infirmière cherche Bornet, elle m'interpelle :
— Tiens ! où est-il ? Il n'est donc pas avec vous ?

Et je pense qu'à Bornet elle pose des questions du même genre. Comme nous sommes souvent ensemble, nous sommes inséparables. On le prétend. Mais vraiment l'aimé-je tant que cela ? Oui, je tiens à lui et pourtant... Quelquefois je serre les dents et sauterais sur lui, les mains pleines de gifles, tant il m'agace.

Habitué à me couvrir la tête, je me suis fait apporter un béret.

— Tiens, c'est chic, un béret.

Bornet qui, de sa vie, n'avait porté un béret, a senti tout à coup du froid à la tête et ce n'est pas de sa faute si son béret n'est pas violet comme le mien. Quand je me promène dans le jardin, j'enfonce les mains dans mes manches : Bornet, ses pas dans les miens, enfonce ses mains dans les manches.

Si, par hasard, je m'empresse auprès d'un malade, avec le verre à pipi, zut ! voilà Bornet qui arrive avec un autre.

Je me suis plaint à l'interne :

— C'est intolérable. Je ne puis faire un geste qu'il n'imité.

L'interne n'a pas répondu.

— Ne vous énervez pas, m'a dit la Jaune. Il vous imite parce qu'il vous admire.

La Jaune se moque de moi.

A part cela, j'aime Bornet. J'ai longuement étudié son visage. Il lisait dans son lit. Je l'apercevais de profil, tantôt à droite, tantôt à gauche. Il ne se doutait de rien. De profil à droite, il est un monsieur à lunettes, gris bien que jeune, pas plus bête que vous et moi. A gauche la prunelle se démène sous les lunettes comme un insecte furieux d'être mis sous verre. Elle brille trop : elle inquiète. La bouche autrefois fut taillée en bec-de-lièvre. Elle en garde le souvenir : une couture qui la tire vers en haut et bouge tout le temps : à croire que c'est du côté gauche que mon ami Bornet est un peu fou.

Il ne parle pas comme tout le monde. Son bec-de-lièvre se prolonge dans le palais. Ses mots roulent au fond de la gorge, puis tout à coup, jaillissent par le nez comme s'il les avait avalés de travers. Je dois le dire : à la Pépette, cette façon de parler n'étonne pas.

Elle est dans la note et l'on comprend très bien.

— Houa, m'a-t-il confié, de huis hourhahie.

Journaliste? Il faut le croire, puisqu'il l'affirme. Mais on s'imagine mal un « confrère » téléphonant ses nouvelles en han-hi-hou.

Pourtant il ne ment pas. Personne ici ne ment. On s'illusionne. Journaliste quand on n'était qu'un nègre, le pape quand on est un pauvre fou, la réalité a changé de nez et ce nez n'est pas plus bête qu'un autre.

Bornet, qui a l'habitude des hôpitaux, m'en a expliqué la langue. Un malade qui arrive est un « entrant », celui qui part un « sortant », à condition, bien entendu, qu'il ne parte pas dans la petite voiture. Ainsi M. Bruno :

— C'est un héhé, dit Bornet.

— Un?

— Hé-hé.

Il faut comprendre P. G. les initiales de paralytique général.

Le petit Mayer dont la jambe bouge quand ce devrait être la main, est un « tabès ».

— Et les femmes, Bornet, qu'on voit derrière leurs fenêtres, dans cette grande salle? Bornet aspire des litres d'air.

— Les hubs !

— Bon ! Les tubs, les tuberculeuses.

Son grand souci est de me définir les fonc-

tions des dames qui nous soignent. Pour moi, cela ne varie pas : ce sont des infirmières.

— Tu n'y es pas, dit Bornet. Ainsi M^{me} Hiher.

— Higer? Celle qui sourit comme un ange?

— Ni infirmière, ni ange : fille de salle. M^{me} Hahahouin.

— Saraguin? Celle qui distribue le lait?

— Des raies d'argent sur le front Surveillante de première classe. M^{lle} Hihard...

— Brichard ! Oh ! celle-là...

— Convenu : tu détestes la Jaune. Surveillante de...

— M'en moque. Et la dame, si douce la nuit, quand on ne dort pas?

— M^{me} Legorrec. Heyeuse.

— Veilleuse. Et les deux hommes en veste de toile?

— Groseille et Gâteau.

— Tu blagues !

— Haher hoi ! Garçons de salle.

— Après tout, cela m'est égal.

— Ehal !

Bornet est scandalisé. Jamais, paraît-il, je ne guérirai si je ne me retrouve dans ce qu'il appelle la « hiéhahie hu hersonhel ».

NOTRE DOMAINE

AHONS, dit Bornet haire un hour au hahin.

Je passe mon bras sous le sien et nous allons faire un tour au jardin.

Notre quartier forme un faubourg distinct à l'extrême bout de la Pépette, qui est, elle, une ville de quelque cinq mille habitants.

— C'est loin, m'a dit Claire. De l'entrée jusqu'ici on marchè un petit quart d'heure.

Notre domaine est strictement limité : bâtiments, murailles, grilles. Défense d'en sortir et par conséquent d'y entrer. Heureusement !

Nous y possédons quelques curiosités. D'abord notre musée « ahéhonhohohique », comme s'exprime Bornet. De menus objets sont rangés par terre sur un pavé.

— Cette mâchoire de baleine, dit Bornet, c'est moi qui l'ai trouvée.

— Oui, Bornet. Moi, ce fémur de mammouth.

— Ce fer de lance romaine...

Ah ! voilà ! qui a trouvé ce fer ? Bornet prend un air modeste :

— Moi.

Je riposte le ton hargneux :

— Moi.

Nous sommes fiers de notre musée. Le matin nous courons voir si on ne l'a pas cambriolé pendant la nuit. Dans le courant de la journée, nous le visitons avec complaisance. Nous comptons l'enrichir et que plus tard on le conservera, en souvenir de nous.

Au fond, nous nous en doutons : le mammoth du fémur fut peut-être un lapin, la baleine une raie, et le fer, M. Groseille a jeté un matin une lame de canif qui ne coupait plus. Est-ce bien sûr? Quand un entrant nous paraît triste, nous l'entraînons :

— T'en fais pas. Viens voir notre musée.

S'il s'extasie, tout va bien. Si comme M. Bruno, il déclare les secondes plus longues que des siècles, son affaire est nette. A bientôt la petite voiture.

Quelques pas, nous voici à la frontière de notre domaine. Un mur très haut, une porte à l'avenant. On ne la voit jamais ouverte. Que nous le voulions ou non, elle nous attire. De l'autre côté, c'est la rue. Quelle rue? Où mène-t-elle? Si on y jetait une lettre? Si on y flânait tels que nous sommes, en capote et sandales, que nous dirait le premier flic? Des gamins y jouent et nous entendent. De méchants bouts de bois nous aguichent

sous les battants et s'échappent dès que nous voulons les prendre. Le trou de la serrure devient un œil et parle :

— Ce sont les fous !

Cela nous flatte.

Regardez en passant ce squelette de hangar. On couvrira le toit plus tard. Le chef de service qui nous gâte, aimerait que nous y jouions aux quilles. Fatigant le jeu de quilles et il y a mieux. Jean Martin qui, dans la vie, déteste la gymnastique, voltige avec adresse sur ces barres fixes.

Ailleurs des planches sont montées sur des roues pour courir sur des rails. Elles servent à amener la soupe ? Peut-être. Jamais nous ne saurons ce que nous préférons : de ces wagonnets, éléments indispensables pour catastrophes de chemin de fer, ou de ces cordons d'acier où l'on se risque, tombera... tombera pas, un pied devant l'autre, entre le vide de la raison à droite, de la folie à gauche.

Enfin, voici la fameuse grille dont la clé se cache entre deux briques que je sais. Elle nous sépare du reste de la Pépette. Si on pousse la tête, entre les barreaux, ils vous rappellent délicatement aux deux côtés des tempes qu'on ne va pas au delà. Plus rusée que nous, une petite route pavée se faufile en dessous, ses rails sur le dos, et se sauve entre des pavillons, des murs et des porches, dans

quelque chose de vert qui est un arbre des boulevards.

Cette grille a beaucoup d'importance. Nous y passons de longs moments. Quand Claire et Michette s'en vont, je les accompagne jusque-là :

—Maintenant allez. Ne vous retournez pas.

Puis je regarde... regarde : Claire devenir un point noir sous sa cape, Michette un point bleu dans sa robe.

De la grille, nous voyons ce qui se passe dans les autres services. Cette bonne dame tremblotante, dont les mains sont du même bois que la canne : « Bonjour, grand'mère » : une infirme de l'Hospice. Ces jeunes gens en blouse : les internes de la Chirurgie. Ils ont travaillé : leurs avant-bras sont nus. Dans ce jardin, ce chapeau qui bouge, c'est un Monsieur de l'administration qui cajole ses légumes. Voilà l'auto d'un médecin ; le camion des poubelles, la charrette avec le pain. Et cette chose là-bas qui approche poussée par deux hommes, avec une infirmière qui tient un papier : « Filons, Bornet ! » pas besoin de savoir ce qui se cache sous la tôle arrondie de cette civière.

Qu'y a-t-il ailleurs ? L'Amérique ? L'Australie ? Nous entendons des mots : la Radiographie, la Pharmacie, l'Amphithéâtre. Où est-ce ? M. Bèche, certains jours, monte dans son

fauteuil roulant et revient plein d'histoires de son voyage à l'Électricité. A cause de ses yeux, Bornet s'est rendu je ne sais où : il est resté pendant des heures ! D'autres vont à la Douche ! Et la fameuse Hauteur. On ne comprend pas en huit jours qu'il s'agit d'une partie du parc si haute, si haute qu'on y arrive par un escalier de sept marches !

Pépette ici, Salpêtrière ailleurs : à force de coups, nous avons fait « Kamarad » avec la vie. Comment expliquer ce qui arrive ? Avec les « han » de Bornet, cela irait encore. Cette plante dans un parterre, je la regarde avec plaisir. Un géranium, c'est entendu. Le rouge de sa fleur diffère de tous les rouges : un géranium de la Pépette. L'air ? Respirez-le. Un rien d'âcre qui monte de la salle des tubs, quelque chose d'inquiétant à cause des cris d'une folle, un sourire d'infirmière, le mot d'un interne, un peu de rage, malgré tout, parce qu'on entend un métro : c'est l'air de la Pépette. On ne le respire pas ailleurs. Et les ustensiles pour manger. On trouve certes dans tout ménage des couteaux, des fourchettes. Pas en fer, comme ici, pas si bons, pas si beaux, humbles couverts aimés de la Pépette !

Quelquefois je me fourvoie en ces apparences. Je m'adosse contre un arbre.

— Un arbre... un arbre... un ar...

Où est-il cet arbre? Qu'est-ce, un arbre?

Sous mes pas, de menus objets grincent par terre. Je les aime. J'en sauve au jour le jour. J'y inscris mon nom. Ma poche est lourde de ces petites tombes.

— Tu es bête, dit Bornet, Collectionner des cailloux!

— Bête? Et toi...

Nous voyons clair l'un dans l'autre. Nous en discutons. Un matin, Jean-Jean nous a surpris. Jean-Jean est un nouveau camarade. Il tient les bras loin du corps parce que les tenir plus près serait difficile. Un surplus de bave lui mouille le menton. Il en a ravalé un peu ; il a dit :

— Vous avez un grain.

LE FAUX MILLIONNAIRE

DOMMAGE qu'on ne puisse tout écrire !
Quels curieux livres on produirait.
Ainsi, rien qu'en parlant de M. Bèche.
Mes jugements, il est vrai, sont peu sûrs.

Quand je le salue au lever :

— Voyez, dit M. Bèche, mes mains vont mieux.

De la gauche, il soulève, par la peau du cou, la main droite et la transporte dans la mienne.

— Attention, je serre.

Il tord la bouche comme s'il écrasait une noix très dure. La main est lourde, flasque : un gant rempli d'eau. A part cela, je ne sens rien.
Je crie :

— Aie !

— Vous exagérez, dit M. Bèche.

Au fond, il est content.

Sans M. Bèche, Voisin ne serait plus Voisin.
Il en est le personnage important. Il est grand, il est gros, il est large : vraiment un Maréchal.
En entrant, il a passé, comme nous tous, par

le vestiaire. On ne trouva pas de pantalon assez large ; les capotes l'étouffaient. On a dû lui permettre ses pyjamas. Ainsi de blanc vêtu, il trône, en Dieu le Père, parmi des nuages en coussins : un Dieu le Père un peu usagé, sans cheveux, qui aurait laissé sa barbe en gage chez le coiffeur. On l'aperçoit dès qu'on entre. Les visiteurs le saluent avant d'embrasser leur malade. Voilà pourquoi, le premier jour, je me suis cru dans la villa d'un millionnaire.

M. Bèche serait-il un hé-hé? Ses mains ne fonctionnent guère ; il tient sur ses jambes, à condition que des bras le secondent ; mais il ne se proclame pas, à la façon des P. G., Président de la République. Il aime parler :

— Mon cher ami... Écoutez donc !... Vous seriez bien aimable...

Il vous accroche avec des mots si gentils qu'il faudrait être sans cœur pour s'en aller. Heureusement, on est libre de penser à ses propres histoires :

— Oui, M. Bèche... Non, M. Bèche...

Cela lui suffit.

Autrefois, il habitait Moscou. Il était riche. On peut faire le compte. La moitié d'une heure pour décrire son hôtel. L'autre moitié pour son domestique. S'il évalue ses roubles à la première bouchée du déjeuner, il est loin du total à la dernière. Avocat, il a plaidé,

vous savez bien? le divorce de la princesse Borsofbaïska qui avait cinq amants, un œil vert, un œil bleu, la conscience aussi inquiète que les jambes. En France, il a traité d'autres affaires, — de grosses à digérer ses roubles.

— J'allais en intime chez M^{me} Une telle.

— L'actrice?

— Parfaitement. Chez M^{lle} Telautre.

— La danseuse?

En fait d'actrice et de danseuse, il vient quelquefois un bonhomme à tête de larbin, qui ne souffle mot, reste cinq minutes et part en oubliant quelque chose qui se mange dans du papier qui colle. C'est tout ce qui lui reste.

Tout? Ah! non. Il est l'ami de M. Lamoricière. M. Lamoricière est médecin : un grand médecin. Il dirige à Paris une clinique : une belle clinique. Quand M. Lamoricière se décidera, M. Bèche ira chez lui. En attendant, il lui écrit tous les matins une lettre, laborieusement, au crayon, la main gauche guidant la droite. La réponse tarde. La lettre du jour sera la bonne.

Lourd de corps, mou des jambes, peut-être serait-il mieux dans son lit? Non. Dans un lit, on est malade. Et puis comment saurait-il ce qui se passe? Levé le premier, on le mène à sa place, face à la porte d'où l'on voit tout, près de la table où l'on mange. Manger est

important. On dispose à sa portée une chaise et l'essentiel de ses affaires : de quoi se nourrir, de quoi fumer, de quoi lire, de quoi suivre l'heure. Il applique le principe : « Une place pour chaque chose ; chaque chose à sa place. » Il y tient en maniaque. Sa montre posée à gauche quand elle doit l'être à droite, le rend malade.

Une autre chaise, près de son lit, lui tire l'œil. Il ne peut y aller. Quels soucis !

— Mon cher ami, on a dérangé ma boîte de talc... Auriez-vous l'obligeance ? Plus par ici... un peu moins... là ! Mon eau de Cologne...

Il faut se méfier. Un jour, j'ai glissé de gauche à droite cette eau de Cologne. Le déjeuner finissait, au dîner je rangeais encore.

Habitué à son nombreux domestique, dans l'idée de M. Bèche, qui entre dans la salle, y entre pour le servir. Une surveillante passe en coup de vent, une infirmière d'une autre salle, un camarade, on entend la voix de M. Bèche :

— Regardez ma langue, mademoiselle. Mes coussins me gênent, madame... Mon fauteuil...

Même les braves gens qui viennent pour un malade :

— Cher Monsieur, vous qui allez en ville...

C'est pour un timbre, des enveloppes, une banane... Pourvu qu'on pense à lui.

Avec les médecins, le jeu s'aggrave. Tandis

qu'ils interrogent un malade, ils ne s'occupent pas de lui. Il s'énerve, dit son mot, finit par gémir comme s'il était mourant.

— Docteur, mes jambes. Docteur, mes reins.

— Ah ! vos reins, a répondu, un jour, l'interne : on examinera vos urines.

On y trouva du sucre :

— Alors il faudra vous restreindre, M. Bèche. Moins de viande, pas de pommes de terre.

La leçon aurait pu servir, car M. Bèche qui aime la viande, aime aussi les pommes de terre. Il a trouvé le joint : une petite pomme de terre pour le régime, les grosses pour sa faim.

Le grand souci de M. Bèche, c'est sa toilette. Les autres, comme on dit, se débarbouillent. Lui, il faut qu'on le lave, et dans le lit, des pieds à la tête, avec des minuties de millionnaire ou de cocotte. Le matin la bonne M^{me} Legorrec a la besogne. Elle commence à cinq heures, elle en aura jusqu'à six. Depuis le temps, elle connaît ses manies. Il n'aurait qu'à laisser faire. Comment pourrait-il ne pas donner des ordres ?

— L'eau chaude... l'eau froide... La poudre.

Les autres auraient encore le droit de dormir. Ces chuchotements les réveillent : ils bâillent de mauvaise humeur.

Au coucher, nouvelle toilette. Nous sommes las; nous avons pris une drogue pour dormir. A quoi bon?

— L'eau chaude... l'eau froide...

Et quand il se tait, il ronfle.

Le jus du matin avalé, il devient inquiet. Lavé de frais, son peu de cheveux strictement peigné, il trône dans son fauteuil. Il regarde la porte, sa montre, la porte. Comme les aiguilles avancent! Les hommes sont si distraits. Viendront-ils? Ne l'oublieront-ils pas?

Ils représente Groseille et Gâteau qui auront à le soulever par les bras pour le mener où l'on devine. Encore ne suffit-il pas qu'ils viennent. Ils doivent être exacts. Ce qui va bien à l'heure juste, ne réussit plus à l'heure et cinq.

Après la soupe, même inquiétude. Cette fois, il la cache. M^{me} Lecorps qui le mènera, est à Erasme et vient quand elle trouve le temps. Elle ne fait pas de manières :

— On y va, M. Bèche?

Elle l'aide à peine. Chose curieuse : M. Bèche qui chancelle entre les bras de deux hommes, avance seul, et presque bien, quand ces bras sont le petit doigt d'une femme.

Quand même, compter toujours sur les autres, une chaise percée eût été plus commode. Il en fit la demande. Comme de juste, dans un hôpital de cinq mille infirmes, une

chaise percée ne se trouve pas comme ça. Il fallut du temps. Celle qui vint était percée en effet, mais d'un rond si étroit que le gros M. Bèche eut quelque raison d'écrire à M Lamoricière qu'on se fichait de lui.

Tel est M. Bèche, dit notre Maréchal. Maintenant, il faut tenir compte des apparences. Un matin, pendant sa toilette, j'ai donné un coup d'œil à ce long corps étendu : un ventre de Bouddha ; là-dessous, des jambes fluettes de petite fille.

Et ceci explique peut-être ce qui est arrivé. Par ce bel après-midi, les malades avaient quitté la salle. A cause de ses jambes, M. Bèche n'avait pu les suivre. Il était seul. Seul dans ses coussins, seul avec ses objets en ordre : de quoi lire, de quoi manger, de quoi... Je suis entré une minute. Que pensait-il ? Sa bonne figure de Dieu le Père était devenue la pauvre frimousse d'un enfant qui pleure. Une larme pendait au bout de son nez et fût restée longtemps, si je n'avais songé à l'essuyer.

— Qu'avez-vous, M. Bèche ?

— Rien, mon ami, rien.

D'AUTRES CAMARADES

— JE venais d'arriver. Mme Jules Louis, la négresse, annonça :
— Je vous amène un petit.

Je plaignais d'avance ce « pauvre petit ». Un gaillard est entré, les jambes molles, plié, les bras au cou des deux infirmières qui le soutenaient. On le mit au lit. Aussitôt, il ronfla. C'était Mayer.

Vingt-cinq ans, un nez de Mayer, des yeux qui ne feraient de mal à personne.

— Cet homme, a dit la Jaune, est une énigme vivante.

Voyons l'énigme de la Jaune ! Elle lui a demandé : « Qu'avez-vous mangé ? » et bien que je soufflasse : « Du poisson », il a écouté de la bouche et n'a pas répondu. Elle a parlé plus haut. De muet, il est devenu sourd. Pourtant, quand il est seul, il s'adresse de menus discours qui ne semblent d'aucune langue, et si je me penche à son oreille : « Bonjour, mon petit Mayer » avec un clin d'œil, il s'approche

de la mienne : « Bonjour, mon petit Martin ! »

Dans un de ses bons moments, il se met à jargonner une longue histoire que M. Bèche prétend comprendre. Il serait Polonais, Polonais-Russe ; il aurait fait son service militaire en Russie.

— Soldat, dit M. Bèche, nous allons voir... Smirno !!

Ce cri lancé à casser des carreaux exprime, paraît-il, le « Garde à vo » de là-bas.

Sans hésiter, Mayer saisit une fourchette, charge de la baïonnette à la française, marmonne des choses à l'allemande, s'arrête et se tait dans la langue de tout le monde.

Il a une bosse qui peut n'être pas une vraie bosse. Elle lui pend sur le côté comme un sac. Intrigué, l'interne passe la main dessus et palpe ce qu'elle cache.

Mayer baragouine quelque chose.

— Il se dit, traduit M. Bèche, bossu de naissance.

— De naissance ? Tout à l'heure, il était soldat.

— Schwei... schwei... continue Mayer, dont la tête fait oui et non.

— Il était, explique M. Bèche, forgeron. On l'avait mis au soufflet : il a tiré trop sur la chaîne.

— Bon ! fait l'interne. Voyons les jambes.

On le sort du lit, on le plante debout ; à

cause de la bosse la chemise est trop courte d'un côté.

— Marchez... Marchez donc !

Si leste à la baïonnette, Mayer travaille du torse pour soulever les pieds. Rien à faire. Ils sont collés.

Quatre bras le ramènent sous ses draps. L'interne n'insiste pas. Quelques instants après, on dresse la table. Mayer veut se lever, je me précipite.

— Pas la peine, petit Martin. J'irai seul.

— A-t-il toujours sa tremblote ? m'a demandé l'interne.

— Vous le voyez : il tremble.

— Quand il mange, tremble-t-il davantage ?

— Ma foi ! Tantôt plus, tantôt moins...

Je sais bien quelque chose... Parfois, il reçoit la visite d'un Mayer plus jeune, bien habillé, le nez à la Mayer, la bouche à la Mayer, mais sans bosse et l'air dur. Ce qu'ils disent, je ne le comprends guère. On pourrait le traduire par un dialogue de ce genre.

LE MAYER BIEN HABILLÉ (*rudement*)

Schwei... Schwei... Schwei...

LE PETIT MAYER (*avec force*).

Nein !

LE MAYER BIEN HABILLÉ (*plus dur*).

Schwei... Schwei... Schwei...

LE PETIT MAYER (*moins énergique*).

Oh ! nein !

LE MAYER BIEN HABILLÉ (*de plus en plus dur*).

Schwei... Schwei... Schwei.

LE PETIT MAYER (*vaincu*).

Ja !

Après quoi, Mayer, l'innocent, devient, semble-t-il, plus bossu, plus muet et plus sourd.

Quand le soleil est bon, nous allons nous chauffer au jardin, sur un banc, coude à coude, — lui avec sa bosse, moi avec mes cailloux. Sans beaucoup de mots, nous exprimons bien des pensées :

— Une chibiche, Mayer?

— Oui, oui.

— Un bonbon?

— Oui ! Oui !

— Tu connais d'autres hôpitaux?

— Oui.

— Saint-Louis?

— Oui, Saint-Louis.

- Saint-Antoine?
— Oui, Saint-Antoine.
— Le méchant Monsieur, c'est ton frère, hein?
— Ach ! Ici bien manger, bien dormir.

* * *

J'en étais à mes questions d'alèze. Quelqu'un m'a confié :

— J'en connais une qui s'en fait coller dans les bayettes.

Je n'ai pas compris. J'ai répondu :

— Veinard.

Les mots me venaient du lit, à ma gauche. C'était Gatien.

J'ai vu cela très vite : à cause de son argot, Bèche et Bornet, qui sont des intellectuels, le méprisaient un peu. Je n'aime pas cela. Je me suis occupé de lui, j'ai déclaré :

— Gatien est un brave type.

Aussitôt, Bornet, l'imitateur, s'est occupé de lui. Et maintenant, c'est à qui déclarera que Gatien est un brave type. Je trouve même qu'on le déclare un peu trop. Je voudrais être le seul. Ce sentiment n'est pas beau. Puisque je suis ici pour me purifier, je m'en purifierai. Donc : tant mieux si l'on déclare que Gatien est un brave type.

Si on demande son nom à Gatien, il répond :

— Gatien, Bourges.

Et quand on n'y pense plus, il ajoute :

— Bourges comme la ville.

C'est un aide-mémoire. On ne sait plus s'il est Gatien Chartres, Gatien Pau, Gatien Marseille.

J'ai l'impression que, dans la vie, Gatien était ce qu'on appelle une crapule. Je dois faire une déclaration de principe. Millionnaire, journaliste, un Bèche, un Bornet m'eussent été indifférents. Ce sont de pauvres êtres : je les aime. Mayer et Gatien sont encore davantage de pauvres êtres.

La vie de Gatien ne me regarde pas. Quarante ans peut-être ; une figure usée et souffreteuse, plus maigre de jour en jour ; des moustaches en bouts de fils gris piqués, semble-t-il, un à un ; un bagoût de camelot : des idées qui râpent comme son argot. Mais j'ai vu ce camelot prendre, avec quelle délicatesse, un brin de muguet, le humer, rester rêveur — et dans sa figure de crapule, des larmes qui ne pensaient pas à la rime.

Il ne quitte guère son lit :

— En entrant, je ne pesais pas plus qu'une carte postale.

Il avait une mauvaise tête. Deux balles y sont entrées et s'y obstinent parmi d'autres idées fixes :

— Ah ! se plaint-il, ce que j'ai mal au caberlau !

— Au caberlau, Gatien?

— Oui, au cassis.

— Au cassis?

— Oui, au citron.

Si fragile, Gatien est construit en matières inflammables. Gare aux incendies! L'autre jour, M^{me} Jules Louis l'appelle : « Mon petit. »

— Ah ! chérie!

Voilà mon Gatien qui prend feu, attrape M^{me} Jules Louis à la taille, la serre, veut qu'elle l'embrasse, ne la lâche qu'il n'ait obtenu une promesse.

Au milieu de la nuit, il saute bas de son lit et l'examine :

— Que veux-tu, Gatien?

— Je me regarde dormir.

— Dors-tu bien?

— Pas mal ! Chez moi, c'était mieux. Je me couvrais de mon armoire à glace.

Brusquement inquiet, il repousse ses draps, cherche autour de lui, attrape son pied et commence une gymnastique laborieuse pour lever ce pied jusqu'à l'épaule et l'introduire dans l'emmanchure de sa chemise. C'est la grande crise qui commence. On ne me croit pas, mais j'ai répété l'expérience :

— Une cigarette, Gatien.

La cigarette lui fait oublier son pied. Sinon, il roule les yeux, serre les mâchoires, bafouille des histoires pleines de léopards qui sont des

femmes. Si l'interne passe en ce moment, il relève d'un seul coup la couverture et regarde ce qui se produit quelque part du côté du ventre.

Mais oui ! mais oui ! Nous savons pourquoi ce pauvre Gatien, qui aime et déteste les léopards, devient de plus en plus pâle et plus maigre.

*
* *

Depuis quelques jours nous avons un nouveau camarade. Il loge au numéro 5, à côté de Bornet. Il existe, je crois, d'autres Barrès. Je préfère le nôtre. Il est grand, maigre, d'un blond clair qui va bien avec le bleu de sa capote et celui de ses yeux. Pourquoi est-il ici ? Sa mère vient le voir. Vêtements et crêpes de deuil. Ils se prennent les mains et ne les lâchent pas une seconde. En partant, elle lui laisse des paquets avec des choses. Il s'épanouit. Regardez ! Ce gâteau vient de sa mère ! Ce peigne vient de sa mère. Ce savon... Il va y toucher. Son doigt qui s'avavançait, dévie vers ses moustaches, puis vers ses joues, vers ses oreilles. Peut-être que cela aussi lui vient de sa mère.

A part cela, Barrès est comme tout le monde. Je n'en sais pas davantage.

Voilà !

QUAND LE SANG NE VIENT PAS

J'AI péché ! J'ai péché ! Allons, accuse-toi Jean Martin. Montre comme tu es compatissant, de quelle façon tu aimes les faibles.

L'interne, M. Vence, m'avait interrogé. Entre autres remarques, il avait noté : « amoral », parce que je ne rappelais pas en quelle année je m'étais marié. Quel rapport une date avec la morale ? Je lui en veux. Mais il ne s'agit pas de cela.

Tout en m'écoutant, il s'était tourné vers un collègue :

— Il y a cette espèce de journaliste. Demain, vous lui ferez une prise de sang.

J'avais averti Bornet.

— Qu'ils y viennent, cela me connaît, avait-il dit, un peu fier et inquiet.

Le matin en effet, Bornet au lit, le petit cortège coutumier s'amène : l'interne en blouse, la Jaune avec des bassets, M^{me} Bourquet, notre soignante, portant des serviettes, l'ouate, le matériel nécessaire. L'opération,

en soi, n'a rien de grave. Seulement l'interne est-il maladroit, ou Bornet trop faible? On lui dénude le bras, on approche l'éprouvette, enfonce la lancette : le sang ne vient pas. Deuxième entaille : une goutte perle et s'arrête. Troisième entaille...

La tête cachée sous mon oreiller, je ne vois rien, mais je devine et j'entends. Pâle sans doute, le bras maintenu par la Jaune, le front sur la poitrine de M^{me} Bourquet, Bornet subit avec courage ce petit charcutage :

— Mais non ! Vous ne me faites pas mal... Allez-y... J'en ai vu d'autres... Aïe !

Il lance des mots d'esprits.

Je le plains et j'enrage. Crâneur ! Je sais bien qu'il a mal, qu'il la fait à la pose, que si j'étais, moi, à sa place, entre M^{me} Bourquet qui me plaint et la Jaune qui m'admire, je ne le ferais pas à la pose et serais autrement brave !

Un peu plus tard, Bornet vient à moi, le bras bandé :

— Ce doux Martin ! Il avait caché sa tête pour ne pas me voir souffrir. Comme il est bon !

Ce n'est pas vrai ! Ce n'est pas vrai. J'ai laissé dire. Et quand M^{lle} Brichard lui renouvelle son bandage, sa gaze, son ouate, je trouve qu'on fait bien des chichis pour de pauvres petites entailles.

Sois fier, Martin !

LE TEMPS ET AUTRES FANTAISIES

— **B**ORNET, quel jour sommes-nous?
Nous flânon dans le jardin.
Beaucoup d'instant se sont envolés
et déjà, ce n'étaient plus des « poussières ».
Que sont-ils?

La main en visière, Bornet cherche en l'air,
du côté des arbres où flotte, quelque part, le
cadran de la Chapelle :

— Henhedi hingt.

Bon : vendredi vingt. Une seconde s'écoule,
j'entre à Voisin pour le déjeuner :

— Bornet, quel jour sommes-nous?

Il pique, d'un coup d'œil, le temps à sa
montre :

— Hehedi di-hit.

Tiens, mercredi dix-huit? Le temps d'ava-
ler une bouchée, nous voici heudi di-heuf.

— Bornet, je ne t'en parlerai plus. Je t'en
prie, pour la dernière fois, quel jour sommes-
nous?

— Hadi di-het.

Pour M. Bruno, les minutes étaient plus longues que des siècles. Pour Gatien, elles se présentent de façon différente. D'instant en instant, il veut les immobiliser une fois pour toutes :

— Ho ! mon caberlau ! Quelle heure est-il désormais ?

Pour M. Bèche, le temps c'est quand on mange. Le jus du matin : six heures. Six heures et demie : le lait pour une madeleine en mouillette. Huit heures : un peu de jambon. Neuf heures : un œuf dur. Ainsi de suite, jusqu'au soir quand, le dial de neuf heures avalé, il sombre dans le sommeil où l'on mange encore en rêve.

Pour les jours, nous avons quelques repères. Particulièrement nerveux, M. Bèche s'inquiète : « Amènera-t-on mon fauteuil roulant ? » : lundi : il va à l'Electricité. Après déjeuner, au lieu de se disperser, on se met au lit, joyeux : dimanche ou jeudi, jours de visite. M^{me} Dudevant, notre fille de salle, nous rassemble en troupeau : « Vos serviettes ? Le savon ? Vos peignes ? », mardi, jour de bain. Elle distribue les mouchoirs : vendredi. Elle est absente : Rose Lambert, sa remplaçante, nous rappellera, dix fois le jour, par une fatalité incorrigible de son accent, que nous sommes « mégredi ».

Il est un moment que nous redoutons entre

tous. Il arrive, sournois, les jours de visite, quand le cœur encore plein de ce que nous aurions à dire, on entend l'infirmière : « Messieurs-Dames, il est trois heures », pour qu'ils s'en aillent. L'infirmière est indulgente. Même quand ces trois heures arrivent à trois heures un quart, il est toujours trop tôt.

Responsabilité.

Parce que ses mains sont faibles, on coupe la viande à M. Bèche. Je veux qu'on me coupe ma soupe. Bien. Quelques coups de couteaux séparent en morceaux cette chose fluide qu'est une soupe. Une assiette nous gêne. Nous la flanquerions par terre, on ramasserait les morceaux sans trop gronder. Un arbre me tente. J'y grimpe, puis hurle parce que, si haut, je n'ose plus descendre. Parfait. Voici Groseille et Gâteau, avec une échelle, de peur que je ne me casse une jambe.

Que voulez-vous? Nous sommes irresponsables.

Mais je fume au lit, un peu de cendre tombe. Aïe ! j'attends avec terreur l'infirmière qui me fera de gros yeux :

— Monsieur Martin ! Vous êtes sale !

D'autres actes me semblent interdits. Paraître triste, quand les médecins passent ; refuser d'un plat que l'on déteste ; lancer au

hasard la chaussette qui se suspend, sous le lit, au barreau du milieu. Gare ! si on songeait à la petite voiture !

Nous.

Bien entendu, et avant tout, il y a des « Je ». Le « Je » de Bèche, le « Je » de Bernet, le « Je » de Martin, les autres. Ils diffèrent peu des « Je » qui portent chapeau ou casquette dans le monde. Peut-être sont-ils plus forts, ce qui m'a fait dire à Claire :

— Tu ne sais pas? Notre maboulisme, c'est l'hypertrophie du « Je ».

Et Claire n'a pas dit non.

Quelquefois, le « Je » s'efface et le « Nous » se révèle. Un « Nous » composé de nos « Je » avec un ciment en plus qui les transforme et les agglomère en bloc : le « Nous » de Voisin.

Le pain arrive en retard. Chaque « Je » trouverait sans peine une croûte pour sa faim. Le « Nous » veut avoir son pain ; il proteste ; il réclame :

— On nous oublie ! Où est notre pain?

Mélange de ce que nous pensons, craignons, voulons, « Nous » n'a qu'une tête. « Nous » peut avoir la migraine dans cette tête. « Nous » se rebelle et tousse, quand le poêle fume. « Nous » a mal, si un de ses « Je » se détache de

lui, dans la petite voiture. « Nous » est nerveux. « Nous » s'amuse. Il se forme, sans qu'on sache pourquoi, tout à coup. Il se désagrège sans qu'on le sache davantage. Il a vécu une heure, une minute, une seconde. Re-voici le « Je » de Bèche, le « Je » de Bornet, les autres...

Hypnotique.

A la soirée, M^{me} Bourquet distribue les fioles. Chaque malade a droit à la sienne. Il suffit qu'il se plaigne une fois de n'avoir pas dormi. Dix gouttes, vingt gouttes, si on ne dort pas, on se console à penser que, sans, on n'aurait pas dormi davantage. Comme résultat, c'est tout. Seulement, avaler cette potion nous occupe. On la prend couché, lentement, comme un « bonnet de nuit », en savourant ce que Bornet appelle la « ultima pipa ». Ce n'est pas mauvais. Avec un rien d'attention, on découvre sous son amertume, un léger aromé de menthe. On alterne à petits coups : la fiole, la pipa, la fiole. On tâche que cela dure, car après viendra la nuit : les oreillers qui bougent, les couvertures méchantes, la Jaune derrière la porte, l'angoisse, la lourde angoisse, des choses qu'on attend et qu'on ne saurait dire...

Cafard.

Que se passe-t-il? Les gentilles élèves infirmières, dites les « petites bleues », qui reçoivent le matin notre bonjour, ce matin, qu'elles s'en passent. Le musée, quelle horreur ! Bornet dans une allée, moi dans une autre, nous faisons les cent pas — en nous tenant à l'œil. Des amis, nous? Pas vrai ! Nous nous détestons. Nous ne voulons, à aucun prix, nous connaître. Et comme un détour nous jette malgré nous nez à nez, nous montrons les dents, prêts à mordre.

— Rentrez vite, crie la Jaune, le vent est au Nord.

Ah ? C'est pour cela.

Pudeur.

Me déshabiller devant les autres? Quelle impudeur ! Je n'osais pas.

— Couchez-vous, voyons.

— Non, mademoiselle.

— Enlevez votre capote.

— Oh ! non, mademoiselle.

— Votre pan...

— Oh !... Je ne veux pas ! Me montrer en chemise !

— Tatata... D'abord, vous n'êtes pas en chemise, vous êtes en liquette.

— Ah?

J'obéis en hésitant.

Le lendemain, je constatai que les autres aussi étaient en liquette. J'hésitai — mais moins. Le surlendemain, encore moins.

A présent, je me promène, très à l'aise, sans penser que je montre mes jambes, en pans volants.

— M. Martin, vous n'avez pas honte? Vous balader en chemise !

— D'abord, mademoiselle, je ne suis pas en chemise. Je suis en liquette.

Cela, bien entendu, à condition que nous soyions entre capotes, blouses, voiles, gens de Voisin ou de la Pépette. Mais que je devine auloin un vêtement de ville, même sur un dos d'infirmière, mes draps ne sont pas assez grands.

Frayeur.

Un jour comme un autre. Ai-je compté trop de petites tombes? Je suis nerveux. Je regarde, à travers la grille, les tempes entre deux barreaux. Ah ! mon Dieu ! que de civières. En voilà une là-bas, sous le porche ; une qui tourne vers la Chapelle ; une, deux, trois vers la Chirurgie. Je sais : dans un hôpital on meurt. Mais pas tant que cela, pas pour toutes ces civières à la fois.

Encore une !... Encore...

— Tu es bête, dit Bornet. On ne porte pas les morts. On les roule sur les rails. Tes fameuses civières fument, c'est...

— La soupe ! crie fort à propos l'infirmière qui s'impatiente de ne pas nous voir à table.

Inquiétude.

Quand je me suis couché hier, la pancarte de mon lit pendait à gauche. Ce matin, elle pend à droite. Qui l'a déplacée ? Pourquoi ? Est-ce un signe ? Quel signe ?

— Bornet, as-tu déplacé ma pancarte ?

— Je n'ai rien à voir avec ta pancarte.

— M^{lle} Brichard, excusez-moi : on a déplacé ma pancarte.

— Ne vous frappez pas ; elle n'est pas soudée votre pancarte.

— M^{me} Bourquet, on a...

Personne n'a l'air de savoir que l'on a déplacé ma pancarte. Pourquoi ? Au déjeuner, l'après-midi, le soir, je roule des idées de pancarte. La veilleuse arrive :

— M^{me} Legorrec on a déplacé ma pancarte.

— C'est moi, mon petit. J'ai voulu voir ce qu'il y avait d'écrit sur votre pancarte.

— Ah !

Pourquoi a-t-elle voulu savoir ce qu'il y avait d'écrit sur ma pancarte ?

Malgré moi.

Les premiers jours. Mes bras sont aussi faibles que ma tête. On a déversé, au fond du jardin, des pavés en tas. Tout ce qui est en désordre, me gêne. Je prends un pavé, le transporte plus loin, puis un autre, les suivants. Je les rangerai en pyramide. Chaque pavé a son poids : mes reins s'en rendent compte. Borne me regarde. M^{me} Saraguin survient :

— Tâchez qu'il ne se fatigue pas.

Si doucement qu'elle parle, je l'entends. Ah ! on veut que je ne me fatigue pas ? Je ne le veux pas non plus. Je me fatigue jusqu'à tomber.

Cette brouette, je ne sais comment, on la retrouve chaque matin, dans la courette près du bureau où se réunissent les médecins. Elle est lourde de sable. La pousser, quel plaisir ! Arrivé au bout de la cour, je souffle et repars. Les brancards qui dansent, m'étirent les bras ; leurs secousses passent dans ma tête ; mon front se mouille. Les médecins, quand ils passeront, verront comme Jean Martin s'y entend à manœuvrer une brouette. Seulement, ils passent vers dix heures, et il n'en est que huit. Entre deux voyages, Martin interroge sa montre.

LES MÉDECINS

IL y a Martin I, Martin II. Martin I qui se juge — quelquefois avec sévérité ; Martin II qui nargue son juge et ne pourrait faire autrement. Je crois bien qu'ils'agit ici de Martin II. Que M. le chef de service l'excuse. Le premier jour, Martin II a vu un homme, tablier blanc, calotte blanche, manteau bleu, et s'est incliné devant « ce Père Abbé d'un Couvent ». Un peu plus tard il l'a pris pour un « saint et savant docteur ». Un savant, certes ! Ses yeux, quand il vous interroge, descendent au fond de vous et ramènent des choses qu'on n'y soupçonnait pas. Pourtant, on sent en lui un rien qui cloche : un grain, dirait Jean-Jean.

Il va passer à Voisin. Cinq minutes d'avance, une surveillante accourt :

— Attention ! Le chef.

Vite, que tout soit en ordre. Ceux qui sont au lit, y restent. Les autres quittent leur chaise, tout au moins Martin II quitte la sienne, car c'est plus poli. Il pousse la politesse jus-

qu'à se planter devant le lit 3 qui est le sien. La porte s'ouvre à deux battants. Elle en aurait trois, on pousserait les trois. Un cortège entre. D'abord le chef, sérieux, tablier, manteau, calotte, autour du cou les amulettes en caoutchouc dont il s'est servi pour écouter respirer les tubs. A sa droite, le premier interne, grave comme son chef ; plus effacé, à sa gauche, le deuxième interne ; derrière, les externes, surveillantes, infirmières, hiérarchiquement, jusqu'aux « petites bleues » qui viennent en queue. Le groupe passe de lit en lit : c'est imposant ; c'est solennel, c'est...

Un jour, Martin II qui dormait au jardin, est arrivé au moment où le chef passait du lit 1 au lit 2. Martin II tenait un papier. Respectueusement il l'a froissé en boulette, mis dans sa poche, bien que Martin I sût la précaution inutile, puisque la poche était trouée. La boulette a roulé par terre. Epouvanté, Martin II l'a ramassée, remise dans cette poche, qui par malheur était toujours trouée. Le papier à ses pieds, il a regardé Bornet, vu que Bornet souriait, a souri, ri et, malgré les efforts de Martin I, continué en fou rire. A la visite suivante, Martin II n'avait pas de papier, mais il y pensait. Il a regardé Bornet, a souri, ri et continué de rire.

A la troisième visite c'était réglé. Quand le chef entre, Martin I se gronde : « Soyons

sérieux. » Du rire plein le corps, Martin II serre les dents, éclate, pouffe, rit aux larmes et son rire, par-dessus les têtes du chef et du premier interne, se transmet au second dont la lèvre saute un peu, au troisième dont la lèvre saute davantage, hiérarchiquement jusqu'aux petites bleues qui voudraient bien trouver au plafond des raisons pour rester sérieuses.

Personne, après cela, ne soutiendra que notre chef n'est pas un peu piqué.

M. le docteur Durpat ne porte pas de calotte, pas de tablier. Tenue de ville, des gants qu'il n'enlève jamais. Martin I, Martin II lui ont donné leur confiance. Mais... vous allez voir ! Claire a offert un stylo à Martin. Il sert ou ne sert pas. Sa poche trouée, Martin l'accroche au revers de sa capote, et Bornet l'imitateur en fait autant avec le sien. Le docteur Durpat les voit :

— Ah ! Ah ! Nous avons nos stylos ! Est-ce un signe ?

Ce n'est pas tout ! En balayant, la fille de salle trouve un sou qu'elle dépose honnêtement sur le poêle, M. Durpat l'aperçoit, pointe un doigt de gant soupçonneux :

— Oh ! Oh ! Qu'est-ce cela ? Un signe ?

Martin II est convaincu : M. le docteur Durpat a la marotte des signes ?

Pour l'interne, M. Vence, son affaire est

claire. Il a noté de Martin « Amoral. Ignore la date de son mariage ».

— Peut-être, suggère Martin I, a-t-il écrit. Amoral. Point. Ignore la date de son mariage. Des observations successives.

— Non, riposte Martin II ; l'une découle de l'autre.

Donc...

Quant au docteur Delpierre, il a dit :

— Il faut être piqué soi-même pour s'intéresser aux piqués.

Or, Delpierre s'intéresse beaucoup aux piqués...

LES VISITEURS

C'EST LA se passe deux fois par jour :

— Température !

M^{me} Bourquet nous rappelle dans la salle et remet à chacun, hors d'une éprouvette, un gentil petit instrument dont elle a expliqué, une fois pour toutes, qu'il ne se place pas dans la bouche, ni sous l'aisselle. L'opération est délicate. Ceux qui sont couchés, travaillent couchés. Les autres s'appuient à leur lit, cherchent un peu, ramènent sur les genoux les pans de la capote, puis se laissent aller doucement, de biais, car ce ne serait pas le moment de s'asseoir en plein.

Un jour, j'en suis-là, quand la porte s'ouvre :

— Une visite pour M. Martin.

Les mains en ressort sous moi, je fais signe des yeux à la fille de salle :

— Vous voyez : pas moyen.

Mais la dame a repéré son malade, pique vers mon lit, entame un petit discours sympathique pour le pauvre écrivain dont les journaux lui ont appris l'infortune.

— Je vous remercie, madame.

Je ne la connais pas. Elle sent très bon. La gerbe qu'elle me tend, sent aussi très bon. Je voudrais bien être poli. Mais comment faire? C'est difficile quand on n'ose pas bouger. Très raide, je ne vois pas la menotte, je ne vois pas les fleurs, je refuse un paquet de livres.

— Merci, madame, je ne lis pas.

La dame ne s'étonne pas de cet accueil. Elle sait. Un malade a le droit d'être morose : on le remonte. Elle désigne le ciel, où se montre un peu de bleu :

— Les beaux jours reviennent : ils reviendront pour vous.

— Certes, madame, ils reviendront.

— Et ce marronnier. Quel beau vert ! Le vert, n'est-ce pas ? est la couleur de l'espérance.

— Oui, madame, de l'espérance.

Mes pieds ont glissé. S'ils continuent, je m'étalerai par terre. Mes yeux implorent :

— Renvoyez-la, voyons ! Renvoyez-la.

— Comme vous êtes sensible, dit la dame qui prend mes grimaces pour des tics.

Les autres s'amuse. Le « nous » se forme. Je n'en fais pas partie : le rire discret de Bèche ; le rire de Bornet, dans son mouchoir ; le rire de Gatien. Je n'en suis pas sûr, mais je crois reconnaître le mot « rombière ».

— Renvoyez-la, voyons !

Heureusement, voilà M^{me} Bourquet. Avec elle, cela ne traînera pas. Elle aperçoit la dame, fronce les sourcils, devine et lâchement me tourne un dos qui rigole. Depuis longtemps, la fille de salle rigole aussi.

— Zut !

Le mot m'échappe.

La dame sent qu'il se passe quelque chose. Elle regarde autour d'elle et voit ces infirmières peu sérieuses, ces malades singuliers, ce « nous » inconnu, qui lui paraît trop gai. Peut-être lui a-t-on dit que l'on soignait ici les demi-fous. Vite debout, elle reprend ses livres et me laisse ses fleurs pour compte.

Mon Dieu, oui, madame, le ciel est bleu et l'espérance, certainement verte. Mais avec ce maudit petit instrument qui ne se place ni sous le bras, ni...

— Vous avez de la chance, dit M^{me} Bourquet qui le reprend. Depuis le temps, vous auriez pu marquer 39,5.

Ce petit jeune homme arrive :

— M. Martin? Excusez-moi.

Et s'assied timide, sur le bord de ma chaise. Je suis au lit — sans thermomètre : je tends la main.

Il est gentil, basané, de jolis yeux japonais qui me caressent de leur pitié. Il porte un

nom dans le journalisme : Louis de Saint-Pré.

— Alors, si vous voulez m'accorder quelques mots d'interview...

A moi? Il a fallu vraiment que je fusse à l'hôpital. Je m'y entends mal. J'ai mon ouate. Je m'en rapporte à lui.

— Alors, je dirai ceci?

— Parfait.

— Et cela?

— Parfait.

Il prend quelques notes. Puis nous causons et c'est meilleur. Ses yeux parlent aussi...

— Maintenant, excusez-moi. Je vais à Neuilly voir une femme à barbe ; de là chez un ministre. Le journalisme, vous comprenez?

— Oui, je comprends.

Il va. Mon regard l'accompagne. Il est gentil, basané,... de jolis yeux japonais. Que m'importe l'interview ! J'ai gagné un ami.

Au fait, c'est vrai ! Peut-être par charité, Jean Martin a obtenu un prix littéraire. Plus exactement une prime. M^{me} C... l'écrivain, a pris une auto pour m'apporter le chèque. C'est un bonheur, mais trop imprévu. Je ne comprends pas. Cela bourdonne dans mon ouate : « Elle porte un beau manteau, doublé de toutes sortes de couleurs qui m'en imposent. J'aime ses livres ; elle aime les chats. Elle m'a toujours

protégé. » C'est à peu près tout ce que je pense. Ah ! si. Je m'accroche à une phrase :

— Je ne vous savais pas ici. J'ai passé d'abord chez vous.

— Chez moi ? Alors, vous avez vu Claire, Ami-Chat ?

— Oui... Le jury a été unanime. Vous êtes content ?

— Très ! Il allait bien ?

— Qui cela ? Le jury ?

— Non. Ami-Chat.

Puis je me tais. Je m'aperçois tel que je viens de me lever, les pieds en chaussettes, mes espadrilles sous le bras, comme des livres. Les cordons pendent. Devant une si belle dame ! Jamais des semelles ne m'ont paru si grandes. Le reste, la joie, se perd dans l'ouate. Ce sera pour demain. Mais alors, à Voisin, c'est fête.

Claire arrive joyeuse et parle de « gloire » ! Hum ! Les infirmières me félicitent :

— Voilà qui facilitera votre guérison, dit le chef.

J'ai de l'esprit. Au déjeuner, Bèche réclame ses comprimés. Je risque un calembour :

— Le plus grand comprimé de la Pépette, c'est moi.

Jean-Jean, avec sa bave, n'en revient pas. Il me regarde avec admiration :

— Vous en avez, dit-il, des choses dans la tête.

— Quelles choses?

— Des mots. Pour mettre dans vos livres.

— Oh ! il m'arrive d'employer les mêmes.

— Ah!

Son admiration baisse d'un cran.

LE DARU

SOMMES-NOUS bien lavés, bien coiffés?
M^{lle} Brichard nous passe à l'inspection :

— M. Bornet, il reste un cheveu sur votre col... Votre manche, M. Martin, est encore pleine de taches.

La brosse se remet à frotter.

Ce dimanche, M. Vence a eu la gentillesse de nous inviter à déjeuner dans la salle de garde. Cela ne s'est jamais vu ! L'événement serait plus beau encore si nous pouvions l'annoncer. Mais les autres seraient jaloux. Comme ils s'attablent, nous prenons un petit air sous-entendu :

— Non ! nous ne mangerons pas avec vous.
Et nous filons en douce.

On a confiance. On nous laisse aller seuls. C'est tout là-bas à gauche de la chaussée, que nous foulons enfin autrement que des yeux à travers une grille. Une surveillante qui ne nous connaît pas, se demande si elle ne doit pas arrêter ces malades :

— Où allez-vous, Messieurs?

— Nous déjeunons avec M. Vence, à la salle de garde.

Nous sommes très fiers.

L'interne nous attend. Il nous présente à un de ses collègues, puis à une personne assez étrange dont je ne pense rien, sinon que ses paupières sont passées au bleu, ses cheveux à la teinture d'iode. Si M. Vence lui a annoncé un journaliste et un écrivain primé, elle en sera pour son bleu. Nous ne brillons guère. Nous avons beau être des convives, notre hôte est médecin et nous sommes ses malades. Cela nous intimide. Nous nous soutenons en nous présentant les plats :

— Sers-toi, cher ami.

— Mais non, après toi.

Il y a de l'omelette. Nous en prenons un peu, avec respect, comme d'un met très rare. Puis du veau. Les assiettes nous semblent bien fragiles. Pourvu qu'elles ne nous échappent pas, en dix morceaux par terre. D'ailleurs les cheveux à la teinture d'iode nous gênent !

— Sers-toi, cher ami.

— Mais non, après toi.

Nos yeux sont plus à l'aise le long des murs. Les jeunes médecins qui se réunissent ici, sont, on le sait, revenus de bien des choses. Un d'eux, bon peintre, a suspendu aux panneaux les horreurs qui conviennent. Nu, vert, les fesses comme un sac, le nombril comme

un œil, une espèce de fœtus représente le portrait authentique d'une « grand'mère ». Un crocodile empaillé porte une pancarte : *Crocodilus Salpetriensis*. Une scène du temps où cette pauvre Manon Lescaut était enfermée à la Pépette : des soudards poursuivent des femmes. Les falbalas, à cette époque, dispensaient d'autre linge. Cela se voit : en voilà une, par terre, les jambes en l'air. Enfin, plus inquiétant, un vieillard. La barbe dans le vent, une faux, on dirait le Temps. Il vole dans l'air, à cheval sur un dragon qui darde une langue flottante comme la barbe, et rouge.

— C'est, dit l'interne, le Daru.

— Le...?

— Daru. Le mauvais esprit de la salle. Il fait craquer les meubles, chipe nos affaires, déplace...

— Ah !

Nous nous poussons du coude. A Voisin, aucun Daru ne fait craquer les meubles ; nos affaires ne disparaissent que si nous le voulons. L'interne a sa marotte ; et si nos fenêtres vibrent quelquefois, en nasillant un drôle d'air de mirliton, cela vient d'un être autrement vrai dont ces Messieurs à Daru ne se rendent aucun compte.

Un peu sceptiques, nous buvons le café. L'interne verse le cognac : la moitié d'un petit verre. La dose médicale. Ou médicinale, je ne sais.

PONCTION LOMBAIRE

C'ÉLA se passait à la maison :

— Alors, racontait Delpierre, on lui a fait une ponction lombaire.

Bon, et après ? J'attendais la suite en souriant. A présent, j'ai vu. Je ne souris plus ! On vous allonge sur le lit à plat ventre, on vous tâte l'épine dorsale et vlan ! une aiguille vient pomper un liquide que le Bon Dieu n'aurait pas dû verser là. Ceux de Voisin y passent, la plupart. N'aurai-je pas mon tour ? Cette idée m'entre tout à coup comme l'aiguille.

J'interroge Delpierre, l'air indifférent. Je cherche sur son visage ce qu'il pense. Il réfléchit une seconde :

— Dans mon service, on commence par là.

— Oui, mais à Voisin ?

— A Voisin aussi. Pour vous, ce ne sera pas nécessaire... Je ne crois pas.

Il ne croit pas. Donc, il n'est pas sûr !

Comme la Nature est méchante, qui nous met dans les reins des prétextes à ponctions lombaires !

— Bornet, on te l'a faite?

— Faite quoi?

— La ponction lomb...

— Certes ! Et plus d'une.

Alors, une ne suffit pas !

— Et c'est long, Bornet?

— Long, quoi?

— L'aiguille à ponc...

— Comme ça ! répond Bornet, qui montre la mesure effrayante de son doigt le plus long.

Le petit Mayer a été mené dans le bureau de consultation. Il en revient ému, ses bons yeux devenus méchants :

— Docteurs... ponction lombaire... à moi. Pic-pic... nein ! veux partir.

S'il me fallait, pour rester, subir la ponction lombaire?

— Bornet, dis-moi, cela fait mal ?

— Quoi?

— La ponc...

— Très ! Pense : les vertèbres, la moelle, un fouillis de nerfs : nous avons là des machins ultra-sensibles.

— Ultra !

La médecine, cette belle science, pourquoi la compliquer d'aiguilles dans des machins ultra-sensibles !

— Quelquefois, dit Bornet, on procède autrement.

— Ah !

— Au lieu de t'allonger..

— M'allonger, moi !

— Le patient, si tu veux !

— Le patient !!

— ... on l'assied plié, l'échine tendue..

— Et alors?...

— Pour le reste, c'est la même chose.

— Ce qu'il y a de terrible, explique Bornet, c'est quand on ne trouve pas le joint tout de suite : l'aiguille hésite, cherche, s'y reprend. Cela arrive aux gras, dont on voit moins l'épine dorsale.

Il me jauge d'un coup d'œil :

— Toi, tu es maigre.

— Ah ! je... Mais je suis ici depuis huit jours. Il me semble que s'il avait fallu une ponction...

— On attend, peut-être, que tu engraisse.

— Ponction lombaire.

Le chef dit, s'éloigne du lit 5, se dirige vers le mien.

— Et vous, M. Martin, vous allez bien?

— Très bien, M. le docteur... Très... très... très...

Aujourd'hui, pas de fou rire.

En entrant, avant de me dire bonjour, Claire a soufflé quelques mots à la Jaune. Ses regards ne me quittaient pas. Ceux de la Jaune non plus. En partant, Claire m'a embrassé :

— Allons, au revoir... Bon courage ! Bon courage !...

Deux fois ! Pourquoi tant de courage, sinon pour supporter la ponction lombaire ?

— Pssst !

Très affable, l'interne me rattrape dans le jardin et passe son bras sous le mien pour une causerie. Il parle de mes livres. Je n'y suis pas :

— Oui... Bien sûr... Evidemment...

Ces sacrés livres ! S'ils lui rappelaient :

— Au fait, en voilà un qui n'a pas eu sa ponction lombaire.

Ce matin, un malade arrive, un long maigre, tout en cou, qui s'en va presque aussitôt dans la petite voiture. Il a le temps de me dire :

— Ces cochons de médecins ! Ils m'ont

ponctionné. Il y a cinq ans. Je sens toujours la piqûre.

Vous voyez bien !

Les iris sont en fleurs. Des oiseaux chantent. Claire viendra tantôt. Comme la vie serait bonne sans cette horreur de ponction lombaire !

Mon dixième jour. Puisqu'on ne me l'a pas faite, on ne me la fera plus. Trois nouveaux subiront demain la ponction lombaire. Je vais de l'un à l'autre :

— Ne vous effrayez pas. Moins que rien la ponction lombaire.

Je suis pâle. Quelle barre dans les reins !

— Qu'avez-vous ? demande la Jaune. Vous souffrez ?

— Non... non... mademoiselle, mal au pied.

Le pied est loin des reins qui rappellent la ponction lombaire !

— Après quinze jours, ponctionner un malade, cela ne se serait jamais vu.

Qui dit cela ? Comme l'air est bon !

— Qu'as-tu, Bornet ?

— Rien, le cafard.

— On va te le soigner, ton cafard.

Je l'empoigne en traître, le renverse sur un lit, attrape une cuiller et lui fait dans le ventre une solide ponction lomulaire. M^{lle} Rose Lambert, qui est un peu sottte, proteste :

— M. Martin, voulez-vous?

— Bien sûr, je veux.

Je l'attrape et à deux cette fois, Bornet guéri, nous lui donnons une ponction lomulaire.

— Bornet, si un de ces jours on faisait au chef, une bonne petite ponction lomulaire?

NOUS FONDONS UN JOURNAL

L'IDÉE était dans l'air. Elle flotte quelque temps. Bornet l'attrape.

— Si nous fondions un journal?

Un journal, en effet ! Avec ce qui se passe à Voisin, on remplirait des pages. Enchanté, M. Bèche se rappelle avoir fait du journalisme. Il accepte d'enthousiasme. Je suis paresseux, j'hésite. Les autres sont comme M. Bèche.

La chose décidée, une petite fièvre nous prend. On se partage les rubriques. M. Bèche, qui porte le pyjama, rédigera les *Chroniques Mondaines* ; moi, les *Petits faits divers*. Hourahiste pur, Bornet sautera de l'éditorial aux grands reportages.

— Toi, Gatien, tu feras les mots d'esprit ; toi, Barrès, les chroniques militaires.

Quant à Mayer, puisqu'il est russo-polonais, il doit être au courant des *Nouvelles Etrangères*.

— Schwei ! schwei, fait Mayer qui est toujours content.

Nous nous mettons, aussitôt, à la besogne. La main gauche appliquée sur la droite, M. Bèche trace des lignes que ne lira pas M. Lamoricière. Les autres travaillent au lit. Chacun voit le journal à sa guise. Imprimé, manuscrit, polygraphié? Détails! Les infirmières le liront; il étonnera les autres malades; on le conservera, comme le musée, en souvenir de nous.

— Tout le monde est donc malade ici? dit M^{lle} Brichard étonnée de ne pas nous trouver à table.

— Non, mademoiselle. Nous travaillons.

— Ah! Et à quoi?

— Nous fondons un journal.

Des malades, qui fondent un journal, c'est bon signe. On les encourage:

— Je fournirai le papier, dit M^{lle} Brichard

— Moi, dit M^{me} Bourquet, je m'abonne.

Premier succès. Le déjeuner avalé augmente la petite fièvre. Voisin travaillé dans le silence. Des infirmières savent ou veulent savoir:

— Où en êtes-vous?

— Chut! Vous verrez.

Quelquefois un « Je » du « Nous » trouve une idée, lance un cri et pouffe. Le reste du « Nous » éclate de confiance. On ne sait pourquoi l'infirmière se décide à fermer les fenê-

tres. A la nuit, quand la veilleuse prend son service, nous travaillons encore.

— Nous fondons un journal, M^{me} Legorrec.

— Ah bien ! En attendant, dormez.

Au réveil, notre effort a produit des fruits. Bornet lit son article-programme. Il est très bien. J'ai griffonné un fait divers :

On a trouvé, près du pied gauche de M. Bèche un mégot en état de décomposition. On recherche le coupable.

Notre projet s'est agrandi. Nous avons oublié le *Bulletin Météorologique* : nos thermomètres serviront. Il y aura, sur deux colonnes, le reportage de la dernière ponction lombarre. Une infirmière qui se marie, alimentera la *Chronique Mondaine*. Et le journal en train, qu'est-ce qui nous empêchera, je vous prie, de jouer des comédies, des drames, car il nous faut une *Chronique théâtrale* ?

— Eh bien, cela va ?

— De mieux en mieux, M^{lle} Brichard !

Après déjeuner, Barrès, le chroniqueur militaire, reçoit un colis qui lui vient de sa mère. Ses doigts sont occupés ; ils lâchent le porte-plume. M. Bèche a réfléchi : passer deux jours sans écrire à M. Lamoricière serait imprudent. Bornet écrit toujours :

— Mon vieux, veux-tu que je lise...

— Tantôt, vieux, je fais un tour au jardin.

Quel raseur ! On le laisse seul, Un mauvais vent souffle sur Voisin. Le « Nous » est maussade. Pendant la nuit, morceau par morceau, il a des crises et M^{me} Legorrec a fort à faire...

Le lendemain, quand M^{lle} Brichard apporte le papier pour notre journal, personne ne se charge de l'accepter.

— Vous êtes déçus, dit Gatien, rédacteur des mots d'esprit, qui laisse froidement tomber la cédille.

Il faut ajouter qu'on a terminé une série de piqûres. Peut-être serait-il bon qu'on recommence.

UNE HISTOIRE DE CHOU

— **T**AIS-TOI, Claire! La Jaune!... Demain,
tu m'apporteras un chou.

— Un chou?

— Oui. Tais-toi. Pour la Jaune.

— Un chou pour la Jaune que tu détestes?

— Elle élève des lapins dans le service. Elle
ou d'autres. Chut! Elle en a parlé.

Claire, comme toujours, a bien fait les
choses. Elle m'apporte le chou. Et quel chou!
Vert, des feuilles, pommé, gros : un petit
enfant va naître.

Me voici déjà embarrassé. Où le cacher, ce
chou? Sous le lit? On dirait un potager.
Dedans? La Jaune verrait tout de suite cette
bosse.

— Dis-moi, Bornet, si nous l'apportions
aux lapins.

— Sais-tu où ils logent, ces lapins?

— Si on l'offrait à la fille de salle.

— Puisque tu l'as demandé pour la Jaune.

— Mais si je suis de nouveau un malade
qui se mêle de ce qui ne le regarde pas?

— Ça !

L'affaire, décidément, se présente mal, plus mal que je ne croyais.

A la soupe, le couvert mis, la Jaune disparaît. Je subtilise une assiette ; j'y dépose le chou ; je lance un clin d'œil à Bornet et nous sommes prêts : moi face à la porte, le chou dans mon dos, puis Bornet.

La voilà ! Jamais son jaune ne m'a paru si jaune. Je plante mes yeux dans ses yeux, j'avance, puis j'ai peur et recule. Je glisse à gauche, ensuite à droite : cela fait une espèce de danse. J'ai à mener de front toutes sortes d'idées : « Tant que tu tournes, tu n'auras pas à offrir ton chou. » J'enrage contre Bornet qui me singe comme s'il était pour quelque chose dans cette histoire de chou ; je compte mes pas ; je tiens à l'œil la Jaune qui se demande peut-être ce que lui veulent ses piqués. Mais elle est crâne, en garde derrière son regard.

— Qu'avez-vous ? Que voulez-vous ?

A la longue je m'agenouille, Bornet s'agenouille. Je lève les mains, Bornet lève les mains, je tends le chou :

— Pour vos lapins, mademoiselle.

Tant pis, si je suis un malade qui se mêle de ce qui ne le regarde pas ! Et pas du tout.

— Oh ! le beau chou !

La voix est douce. On ne repousse pas le

chou, on l'accepte on le soupèse. Comme je me lève, croyant que c'est fini :

— Vous êtes gentils de penser à nos lapins. Venez les voir...

J'y vais. Bornet aussi. Je la déteste.

* * *

Claire me pince l'oreille, en Claire très douce, qui ne saurait se fâcher :

— Qu'est-ce que c'est, me dit-elle, cette histoire de chou que tu as racontée à Blumenfeld?

— J'ai raconté une histoire de chou à Blumenfeld? Il est donc venu?

— Tu le sais bien ! Il vient souvent.

— Ah ! oui. Et je l'admire. Voilà un brave garçon ; nous avons bavardé quelquefois ; son temps est pris et pas un dimanche, il ne manquerait de venir alors que tant d'autres...

— Tu as raison, dit Claire, mais tu prends la tangente. Revenons à nos moutons.

— A nos moutons?

— Au chou, si tu préfères. « Un chou pommé gros : un petit enfant va naître. » Tu ne comprends pas qu'en me mettant ce chou sur les bras, tu me rends un peu ridicule. C'est bien ta manière, vilain moqueur !

— Ridicule, parce que tu m'apportes un gros chou?

— Je m'entends, dit Claire, et tu m'entends.

Une bonne petite tête de Turc, n'est-ce pas, ta Claire?

— Oh ! tête de Turc, comme tu y vas ! Tout le monde sait cela, tu es la plus douce, la plus dévouée, la plus touchante des Claire ! Tiens ! quand tu es émue, ton menton tremble ; eh bien ! quand ton menton...

— Laisse mon menton tranquille. Mais pour le chou, tu exagères. Ce n'était d'ailleurs pas un chou. C'était une salade. Et ton lapin, un cochon d'Inde.

— Mon lapin, un cochon !

— D'Inde... Rien de plus. Quant à tes pas en avant, en arrière, permets-moi de le dire : je n'y crois pas.

— Par exemple ! Veux-tu que nous interroignons Bornet ? Hé ! vieux !

Bornet s'amène en homme du monde, baise la main à « Hahame Haire », frappe ses trois petits coups, lève un doigt qui dira la vérité, — rien que la vérité :

— He he hure.

— Tu te souviens ? Le chou de la Jaune.

— Harhatement, dit Bornet.

— Etait-il gros ?

— Hihense !

— Avant de l'offrir, ai-je dansé ?

— Si.

— Avais-je peur ?

— Très.

— La Jaune était-elle crâne.

— Si.

— Me suis-je mis à genoux?

— Si.

— T'es-tu mis à genoux?

— He he hure ! Mais pour le chou, ajoute d'un trait Bornet, c'était une betterave et le lapin une horhue !

— Une tortue !

— Voilà ! triomphe Claire. C'est comme la Jaune que tu détestes. Depuis longtemps, il me semble, tu n'en veux plus à son casaquin.

— Elle le délaisse : il fait chaud.

— Quand elle approche, on ne doit plus se taire.

— Ce n'était guère poli.

— Non seulement tu ne t'inquiètes plus : tu aimes qu'elle vienne... Et tu ne dis plus « la Jaune ».

— Puisque Brichard est son nom.

— Enfin, c'est entendu : tu la détestes. Dis-moi, qu'as-tu pensé, l'autre jour, quand elle était de repos?

— J'ai pensé, moi, quelque chose quand elle était de repos?

— Pas devant Claire bien sûr ! Mais Claire le sait. « C'est long, n'est-ce pas, vingt-quatre heures sans voir M^{lle} Brichard? »

— C'est Bornet qui t'a dit cela : un bobard de piqué !

— Et quand tu te croyais égaré place de la Concorde, qui a-t-on appelé pour te ramener à la raison?

— Dame ! Elle s'y entend, M^{lle} Brichard.

— Oui, mais tes yeux !

— Qu'avaient-ils, mes yeux?

— Ils ne la quittaient pas.

— Peuh ! Puisque je déraillais.

— Et les belles roses rouges que t'a offertes M. du Gard des *Nouvelles Littéraires*, tu déraillais encore ? Tu ne les as pas gardées longtemps...

— Dame ! Ses malades, ses seringues, ses éprouvettes, M^{lle} Brichard a besoin de diversion.

— Mon pauvre petit, veux-tu que je te dise ? Tu es un peu sot avec tes infirmières. « Elles sont si bonnes... Elles sont si douces... Elles ont des regards d'ange... » Je les admire comme toi, et, crois bien, je ne suis pas jalouse. Mais elles font leur métier, après tout.

— Un métier qu'elles auraient pu ne pas choisir — et pénible.

— Va, va. Et ta chère M^{lle} Brichard, tu ne lui es même pas fidèle. Tiens ! Que caches-tu là, de si précieux, dans ta boîte à petit beurre ? Une relique ?

— Un chiffon.

— Un chiffon brodé !... Des « jours ».

— C'est M^{lle} Lambert qui se prépare un

trousseau. Elle a perdu ce bout. Je le conserve pour le lui rendre.

— Parfait ! Pour le lui rendre ! En attendant on l'appelle : « Chère petite Rose. » Là, ce billet.

— Puisque tu le vois, il n'est pas parti.

— Et ce ruban ?

— Je t'en prie, ne plaisante pas.

— Mon pauvre Jean, comme tu te trahis ! Ta M^{lle} Brichard, ta M^{lle} Lambert, ta M^{me} Higer, tes infirmières, tu ne peux les voir sans prendre feu.

— Oh ! non ! Et c'est bien meilleur. Voistu ? Ces papiers, ces rubans, ces « jours », je ne sais comment dire : tout cela, c'est des histoires de Pépette.

— Oui, sourit Claire : des lapins-tortues.

JOURS BLANCS

IL faut bien qu'il y en ait des blancs, puisqu'il y en a des noirs. Ne parlons pas des noirs.

Le jour blanc n'a rien du jour astronomique. Il se lève quand il lui plaît. Nulle aurore ne l'annonce. Il vient de préférence le soir, après la soupe, quand, médecins et internes partis, nous sommes entre nous, en famille. Le jardin sans soleil ne nous tente plus. A Voisin, la lumière s'allume. Moins occupée, l'infirmière se permet un livre, de la couture. Nous nous groupons autour de la table, en grands frères un peu sots près de leur sœur plus raisonnable : M^{me} Higer, l'ange gardien ; la douce M^{me} Laurec, Rose Lambert que j'appelle parfois ma petite Rose, M^{lle} Luce qu'un rien de blond trahit à ras du blanc de son voile. Si, comme on dit, nous n'allons pas trop fort, la jeune sœur participe à nos jeux. Elle sait fermer les yeux, — jusqu'à certaines limites.

— Je suis artilleur au trente-troisième d'artillerie.

Une phrase-épreuve. Ce matin un entrant l'a répétée, après l'interne, avec un résultat magnifique :

— Je suis ariahiahiahiahia...

Comme de juste, l'incident mérite des commentaires. Chacun sort sa phrase à surprise : « A combien sont ces six saucissons-ci... Qu'attend-on donc tant... Six petites pipes fines pour six sous... »

— Essayez donc : « Pruneaux cuits, pruneaux crus » susurre l'innocente M^{lle} Luce qui s'aperçoit trop tard des lapsus qu'elle déchaîne.

En voilà, jusqu'à la nuit !

Chansons.

— Ecoutez, dit M. Bèche, une chanson.

Il la chante ; sa voix est forte :

Ah ! Nicolas, tu m'dégoûtes, tu m'dégoûtes,
Ah ! Nicolas, tu m'dégoût', tu es trop gras-a-a-à
Ah ! Nicolas.

Cela n'a l'air de rien. On part avec force, on scande les accents, on s'arrange pour que le « a » de la fin s'accroche au « ah ! » de la reprise. Bouclée ainsi, la chanson roule sur elle-même, sans s'arrêter, comme un cerceau.

Trois essais et nous la connaissons.

— Elle est de mon invention, dit M. Bèche qui a battu la mesure. Une infirmière m'agaçait tant elle était maniaque. Je chantais pendant des heures ; elle rageait...

Et ce qui doit arriver, arrive. A la soirée M^{me} Lecorps entre :

— On y va, M. Bèche ?

Sous son doigt il y va ; il y a des chuchotements ; un ordre : « Rassemblement » et quand M. Bèche revient, cannes, balais, pelle à charbon, les malades alignés présentent les armes et escortent jusqu'à son fauteuil le Maréchal, en chantant :

— Ah ! Nicolas, tu m'dégoûtes...

M. Bèche n'a pas apprécié cette façon d'appliquer ses paroles à ses actes.

Mais à farceur, farceur et demi. Le lendemain, nous nous mettions en rang, quand M. Bèche a entamé le premier :

— Ah ! Nicolas.

Et la tradition s'est faite : deux fois le jour, on rend les honneurs militaires au Maréchal. Le spectacle est fort beau. Les internes en parlent. Les infirmières des autres services qui ont le temps, accourent un instant pour le voir. Le Maréchal est très fier. Quelquefois, il nous arrive de l'oublier. Cela ne fait rien. Un peu

déçu, pas à pas, entre ses aides, M. Bèche, à la fois Maréchal et sa garde, se salue à lui seul :

Ah ! Nicolas, tu m'dégoûtes...

Peut-être ne marcherait-il plus sans cela.

Fier de sa première chanson, il nous propose la suivante :

Quand on n'a pas d'chaussures,
Qu'on ne peut pas s'en acheter
On prend une voiture
Pour n'pas s'mouiller les pieds.

Qu'on l'analyse ! La pluie qui tombe, l'argent qui manque, le parapluie absent, les trous dans les semelles, toutes sortes d'idées s'enchevêtrent dont il est difficile de retenir celles qu'on exprime et celles qu'on sous-entend. Cela fait du cafouillage. Les médecins savent pourquoi.

— Alors essayez celle-ci dit M. Bèche :

Ah ! Ah ! Ah !
Chantons : Ah ! Ah ! Ah !
C'est pas difficile
D'chanter : Ah ! Ah ! Ah !

Pas difficile en effet. Je hurle, tu hurles, nous hurlons. La « jeune sœur » ferme les fenêtres, car il y a d'autres salles. Ses oreilles, hélas ! restent ouvertes.

Cambronne.

— A mon tour !

Bornet a déclamé : « Je suis belle, ô mortels... », M. Bèche un monologue. Gatien va nous réciter un poème. Il en connaît beaucoup, les sentimentaux de préférence. Il les dit avec une emphase très Comédie-Française et sa voix roucoule quand les amants s'embrassent :

— Aujourd'hui, je vous dirai Waterloo.

Des vers. Ce n'est pas « la morne plaine » de Victor Hugo. Les alexandrins se suivent sérieux, mais avec ce diable de Gatien il faut craindre les surprises. Qu'arrivera-t-il lorsque Cambronne fera donner la garde ?

Il n'a l'air de rien. Son bras en chemise dessine la bataille : l'Empereur, les Maréchaux, les charges. Malheur ! Les réserves n'arrivent pas. Malheur ! les Prussiens se montrent. Napoléon braque, en vain, sa lorgnette. Boum ! les canons. Voici des estafettes... Voici Ney... Voici... voici Cambronne.

Sûr de son effet, Gatien s'est levé. Sa voix monte du plus profond de sa poitrine. Le carré héroïque se forme, l'Anglais le cerne : « Rendez-vous », Cambronne se dresse et, dans l'ardeur de la défense, lance (gare aux oreilles) :

— Feu !

On applaudit. Essoufflé, Gatien cherche du pied la manche de sa chemise. J'ai pensé mal. Je ne suis pas fier.

Sports.

Je crois bien qu'ici les deux Martins interviennent : Martin I qui se juge, Martin II qui ne pourrait agir autrement.

Martin I n'est pas le cadet de Voisin. Au dehors, il détestait les sports. Martin II en raffole. Personne ne le surpasse.

— Tu n'escaladerais pas cette grille.

Martin II s'y trouve déjà tout en haut.

— Cette brouette est lourde.

Martin II la pousse au galop.

Quelquefois, nous nous alignons pour certaines courses que l'on se dispute, à croupetons, les mains entravant les chevilles.

— Tu te tordras le pied, pense Martin I.

Martin II veut passer le premier—et passe.

Cette petite fièvre monte le soir, surtout après certaines joutes préparatoires avec Bornet, par exemple : à qui imaginera les cris les plus aigus ou les grimaces les plus laides. Ivre, Martin II ne se possède plus :

— Attention, Bornet ! Je fais l'acrobate.

— Vas-y, dit Bornet, qui n'a garde de m'imiter.

Martin II acrobate se dresse sur un lit, se

moque des distances, plonge vers le lit suivant, puis le suivant et c'est une chance, pense Martin I, que de lit en lit, il ne se rencontre pas un parquet où se casser la nuque.

— Maintenant, les pirouettes.

Les autres s'y risquent avec prudence, des coussins étalés, parce que l'épine dorsale est sensible. Foin des coussins ! A même le plancher, Martin II pique de la tête, écrase, un à un, ses os qui craindraient la ponction lombaire, fait plouf du derrière, repart jusqu'à ce qu'un choc solide rappelle à Martin I qu'un poêle, une armoire ne se franchissent pas d'une pirouette.

— Vous avez, dit M. Bèche, la *vis comica*.

— Ah ! j'ai la *vis*.

Fier de sa *vis*, Martin II remet à l'épreuve ses vertèbres.

Pour être véridique, il convient d'ajouter qu'on a repris nos piqûres, que Bornet applaudit à ces exercices, qu'ils ont lieu pendant que la « jeune sœur » absente avale en hâte sa soupe, et que le lendemain quand Martin II les raconte, Claire cille un peu et ne donne pas les éloges qu'ils méritent.

Cartes.

— Manille !

— Manillon !

Au bord d'un lit, acharnés, deux « ponctions lombaires » pour demain ne pensent qu'à leur jeu.

Bornet, l'imitateur, les regarde avec envie.

— Jamais, Bornet, je ne toucherais à un jeu de cartes.

— Jamais, répète Bornet, je ne toucherais à un jeu de cartes.

Garde à vô !

Ex-adjutant, Barrès complète notre instruction militaire. Le soldat Bornet porte un balai, le soldat Martin une pelle, le soldat Mayer sa bosse. Si le temps s'y prête, Bèche arrive dans son fauteuil roulant et cela nous fait un Maréchal.

A l'exercice, l'adjutant Barrès oublie ce qui lui vient de sa mère. Ses doigts caressent ses moustaches, mais en doigts de chef qui mène carrément ses hommes. Ils en sont au lancement de la grenade.

— Décomposez le mouvement. Attention !
Un !

Le corps plonge en avant ; on empoigne une grenade.

— Deux !

Le corps se rejette en arrière, la main droite en bas armée de la grenade, la gauche en haut pour viser.

— Trois !

... Je vois le moment où, lancées d'une main sûre, nos grenades iront crever certaine vitre que je guette — et je pouffe.

— Soldat Martin, v's aurez deux jours. Au temps. Une !

Par malheur, un matin l'adjudant Barrès s'occupe d'un gâteau qui lui vient de sa mère, et, à Voisin, ce qu'on néglige un jour, est délaissé à jamais.

La Corde.

Elle traînait dans la cour. Elle a des écailles de chaux : elle est longue, elle est grosse. Un maçon négligent l'a sans doute oubliée. Quel bon jouet. Mayer à un bout, Bèche à l'autre tourment. Les camarades dansent et comptent leurs sauts. Martin : trois. Bornet : cinq. Barrès, ce diable, si on ne l'arrêtait sauterait jusqu'à la fin du monde. Nous sommes gais comme des anges. Le chef qui passe, s'arrête, s'étonne, se penche vers un interne et dit sans doute :

— Voyez comme ils sautent bien à la corde.

L'interne passe le mot à un collègue ; celui-ci à un troisième. Presque aussitôt, M^{lle} Briard accourt et reste. Puis c'est M^{me} Bourquet, puis M^{me} Saraguin, puis les vestes à raies de Groseille et Gâteau. Tous restent à

regarder et admirent comme nous sautons bien à la corde. Ils ne nous quittent pas une seconde. A onze heures, nous rangeons notre jouet pour tantôt, après déjeuner. Quand nous retournons pour la reprendre, M^{lle} Brichard, M^{me} Bourquet, Groseille, Gâteau, personne ne sait où a passé cette corde.

— Claire, tu nous apporteras une autre corde.

— Entendu.

Claire n'oublie jamais rien. De jour en jour, elle oublie la corde...

Pickentoll.

Une goutte de lait lui est tombée dans l'œil :

— Enlevez cela, mademoiselle.

— Mais non, monsieur : c'est ma taie.

M^{lle} Laurec est très douce. A cause de sa taie elle paraît encore plus douce. Elle est bretonne, comme beaucoup de ses collègues.

— M^{lle} Laurec, comment dit-on : chez vous une fleur ?

Elle dit le mot.

— Se promener ?

Elle dit le mot.

— Et ce qui arrive quand on se promène avec son amoureux parmi les fleurs ?

— Oh !

Sa taie qui tourne, ne sait où se cacher.

— C'est donc si grave?

— Oh ! oui, monsieur.

— Voyons entre nous.

— Oh ! non.

— Mais si,

— Eh bien voilà ! Mais d'abord, cela n'arrive pas toujours.

— Bien entendu.

— Quand cela arrive, c'est : Pickentoll.

Ah ! Ah ! Le mot est drôle. Quand une Bretonne passe, nous connaissons sa langue.

— Pickentoll ! à M^{me} Lecorps qui s'esclaffe de bon cœur.

— Pickentoll ! à M^{me} Legorrec qui s'étonne : Voulez-vous bien vous taire.

— Pickentoll ! à M^{me} Lekellec qui n'a de breton que le nom.

A force de servir, le mot s'use et perd son sens. Il devient cri :

— Pickentoll ! quand Bornet me cherche.

— Pickentoll ! la nuit quand trop de chats m'étouffent.

— Pickentoll ! pendant qu'un camarade fait ouf ! sous l'aiguille de la ponction lombaire.

A la longue, comme le mot, le cri devient fade. On l'oublie. Puis, un jour la fenêtre vibre en nasillant son air de mirliton :

— Ce n'est pas le Daru, dit quelqu'un :
c'est Pickentoll.

Personne n'a envie de rire.

— C'est drôle, constate Bornet, ce qu'on
est gai, quand on est triste. Et sommes-nous
bêtes!

— Eh oui ! Mais plus tard, dans la vie
quand nous reprendrons d'autres jeux?

EXAMEN DE CONSCIENCE

Son parquet net, les lits retapés, M^{me} Dudevant, la fille de salle, amène torchons et tubes pour astiquer ses cuivres. Je ne fais rien, je m'ennuie :

— Laissez, madame. Je les astiquerai moi.

— Oh ! non, M. Martin.

— Si. Cela m'amuse.

Je frotte, je frotte ; on réfléchit quand on frotte. « Des défauts bien astiqués, presque sympathiques... » Qui a dit cela de moi ? Voyons, tu as pris sur tes épaules, Jean Martin, tous les péchés du monde. Laisse ceux des autres. Soupèse un peu les tiens.

En entrant, on t'a mis au bain. Ton cœur, tu le voulais aussi propre que ton corps. Tu as laissé beaucoup de toi dans l'eau savonneuse de la baignoire. Tu as fourré, sans regret, tes frusques dans un sac pour l'étuve. Tes défauts, tu désirais qu'on les passât de même à l'étuve. Bon, te voilà, comme le parquet de M^{me} Dudevant : net. Ta vanité, car tu étais vaniteux, pend là-bas avec le reste. Quand

on s'étonne : « Ah ! vous êtes écrivain » tu hausses les épaules. Le jour de ton prix, tu as trouvé un fameux calembour. Et de fait, quand on est petit mental, écrire, ne pas écrire cela se vaut. Pourtant, sur ton lit, entre la couverture et l'alèse qu'est-ce donc ce jaune qui dépasse avec ton nom en lettres noires ? Cache cela.

Tu aimes tes camarades. C'est naturel : ils souffrent. Tu les consoles ; tu les aides ; s'ils piquent une crise, tu donnes ton coup de main à l'infirmière. Puisqu'on t'a accueilli, tu veux te rendre utile. On dit :

— Il a bon cœur.

Ouais ! Ton bon cœur suinte de compassion, comme un mur chargé d'eau. Le beau mérite ! Et si personne n'admirait ce bon cœur ?

Tu frottes, tu frottes... M^{me} Dudevant a tant d'ouvrage, n'est-ce pas ? Parfait. Mais quand tu vois les autres travailler, ton cerveau travaille et se fatigue avec eux. Autant que ce soient tes mains, Monsieur l'égoïste. Et puis, si tu veux tes cuivres brillants, regarde-les mieux et un peu moins la porte. Qu'est-ce que cela peut te faire, qu'une surveillante sache avec quel zèle tu frottes.

Avare ? Goinfre ? En vérité, non tu ne l'es pas. Tu es généreux, trop généreux, frénétiquement généreux — toujours comme le mur

qui suinte. Au point que l'on te surveille, que cela pourrait te valoir la petite voiture. Claire, qui te désire moins maigre, se prive pour t'apporter les provisions que tu demandes. Elle doit te gronder :

— Hier, je t'ai apporté six œufs, des bananes, une boîte de petits beurres, un pot de confiture. Tu n'as plus rien. Comment fais-tu ? Tu n'as pas mangé tout cela !

En effet, Jean Martin, tu n'as pas mangé tout cela. Tu deviendrais rouge comme ta confiture, si tu l'étalais sur ton pain, quand les autres en manquent. Tu as le plaisir, tu as le besoin de « ne pas manger cela tout seul ». Avec tes nerfs, ce que tu possèdes, t'embarasse. Tu t'en libères sur le prochain. Et l'autre jour, quand cette bonne dame t'a encombré de ses paquets de friandises, comme tu y allais !

— Voilà, madame, du vin pour les Grands-Mères. Tiens, Mayer, des pralines. Toi, Gatien...

Un peu comme tes pirouettes que tu ne peux arrêter. Le contraire serait plus laid, évidemment. Mais pourquoi, au fond du paquet, as-tu pris si prestement ces bonnes cigarettes ? On aurait dit un voleur. Et pour les fumer, pourquoi es-tu seul ?

Et ta bonne Claire ? Y penses-tu. Toi parti, elle n'en a que plus d'ouvrage. Tu le sais. Tu veux, malgré ce surplus d'ouvrage, qu'elle

vienne tous les jours. Et juste à l'heure, sinon tu piquerais ta crise. C'est parce que tu l'aimes ? Oui. Mais la fatigue que tu fuis, tu la lui laisses. Et tes rubans, tes « à-jour », tes « Ma petite Rose ». Histoires de Pépette, je sais. Claire est ta femme. Elle pourrait être jalouse. Non ? Il y a autre chose ? C'est un peu comme pour le ruban : « N'y touche pas », c'est sacré ? Soit, n'y touchons pas : on verra plus tard.

Mais ton brave ami Bornet ! Tu as raison : il te singe, c'est agaçant. Comme tu le détestes par moments ! Tu te souviens : sa prise de sang ? C'était beau !

Et même, ta conscience que tu astiques, cela t'amuse. En vaudras-tu davantage ? C'est de l'orgueil, dirait cet orgueilleux de...

Allons ! allons ! Si tu veux être net, laisse tes cuivres. Pense à tes rails. Tu sais : la raison à droite, la folie à gauche ? Pour être net, toi comme les autres, il n'y a qu'un moyen : tombe à gauche.

OU L'AMOUR-PROPRE VA SE NICHER

AVANT nous, on soignait à Voisin, quelques grand'mères, parmi les plus impotentes. Il y en avait deux, en vis-à-vis, dans les lits 4 et 5. Ratatinées, sans dents, presque sourdes, presque aveugles, gâteuses, plus répugnantes que des cadavres. Quand le médecin disait un mot à l'une et pas un mot à l'autre, les cadavres se fâchaient :

— Putain ! C'est dégoûtant. T'as fait de l'œil au Docteur.

— Chameau ! Je l'ai vu ; tu es...

— Ainsi pendant des heures.

Nous n'en sommes pas là. Quand même la vanité se faufile partout. M. Bèche, par exemple, supporte mal que le chef s'occupe des autres malades. On l'excuse : c'est un pauvre homme. Mais entre Bornet et moi ? Si on nous disait : « Vous êtes rivaux », nous n'en conviendrions pas. C'est moins précis, plus en dessous, d'autant plus fort cependant que nous sommes des amis. Puisque nous sommes malades, que nous le voulions ou

non, c'est à qui le sera le plus. Bornet pense :

— Les lubies de Martin ont moins d'importance que les miennes.

— Les lubies de Bornet... pensé-je à mon tour.

Ce qui ne nous empêchera pas de nous corriger, charitablement, l'un l'autre.

Le dimanche, M^{lle} Brichard nous mène à la bascule. Elle sera heureuse si nous avons gagné quelques grammes.

— A vous, M. Martin.

M. Martin vide ses poches, enlève sa capote, monte sur l'appareil, regarde, avec intérêt, avancer, reculer, les petits contrepoids.

— Désolant, M. Martin. Vous avez perdu deux cents grammes.

Désolant? Pour M^{lle} Brichard sans doute, pour Claire et, après tout, pour moi.

Bornet s'installe. Il n'a pas vidé ses poches. Il garde sa capote. Les contrepoids glissent :

— Trois cents grammes de perdus.

Du côté droit, où il est raisonnable, il se déssole. A gauche, son œil brille et me nargue. Il m'a battu.

En certaines circonstances, je suis vaincu d'avance. Voici le chef avec son cortège. Je pouffe. Comment dire que ça ne va pas. Bornet a mûri son boniment :

— J'ai ceci... j'ai cela...

Un matin, pourtant, je dois annoncer une

sérieuse colique. Je ne ris pas, j'ouvre la bouche. Plus leste, Bornet se plaint, se fait palper, ausculter, accapare, pour une toux de rien, un temps qu'on ne donnera plus à ma colique. Je suis timide, je me tais. Quand il décroche son ordonnance, je comprends la rage du faible à voir un fort réussir.

Souvent, il y met de la mauvaise foi. Je refuse de manger, car vraiment je n'ai pas faim : Bornet, qui s'est bourré, aura moins faim encore. Je dors peu : depuis longtemps j'ai renoncé à me plaindre. Bornet qui ronfle, non seulement n'aurait pas dormi : il aurait eu des cauchemars.

— C'est bon, dit Bornet, qui me pousse sous le nez sa fiole de valérianate.

Cela pue ! Un égoutier tomberait à la renverse. A moi, on ne donne pas de ce fétide valérianate. Je me détourne écœuré. Pas par l'odeur.

De victoire en victoire, Bornet ne sait plus où fourrer ses fioles, ses tubes, ses cachets. Cela ne lui suffit pas. Il imagine je ne sais quel mal. Résultat : il ira, tous les jours, à la douche. Je dois me contenter du bain du mardi, sans gloire d'ailleurs, puisqu'il est imposé à tout le monde. Le matin, Bor-

net revient de sa douche, avec un étalage de serviettes, d'éponges et.... d'histoires.

— Figure-toi, mon cher, l'eau...

Jamais, je ne réponds.

Oui, mais voilà ! Un mardi, au bain, surpris par les délices de l'eau, je tourne de l'œil et coule à fond. L'infirmière a juste le temps de tirer la bonde, en criant au secours. Gros émoi. Bornet a beau revenir de sa douche...

Et peut-être à cause de ce bain, le vent semble tourner à la revanche. Après une tournée, le chef prescrit des piqûres.

— Hectine, pour M. Martin. Cacodylate pour M. Bornet.

Le cacodylate, n'importe qui en reçoit. Mais l'Hectine ! Première victoire.

— ...

— Ah?... Vous en aurez vingt-cinq, répond le chef.

Vingt-cinq gouttes pour dormir, Bornet n'en a que vingt. Deuxième victoire.

— Saprستي, M. Martin ! Comment faites-vous ? Ne pas dormir ! Vous êtes nerveux ! Vous... On devra arranger cela.

L'après-midi, c'est arrangé.

— On vous donnera un petit chalet, annonce M^{lle} Brichard.

Aux Chalets, on isole ceux qu'on appelle les « grands agités ». Troisième victoire : le vrai triomphe ! Bornet n'en revient pas. Je suis magnanime :

— Ne t'en fais pas, vieux. Je viendrai te voir.

LES CHALETS

ON y est bien. Six chalets s'alignent en rang aimable de maisonnettes dans une rue de village. Ils sont pareils. Ils existent du temps où l'on enfermait ici les vrais fous. Le front pointu, ils portent un curieux toit en bonnet qui déborde. Pas de fenêtres à la façade : une porte. De l'un à l'autre, un jardinet : un mur plutôt et, derrière, le jardinet. Le coin est paisible. Village, pleine campagne, cour de couvent ? Jupes blanches, capotes bleues comme les nôtres, des femmes se promènent ou se reposent sur des bancs. Ce sont les dames d'Érasme et de Falret. Grâce au printemps, de vieux arbres ouvrent des feuilles neuves. Des moineaux sautillants songent à leur nid et s'envolent, un bout d'ouate au bec. Étonnant, ce qu'il traîne ici des tampons d'ouate. Tiens, un merle !

Mon chalet porte le numéro 1. Il est le premier à gauche quand on arrive de Voisin par où l'on doit passer. Il est sobre. Un perron de trois marches : on y est. Pas d'antichambre,

pas de salon, la cuisine est ailleurs. Une pièce. Aucun de ces meubles à chichis qui compliquent la vie au dehors. Un lit en fer, une chaise en fer, une table de toilette. D'une caisse qui traînait, j'ai fait une bibliothèque. Elle renferme un livre, découpé, depuis des semaines, à la première page. J'avais demandé un fauteuil. La bonne M^{lle} Brichard m'a donné la chaise qui se prétendait percée à l'intention de M. Bèche.

— Posez un coussin, là.

Le fauteuil était trouvé.

Comme éclairage, on installera l'électricité plus tard. Mon prédécesseur, « l'Espagnol » est mort dans ce lit. On l'avait trépané. Il a crié deux nuits. On l'entendait jusqu'à Voisin. Sa femme le veillait, une chandelle allumée sur l'appui de la fenêtre. La cire a coulé : deux gouttes, une flaque. J'ai demandé qu'on les respecte. On a laissé aussi le chandelier. Claire m'apporte des bougies en cachette. Tout le monde le sait.

J'ai vu, en passant, le Chalet 4. Il diffère des autres. Les murs en sont capitonnés. On aurait beau les attaquer de la tête, on ne casserait rien. Essayez donc contre les miens ! Nous avons deux portes : celle de la façade, celle qui donne accès à notre jardinet. Les serrures sont particulièrement sensibles. Pour peu que l'on veuille sortir quand c'est le

moment de rester, il suffit d'un coude, d'un bras, d'un talon, qui donne une poussée et clac ! c'est péremptoire. Inutile d'insister. Un passe-partout donnerait, à l'extérieur, un tour supplémentaire. Notre fenêtre et son volet sont munis de serrures du même genre. Clac.

Le chef est fier, paraît-il, des vitres qui bouchent, à renfort de mastic et de clous, ces fenêtres. On a multiplié les essais, elles sont à toute épreuve. Monsieur Chalet 3 a eu la fantaisie d'examiner les siennes. Il a joué du poing. J'ai ramassé un morceau. Il n'est pas plus large que la main : j'en ferai un lourd presse-papier plus tard. Le poing de l'homme, il faut croire, devient, en certains moments, un marteau plus puissant que les expériences.

Dans la porte, on a scié un joli trou en demi-lune. J'ai deviné pourquoi. Un carreau le bouche, en verre genre presse-papier, puis un volet qui s'abat ou se relève à l'extérieur. Le volet clos, on est chez soi. Il peut s'ouvrir à tout instant, et derrière la vitre, sous un front à voile, deux yeux curieux vous regardent.

Lugubre ? Non. On pourrait m'envier mon jardin. Une porte grillée au fond donne sur un coin vert dit « le chemin de ronde ». Si les murs sont hauts, les pierres sont vieilles, d'un beau gris doux à l'œil. Suivant les heures, le soleil me verse un bain de soleil, un acacia

un bain parfumé d'ombre. Je me promène : vingt pas en long, dix en large. Si l'on préfère, on peut tourner en rond. Je fais de la culture. Claire m'a apporté un géranium, des pensées. J'ai semé du maïs, des capucines. Je soigne à l'intention des infirmières, du persil « dont les marchandes sont si avares ». J'ai des rosiers ! De petites roses en grappes. Les boutons de la veille sont des fleurs le matin. On m'en demande : les filles de salle, les malades, les visiteurs. Pour ceux-ci, j'ai un principe : ce qui naît à la Pépette, ne sort pas de la Pépette.

J'ai vu un malade entrer en chalet. On l'accompagnait, à deux, à trois, et, comme supplément, les gros bras de Groseille. Le malade ne se décidait pas :

— Entrez donc. Vous serez bien.

Et clac !

Par permission, mes portes restent ouvertes ou comme on dit : contre. Une nuit, une surveillante, ne sachant pas, les a fermées. Martin II, tout de suite, s'est révolté. Il veut bien rester enfermé, mais les portes ouvertes. Si un courant d'air me joue le vilain tour de les claquer, je siffle : une dame accourt avec son « passe ». Je suis d'ailleurs libre. J'entre, je sors. Je n'ai pas tout vu encore, mais je sais : je ferai de nouvelles découvertes. Si être seul m'ennuie, je rejoins, les camarades à Voisin.

Je mange avec eux. Je leur tiens compagnie. Quand leurs histoires m'agacent personne ne m'oblige à rester. Ah ! si. Le « mégredi » ! Le « mégredi » Rose Lambert est de service. Elle dit :

— Restez donc. Vous avez le temps...

Mais Rose Lambert...

ROSE LAMBERT

CETTE Rose Lambert ! Elle me rappelle le temps où j'étudiais : « Timor Domini » chez les R. R. P. P. Jésuites. Nous avions un surveillant, qu'on appelait la Mère Jarse. Le nez oblique, plein de prise, il nous harcelait, à travers la cour, avec ses clés :

— Ne stationnez pas. Jouez !

Ainsi fait Rose Lambert. A part les clés, elle n'a rien d'un P. Jésuite. Frimousse amusante ; gavroche à yeux noirs qui prononce « mégredi », ses bouts de jambes seraient mal en place au bas d'une soutane et surprennent un peu à ras d'un tablier d'infirmière.

Gavroche, pour le moment, porte sa figure à responsabilités. Presque huit heures. Erasme, Falret, les Chalets se trouvent sous sa garde. Il est temps que son troupeau rentre et se couche. Ses clés comme une sonnette, elle trotte sous les arbres, de groupe en groupe :

— Dépêchons, mesdames. Dépêchons !

Cela ne va pas tout seul. La soirée est tiède. Ces dames se décident mollement, traînent.

Pour deux qui avancent, trois s'arrêtent.

— Dépêchons, mesdames.

Je suis sur mon seuil. J'attends mon tour. Bon ! Voilà son troupeau presque entré. Elle m'aperçoit. D'abord ses clés :

— Eh bien, M. Martin !... On se couche... Vous, comme les autres.

Je ne bouge pas. Quand on cache sous un petit beurre certains rubans, « vous comme les autres » signifie précisément : « pas comme les autres ». Je n'en parlerais pas à tout le monde ; pas à Claire, pas à M^{lle} Brichard ; peut-être à Michette, pour des raisons. Entre nous, il y a une petite histoire de Pépette. Le mégredi, quand elle surveille Voisin, qu'elle a dit : « Restez donc ! » la place de ma chaise est contre la sienne. J'ai le droit de toucher au fil, aux aiguilles, aux bouts de toile qu'elle coud ensemble :

— Car je me marie.

Il m'arrive de lui dicter une lettre : « Mon cher ami... » et mon bonsoir, quand je pars, tend, en toute innocence, moins vers l'oreille que vers un joli coin de la bouche.

— Eh bien ! M. Martin, vous êtes sourd ? Rentrez !

Les clés tintent sous mon nez. Ce que je répons, n'est pas bien malin :

— J'y vais, mademoiselle. J'y vais... Dites-moi ?

— Dire quoi?

Du pied gauche, elle pense à ses malades ;
du droit, elle pense à moi.

— Je suis pressée.

— Bien sûr, mademoiselle ! Cela tient toujours ?

— Quoi tient toujours ?

— Votre mariage.

La voilà moins pressée. Quelques dames en profitent pour risquer le nez dehors.

— Oui, il tient. Ce sera pour septembre.

— Alors, cela approche. Mais ce ne sera plus avec l'aviateur, je parie ?

— Que si ! Il est gentil. Je l'ai juré d'ailleurs : je veux un mari qui vole.

— Oh ! Oh ! Et le trousseau ?

— Il avance. Ce matin... Non, mais voyez ces dames ! Voulez-vous rentrer, Mesdames ! Vous aussi, M. Martin. Je fais mon service.

— Bien sûr, mademoiselle... C'est dangereux un mari qui vole. S'il se cassait le cou ?

— Ne se cassera rien. Je lui ai dit : « Mon petit Jeannot ... »

— Jeannot ! N'était-ce pas Jujules ?

— Maintenant, c'est Jeannot. Je lui ai dit... Rentrez donc, mesdames ! Je lui ai dit : « Mon petit Jeannot, t'es aviateur, j'en suis fière. Mais pour le mariage faudra qu'tu démissionnes. »

— Et il a accepté ?

— Il fait ce que je veux.

— Vous avez de l'autorité, cela se voit.

— Pour sûr, fait M^{lle} Lambert, dont les malades ont regagné leurs bancs comme en plein midi.

— Mais, dites-moi ; s'il démissionne, il ne volera plus et alors...

— Tatata, tranche Rose sévère. M. Martin, voulez-vous rentrer, oui ou non ?

— Je rentre, petite Rose. Vous m'apporterez ma tisane.

— Comme d'habitude.

— Chaude ?

— Brûlante.

— Nous causerons un peu.

— Si vous êtes sage. Maintenant dépêchez-vous. Vite dans votre cabanon.

Elle s'éloignait déjà.

— Un cabanon, mademoiselle Rose ! C'est un chalet, vous le savez bien.

— Chalet, cabanon, cela se vaut.

— Oh ! non. Ne dites pas : cabanon. Un cabanon, c'est pour les fous. Allons, faites-moi plaisir. Dites : chalet.

— Eh bien : votre chalet, na ! Et maintenant vite... dans votre cabanon.

Dans dix minutes, ses dames couchées pour de bon, Rose reviendra, je serai sur mon seuil, nous poursuivrons la causette et aboutirons à ceci :

— M. Martin, oui ou non, voulez-vous rentrer dans votre cabanon ?

Ses collègues sont plus sages. Elles prononcent d'un trait :

— Votre caba-chalet-je-veux-dire.

Voilà pourquoi Rose Lambert, qui prononce « mécredi » et me rappelle les temps austères de la Mère Jarse, est une sottie.

LE PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE

PAS de chance ! On m'a mis ici : « Vous dormirez mieux. Vous serez tranquille. Vous... » Je savourais cette paix. À travers ma fenêtre qui donne sur le jardin du Chalet 2, un bruit m'arrive. On dirait quelqu'un qui compte : « Un... deux... quatre... sept... » Un objet dur racle le mur. Une chute. Une plainte : « Ah ! mon Dieu ! » Puis de nouveau : « Un... deux... trois... » les raclements, la chute. Que se passe-t-il ?

Un homme est par terre. Et quel homme. Une face en argile craquelée au soleil, un corps qui rampe, des yeux... Les yeux de Gatien, quand il marmonne ses histoires de léopards, sont inquiétants ; d'autres, quand on en soulève les paupières, ne montrent que leur blanc. Ceux-ci, qu'aperçoivent-ils de si effrayant et qui bouge ? Ils tournent, ils tournent, et dans ce visage qui a peur, un sourire immobile qui ne correspond à rien.

Pauvre diable ! Sa casquette, en tombant, s'est souillée de terre. Il l'essuie avec sa lan-

gue ; il lèche sa manche ; il lèche sa capote. Une seconde, ses yeux tombent sur moi, mais, certainement, ne m'aperçoivent pas. « Un... deux... trois » il reprend son travail d'escalade. Ses pieds glissent au long des pierres ; il compte ses efforts. Quand il tombe, il recommence.

Quelques instants après, j'entends un dialogue. L'interne est là, debout, blanc dans sa blouse, devant l'homme sur son séant.

— Alors ? Vous voulez partir ?

— Oui, rejoindre ma femme.

— Elle est morte, votre femme, il y a dix ans.

— Non ! Revoir mon petit Louis... ..

— Il est mort votre fils.

— Non... M'en aller... Je veux rejoindre...

— Bon ! Nous verrons. Dites : je suis artilleur au 33^e...

— Artilleur moi ! Je suis le président de la République. Laissez moi partir. Je vous donne une pension : trois millions. Aux autres, quatre millions, cinq millions.

— Bien. Nous réglerons cela. Entrez donc.

Clac ! Le Chalet 2 se referme. L'interne part. Un silence.

Presque aussitôt cela recommence. Le pauvre homme est comme MARTIN II qui devient furieux quand on l'enferme. De gros coups sourds, de longs craquements comme une

planche qu'on arrache, un autre coup, du verre qui dégringole. Il a brisé le carreau de sa demi-lune. Sa voix jaillit à travers :

— Hé ! les copains ! On a enfermé le Président de la République. Ouvrez. On va boire un verre. Hé ! Jules ! Hé ! Louis...

Quand je sors pour déjeuner, il hurle toujours. A mon retour, le Chalet 2, portes closes, est silencieux. Parti ? Non. Le voilà qui marmonne dans son jardin. Le bougre, par où a-t-il passé ? Un nouveau raclement et, cette fois, pas contre le mur. Le visage collé à ma fenêtre, il s'attaque avec rage au mastic des carreaux. Nous sommes un instant face à face. Va-t-il briser mes carreaux ? Entrer ? Sauter sur moi ? Heureusement des infirmières surviennent :

— Ah ! mesdemoiselles ! vous venez pour la dot. Combien ? Deux, trois millions ?

On le pousse un peu. Au fond il n'est pas méchant. Clac !

Cette fois, on n'entend plus rien. Peut-être dort-il ? Le soir, même silence. Il fait noir. Je me couche. Je ne souhaite de mal à personne. Quand même, pour un voisin si dangereux, si la petite voiture... « Une, deux, trois... » il est de nouveau sorti. Dans le noir du jardin, une masse plus sombre, monte contre le mur, tombe, remonte... Bon ! le voilà presque au faite. Et s'il sautait ? Une peur idiote me prend.

Fermer mes portes serait simple, mais Martin II compliquerait les choses. Au galop, je traverse la cour de Falret. Aux piquants du gravier, je me rends compte que mes pieds sont nus : je sens du froid aux jambes. Je passe devant Voisin. Je vais m'élancer dans la salle des « tubs ».

— Madame, madame, le président de la République...

— Hein? Vous êtes en chemise. Vous...

— Non ! madame : je ne suis pas fou ! Le président de la République veut s'évader.

— Le président?

Nous finissons par nous comprendre. Il était temps. Quand nous accourons, un paquet noir, surmonté d'un rond plus clair qui est un visage, rampe sur le mur. Du renfort arrive. De mon seuil, j'entends le petit dialogue qui ne varie guère. « Allons ! allons ! couchez-vous... Oui, c'est cela, nous irons boire un verre. » Puis ce grand « Ah ! » enragé, parce que l'on a le corps pris dans la camisole de force.

— Et vous, que faites-vous là ? me dit un costaud qui porte sur la casquette l'A. P. inquiétant de l'Assistance Publique.

Tant qu'il y est, va-t-il me mettre à mon tour sa camisole de force ?

— Rien, monsieur, rien.

Maté, étendus sans doute sur son lit, l'homme distribue à grands cris des subsides :

— Cinq millions à Jules. Cent millions à Louis.

Puis il change son jeu.

— Une dent en or... une table de nuit en or... une chaise en or...

Sans doute, possède-t-il, dans sa tête, beaucoup d'objets en or. Jusqu'au petit jour, il énumère.

Au lever, on l'a décamisolé. Sa tête passe hors de la demi-lune, entre les pointes de verre qui restent : sa pauvre tête sèche qui sourit pour rien, barbouillée de terre, ou peut-être d'autre chose.

— Vous avez faim, monsieur?

— Oui, faim, faim.

Une espèce de trou s'ouvre, où je fourre, trois par trois, des petits beurres qu'il croque à pleines mâchoires, avec une voracité de bête.

Après le déjeuner, la tête a disparu. Une main de singe s'accroche parmi les piquants de verre. Les ongles sont souillés de brun. Elle ne bouge pas, et derrière la porte, sans doute le reste du corps qui pend. A dix heures, elle y est toujours ; à midi encore.

Rien que cette main.

LES PARFUMS DE L'AIR

A Voisin, quand elle reprenait son service le matin, M^{lle} Brichard faisait sa tournée :

— Bien dormi? Rien ne manque? Tout en ordre?

Elle m'interrogeait comme les autres. Seulement, les camarades entendaient ; elle était la Jaune : je répondais peu. A présent elle vient dans mon chalet, et nous sommes seuls.

L'interne, M. Vence, est un singulier bonhomme. Il aurait voulu que Claire espaçât ses visites qui, disait-il, me fatiguaient. Comme je protestais :

— Si elle manquait un jour, je deviendrais enragé,

il a répondu :

— Ce serait une expérience à tenter.

Comme si j'étais un simple cobaye ! Ensuite, il a ajouté :

— D'ailleurs, vous avez M^{lle} Brichard...

Ce qui m'a choqué. On ne remplace pas Claire par une infirmière. Et pourtant...

Huit heures : à neuf, elle viendra. Je donne un coup de main à la fille de salle qui retape mon lit. Je range mes affaires. Je cache loin les peaux de bananes : ce désordre. Tout est prêt ! Je m'installe dans le jardinet, à la même place, afin qu'elle ne gaspille pas son temps à me chercher. Je reprends, à la première ligne, la première page de mon livre : « Il naquit à Nantes — la ville grise au bout de la... » Elle se plantera devant moi, grave, telle qu'elle est, un rien mélancolique, les yeux noirs, la bouche pincée qui s'épanouira tout à coup, douce, douce, comme une rose qui se mettrait à parler. Sa voix n'est pas méchante. Je lui dirai... Que lui dirai-je ? Mes lubies ? Celles que je ne raconterais pas à M. Vence, à cause de la petite voiture ? Mais après ? Oh ! non, pas de ces choses comme on en dit à une Rose Lambert dont les sottises vous amusent. Pas comme à Claire non plus : Claire, c'est sacré. Pas davantage comme à une Michette que... Alors quoi ? Qu'elle est bonne ? Que je me sens en sécurité auprès d'elle ? Que je la respecte ? Oui, mais autre chose : des mots plus graves, des mots que j'ignore — que je veux ignorer — qui, une fois prononcés, me soulageraient de ceux qui m'écrasent, si lourds, si noirs, à propos de Michette.

Ce que je ne comprends pas : à tant m'occuper de M^{lle} Brichard, j'oublie que je m'oc-

cupe d'elle. Je reprends mon livre : « Il naquit à Nantes — la ville grise au bout de la... » Je regarde mes fleurs, j'arrache une mauvaise herbe ; quand elle entre, moi qui voudrais qu'elle sache, les doigts pleins de sable, je n'ai plus l'air d'avoir pensé à elle.

— Bonjour, M. Martin... Elles ont fleuri vos roses !... Tiens ! un papillon. Qu'il est drôle.

Je mesure les longs « o » de ce drôle. Son esprit fait des bonds. Je n'ai pas le temps de lès suivre. Je cherche, je ne dis rien, je n'ai plus rien à dire.

Une fois cependant ! Je m'étais assoupi. Elle m'a surpris, et si fort que j'ai saisi sa main. Cette main avait un pur chaud. Il en sortait un grand secours. Je l'ai regardée, je l'ai regardée : « Monsieur Martin comme vous êtes nerveux. » Un rien la séparait de ma bouche. Je n'ai pas fait un geste pour la rapprocher.

Dans le courant de la journée, nous nous verrons encore. Ce sera devant les camarades, en présence de Claire, ou très vite en se croisant dans une cour. Il n'y aura que le soir. Son voile enlevé, elle deviendra une demoiselle qui va se reposer dans son appartement en ville. Une griserie me prend. Je me précipite parmi mes rosiers : je choisis les roses les plus dangereuses. Je veux qu'elles me

piquent — heureux de les offrir avec des mains qui saignent pour elle.

Delpierre vient me voir plus souvent. Il a toujours son front de Beethoven et ses yeux dans les miens. Mon mal, il n'en est plus question. Il m'entraîne dans mon jardin. Avec ses regards de médecin qui aime les piqués, il contemple les murs. Il parle des femmes qui ont vécu ici : Manon Lescaut, d'autres, comme elle, un peu folles de leur corps. Il renifle avec délices :

— Ne trouvez-vous pas ? L'air ici sent l'amour.

Quel aveu attend-il ? Je me méfie. Je réponds dans le vague. Mais vraiment, oui, depuis qu'il l'a dit, l'air ici sent l'amour.

NOUVELLES DÉCOUVERTES

IL y a des gens : ils font fortune, ils se logent mieux. Vite au rancart les modestes bibelots de l'ancien temps. Vais-je, comme eux, mépriser le musée, la porte, la clé dans sa cachette, le rempart d'orties? Non. Simplement, à ce que j'ai découvert, j'ajoute ce que je découvre.

Au fond de mon jardinet, une porte à barreaux donne accès au chemin de ronde. Je puis y aller. Des acacias, de l'herbe, des mauves, un banc. Le coin est intime, plein d'ombre, un peu triste peut-être, à cause du mur des autres jardinets dont les cinq petites portes sont là, si pareilles, toujours fermées et, en somme, dérisoires. En face, très haut, un autre mur, le prolongement de celui de Voisin où « de l'autre côté, c'est la rue ». Quelques pierres se sont détachées : on pourrait la voir, la rue. Grand merci ! Je les ai remises en place. Voyez-vous que les... choses de Paris se déversent, par ce trou, et m'inondent !

A travers leurs barreaux, j'aperçois mes

voisins, certains si occupés qu'on peut les regarder sans qu'ils s'en doutent. D'autres travaillent à s'en aller. Où je suis, le mur existe pour le principe : ils le franchiraient d'un bond. Ils n'y songent pas. Ils sont entrés de l'autre côté où la clôture se défend ; c'est contre elle qu'ils s'acharnent.

Dans le chemin de ronde, je mène mes visiteurs de choix. Ils doivent être prudents. Un camelot a étalé par terre de ces gros nœuds verts en faille qui garnissent parfois des chapeaux.

— Ne les piétinez pas.

— M. Martin, gronde M^{lle} Brichard, où voyez-vous des nœuds ? Ce sont des feuilles de plantain.

Martin I est convaincu. Martin II doute :

— Vous croyez ?

— Tenez ! je suis femme et par conséquent coquette. Si c'étaient des rubans, je...

— D'abord, vous n'êtes pas une femme. Et je préfère : marchons ailleurs.

Les Chats.

Ce qu'il y en a ! Ils sont chez eux, maîtres de leurs crocs, de leur fourrure, de leur personne. On les respecte. On en voit qui bondissent d'un mur sur l'autre, certains couchés en rond, guettant un moineau, croquant

des os. Je connais les yeux flambant jaune du noir qui loge sous mon toit mais garde ses distances, et le pelage doux du gris plus familier qui vient me voir et sait, avec ses griffes, à travers le papier accrocher un délicat petit beurre. Le gris me tient compagnie : une chatte. Elle s'appelle : le chat de M. Martin. Ce qu'on ne mange pas à Voisin est pour elle. J'y ajoute un peu de mon lait. Un midi, je lui apporte, plein un journal, de viande. Je la laisse manger seule. Quand je reviens, son gros marmot de fils est couché sur mon lit. La pension étant bonne, elle me l'a confié. Après tout j'ai des loisirs et, dans la vie, on s'entr'aide. De temps en temps, la mère vient voir si son enfant grandit. En son honneur, M^{lle} Brichard arrondit des « drôles » de plus en plus grands :

— Ah ! nous buvons du lait... Oh ! oh ! nous faisons des griffes... Comme il est drôle...

Je connais d'autres chats moins drôles, de la nature de ceux qui tourmentaient Martin II, malade chez lui. Ils rôdent la nuit, grouillent sur le parquet, remuent dans mes oreillers, mettent leurs pattes sur mon ventre, m'écrasent sous une étouffante couverture en corps de chat. Ils ne m'effraient pas, ils sont trop. Un, deux, sept, dix, quinze. Les compter m'énerve. Quand ils passent devant ma porte, je continue à voir

la lumière qui m'arrive, en dessous, d'une fenêtre de Falret. Ils sont transparents. La mère et son marmot ne sont pas transparents.

Enfin, il y a le chat du chemin de ronde. Celui-là !... La tête grosse comme celle d'un tigre, il couche les oreilles avance la gueule et miaule, l'œil méchant. Il vit à plat, contre le mur, près de ma porte. Si je le regarde, il bouge : ses crocs sortent, ses moustaches remuent... Lentement une patte sort du mur et se pose, vers moi, sur l'herbe.

— Que faites-vous là tout seul ?

— Rien, mademoiselle Brichard. Je regarde ce chat.

— Un chat, où ça ? Tiens oui ! Vous avez de bons yeux.

— Il sort du mur.

— En effet, il est bien dessiné. Il sort, comme on dit, du mur.

— Non, non ; il n'est pas dessiné. Ce n'est pas « comme on dit ». Il sort vraiment du mur. Là ! voyez ses yeux.

— Monsieur Martin, laissez cela. Sinon je fermerai la porte du chemin de ronde.

Cela m'ennuierait de lui désobéir en escadant la porte du chemin de ronde.

— Ne la fermez pas, Mademoiselle.

— Alors, rendez-vous compte. C'est un dessin.

— Oui, un dessin.

La nuit, ma bougie soufflée, le « dessin » arrive sur ses grosses pattes de velours et, derrière lui, les cent autres.

Chauffage.

— J'ai froid, mademoiselle.

— Faites un gentil petit feu.

L'appareil à faire le gentil petit feu est bâti dehors, contre mon chalet, dans le jardin du 2. Un gros bougre de fourneau. Il chauffe bien, à l'extérieur. Pour l'intérieur, il faut brûler beaucoup. Cela ne fait rien. Le charbon que l'on véhicule, est déjà du charbon qui réchauffe. D'abord une brouette pour l'infirmière d'Erasmus qui a beaucoup d'ouvrage. La suivante pour sa collègue de Falret. La troisième et, quand il n'y en aura plus, la quatrième pour moi. Le tas est là. On ne dira rien. Mais que je me garde de demander du bois d'allumage. L'administration, généreuse en charbon, est chiche de ses fagots. Les infirmières reçoivent leur ration tout juste et la complètent avec ce qui se trouve. Claire m'apporte le nécessaire. Je le cache, car ces dames ne trouvent pas comme cela, tous les jours, une caissé, de menues branches, une paire de sabots hors d'usage.

Dormez-vous?

Une brave femme secoue un bonhomme qui ronfle tout son saoul :

— Monsieur... Monsieur ! Voici votre potion pour dormir.

On connaît cette histoire, je la trouve amusante.

Huit heures et demie, la cour s'est vidée, les malades sont au lit. Je flâne près du mien. Etre couché est bon ; se coucher, difficile. A Voisin, je suivais l'exemple des camarades. Je traîne ; je range, à portée, les objets nécessaires : montre, allumettes, tabac, mon livre. Pour me dévêtir, combien de gestes à faire ? Y songer me les rend presque impossibles. Enfin ! Un effort. J'attaque un bouton de ma capote ; nonchalant, j'enlève une espadrille :

— Eh bien, M. Martin ! Pas encore au lit ?

L'infirmière de service fait... son service.

— J'y vais, mademoiselle.

On a toujours quelque chose à dire à son infirmière de service. Cela prend quelques instants.

— Maintenant, couchez-vous.

— Tout de suite.

Où en étais-je ? Ah ! oui. J'enlève la seconde espadrille, un autre bouton de ma capote. Ah ! sapristi ! le marmot s'attarde au jardin. Que dirait sa maman ! J'y cours :

— Minou ! Minou... Viens petit...

Minou aime qu'on le poursuive. Enfin, je le tiens ! Je l'installe. Ses griffes poussent bien. « Comme nous sommes drôles ! » Je pense à M^{lle} Brichard. Tiens ! Ma capote est reboutonnée ; j'ai repris mes espadrilles. Comment ai-je fait ? Avec courage, j'en reviens au premier bouton. Je remonte ma montre. On rêve pendant que l'on remonte une montre : Claire, Michette, Dah ! Bah ! bourrons-nous d'ouate. Un élan vigoureux, me voilà en liquette, ce qui ne signifie pas : au lit.

— M. Martin, dormez-vous ?

La question m'arrive à travers la porte.

— Je m'y prépare, mademoiselle.

— Dépêchez-vous.

— Oui. Bonsoir.

La voix a eu ceci de bon : qu'elle m'a envoyé au lit pour cacher mes liquettes. J'avale mon hypnotique à la mode de Voisin. *L'ultima pipa* est excellente, quand une autre la suit. Caresses au marmot qui ronronne : « Sommes-nous drôles ? » Est-ce la pensée de M^{lle} Brichard ou l'hypnotique ? La tête me pèse : je bâille. Pour de bon, cette fois, je m'enroule dans mes couvertures :

— J'espère que vous dormez, M. Martin.

Une voix connue. De service ici ou ailleurs, Rose Lambert me croit sous sa surveillance. Je repousse mes draps.

— C'est du joli, M. Martin ! Neuf heures, vous ne dormez pas.

— Je me prépare, M^{lle} Rose. Dites-moi...

— Tout ce que vous voudrez... Regardez-moi ce désordre ! Votre pantalon par terre ; votre capote dans un coin. Et vos chaussettes ! où diable avez-vous jeté vos chaussettes !

— Je crois bien qu'elles sont dans le jardin.

— Bon ! on les cherchera. Et votre tisane ! Pas bue ! Vous n'avez pas honte. Avalez.

C'est long à boire une tisane, tandis que les jolis méchants yeux d'une Rose Lambert vous font honte.

— Maintenant, je file. Bonsoir.

— Bonsoir, petite Rose. Merci d'être venue.

— Dame !

Je replonge. Je sommeille d'un œil et guette de l'autre. M^{me} Rattisti va passer. M^{me} Rattisti est surveillante du soir. Je l'aime beaucoup. Les mains dans les manches, en blouse blanche sous son manteau bleu, c'est une infirmière de grand style, presque une religieuse. Puisqu'elle est du soir, mes aventures du soir la concernent : les chats, les oreillers, le... Elle part d'un éclat de rire, également de grand style :

— Ah ! Ah ! M. Martin qui a des affaires avec ses couvertures !

Je ris comme elle. Je raconte d'autres histoires...

— Chut ! Presque dix heures. Je vais voir mes pauvres malades. Dormez...

... Je replonge. Ai-je dormi ? Les infirmières de nuit remplacent celles du soir. Elles ne m'ont pas vu pendant le jour, il serait injuste qu'elles m'oublient pendant la nuit. Voici la veilleuse de Voisin.

— Ah ! M^{me} Legorrec. Vous ne m'oubliez pas. Vous êtes bonne.

— Je ne reste qu'une seconde. Pourquoi ne dormez-vous pas ?

— Cela viendra. Les camarades là-bas, ils sont sages ?

Il y a toujours l'un ou l'autre des camarades à ne pas être sage...

— Et voilà ! Je vous laisse... Dormez.

— On peut entrer ?

— Ah ! M^{me} Lecorps.

M^{me} Lecorps veille à Erasme. J'ai monté une scie à M^{me} Lecorps : « Bonjour, M^{me} Lecorps. Quelle nouvelle, M^{me} Lecorps ? Vous allez bien, M^{me} Lecorps. »

Longue controverse :

— Comprenez, M. Martin. Il est stupide de m'appeler sans cesse M^{me} Lecorps.

— Pas du tout, M^{me} Lecorps. Puisque votre nom est Lecorps, M^{me} Lecorps.

— Soit, dormez. Demain vous ne direz plus, M^{me} Lecorps.

— C'est promis, M^{me} Lecorps. La bonne nuit, M^{me} Lecorps.

Je replonge. D'heure en heure, l'infirmière de service pique une tête et, faute de lumière, passe sur mon nez le froid de sa main pour sentir si je dors. Entre temps un voisin demande à boire. Un autre hurle pour rien. Je me lève : si un coup de main était nécessaire.

Trois heures, quatre heures. Un peu de soleil regarde, par ma fenêtre, si je dors. Ces dames qui vont partir, entrent et s'informent si la nuit a été bonne :

— Rapport au rapport.

Volontiers, je sommeillerais un peu. On apporte l'eau chaude pour le débarbouillage. Une porte claque, une autre : la cour grince de tous ses graviers. Six heures : on se lève,

Il faut compter les visites supplémentaires. M. Martin, on le sait, possède des trésors.

— M. Martin, mon poêle s'est éteint. Vous n'auriez pas un fagot?

— Volontiers. Sous ma table. Ne le dites à personne.

Commentaire sur cette administration, qui vraiment...

— M. Martin, la petite Yvonne veut se coiffer. Elle demande votre glace.

— Prenez. Comment va-t-elle?

Longue dissertation sur la malade intéressante qu'est la petite Yvonne.

Quelquefois, un voisin pique une crise.

— M. Martin, les allumettes, le bougeoir...

Une nuit, elles sont arrivées trois, affolées.

— M. Martin, vous ne savez pas où est la camisole de force?

Non, vraiment non, je ne savais pas ou était la camisole de force.

Bah ! Plus on vient, plus je suis content. Pendant ce temps, pas de chats transparents, pas d'idées, aucune de ces vilaines choses qui rôdent et...

QUELQUES FEMMES

JE passe et repasse dans leur cour. Elles portent la capote bleue comme les hommes, et, en dessous, une espèce de jupe en toile blanche. Elles se tiennent sur des bancs, les plus tristes toujours seules, d'autres à deux, les moins sauvages, avec un tricot, un crochet, en cercle autour de l'infirmière. On se croirait dans un coin du Luxembourg. A quelque chose qui saute dans leur figure ou fausse leurs mouvements, on aperçoit la différence.

Elles savent que le malade du Chalet 1 s'appelle M. Jean Martin et qu'il écrit des livres. Elles connaissent, mes marottes, comme je devine les leurs. En faut-il davantage pour s'estimer?

— Eh bien, monsieur Martin, et le casque?

— Moins serré, madame. Et le vôtre?

Nous échangeons un sourire, une friandise, un mot qui encourage, cependant que quelques-unes se taisent, claquemurées dans leur angoisse ou leur rêve.

Une bonne figure de blonde réjouie. Dans son ménage, elle réduisait en morceaux sa vaisselle. Brocs, assiettes, tasses, elle a continué ici : les infirmières ont eu fort à faire. Elle va mieux. Elle se tient tranquille, très douce, confuse un peu de ses anciens méfaits. Mais quand une assiette se présente à sa portée, l'œil s'allume et ses mains tremblent.

Le matin, elle suit ses compagnes qui vont à la douche. Cortège languissant. Serviettes sur les bras, tête penchée, pieds qui traînent, elles ont un petit air religieux et dévot, comme si elles allaient à communion ou à confesse :

— Ah ! Monsieur. Si je n'avais pas tant lu Musset...

Cette jolie rousse, qu'a-t-elle ? Elle lit sur un banc. Pas de tremblote, le regard net, des paroles raisonnables, — et pour peu qu'elle s'éloigne, l'œil de l'infirmière ne la lâche pas un instant.

Ses cheveux, ses rides sont d'une vieille ; ses sanglots, d'un enfant.

— Pourquoi pleurez-vous, grand'mère ?

— Il m'envoie ses mauvaises odeurs dans la figure.

— Mais non, vous vous trompez.

— Si ! Il m'envoie ses mauvaises odeurs dans la figure.

Elle ne sort pas de là.

Elle est un crayon tombé par terre. Elle attend qu'on le ramasse.

Elle arrive de l'hospice des vraies Grands-Mères. Quatre-vingts ans. Elle criait trop : ses compagnes ne dormaient plus ; on l'isole au Chalet 5.

— Au secours... Ma nièce... Je meurs...

Elle crie pendant deux jours. Sa nièce ne vient pas. Elle meurt, comme elle l'a dit.

Elle fait les cent pas, comme vous et moi. Seulement, elle les fait à reculons. Quand le dos touche un obstacle, demi-tour, elle s'en éloigne — toujours à reculons. Ce n'est même pas étonnant. En médecine, cela porte un nom.

On l'avait annoncée :

— Prenez garde, elle griffe et mord.

On l'apporte en civière, on la couche au chalet 3 et, comme de juste, on se méfie des dents et des ongles. Et pas du tout ! Le bas du corps ne fonctionne plus. Les mains en l'air, elle les fait tourner à la façon des petits enfants qui sont heureux. Elle

n'est pas laide. Elle chante. Si elle est Polonaise, cela ne se remarque pas :

— Tralala ! Tralala !

Sa mère était ainsi et, auparavant, sa grand'mère. Des choses mystérieuses se passent du côté de la moelle. On la choie. Quand elle ne chantera plus, on l'ouvrira pour voir :

— Tralala ! Tralala !

La jolie petite Yvonne est légère et souple. Si légère qu'on s'étonne à peine s'il lui arrive de sautiller « de branche en branche parmi les rossignols et les pies ». Le soir on l'isole. Elle déchire ses draps, sa chemise, ses oreillers et danse parmi les duvets qui la suivent et sont des papillons. Parfois elle crie : des cris aigus qui enfoncent, dans la nuit, leur longue pointe en i.

On l'a camisolée sans serrer, parce qu'elle arrachait les géraniums plantés frais du matin. Seize ans, un incendie de cheveux qui frisent, une grande bouche rouge, des rondeurs de femme. Elle chante. Elle est ici pour distraire les malades. Si seulement, on lui rendait ses mains pour réciter son chapelet. Le Bon Dieu lui est apparu et a montré le nez qu'il porte au milieu du derrière. Des curés sont venus. Elle les a comptés :

trente-sept, plus un tout petit qui n'était que vicaire.

— Je viendrai vous voir, un de ces jours. Nous boirons le thé.

— Bien, mademoiselle Marguerite.

Et en effet, elle est venue.

J'étais sorti pour déjeuner. Ah ! mon Dieu ! Sur mon lit, mes petits beurres, un à un. En dessous, mes enveloppes en éventail reliées d'un beau cordon d'encre. Plus bas, le restant des petits beurres et, sur chacun, une cuillerée de rouge qui était ma confiture, mêlée d'une pincée de brun qui était du tabac. Enfin, par terre, un peu partout sur mes serviettes comme tapis, mes lettres en petits morceaux, mes plumes piquées droit et, bien en vue, son long col bouché d'une rose, certain récipient en verre dont une petite Marguerite a le droit d'ignorer qu'il n'est pas un vase à fleurs.

Elle accourt, l'œil malin, et attend mon merci.

Elle succède au président de la République. Les jambes prises, elle ne se lève plus. On arrange sur son lit une petite table. Entre ses repas, elle s'applique à lire, à écrire. Sa porte reste ouverte, je pique une tête : « Bonjour, voisine », elle répond avec réserve et replonge dans ses paperasses. Elle a de la religion.

L'aumônier vient souvent. Le dimanche, on la mène dans un fauteuil roulant à la chapelle, pour la messe.

Vers minuit, quelque chose se déclanche. Elle a mouillé ses draps, elle appelle :

— Madame !... Madame !...

On n'arrive pas tout de suite, elle crie plus fort :

— Madame !... Madame !

Puis cela monte, avec des mots de plus en plus exaspérés.

— Que fait-on? Madame !... Me laisser ainsi... Canailles !... Filles de chiens.

La machine à crier s'est mise en marche. Les infirmières accourues ont beau s'empressez, la soulever, la sécher, renouveler son linge : elle ne s'arrêtera plus.

Au petit jour, elle s'apaise. Le marchand de journaux ne tardera pas. Elle prendra le *Petit Journal*, le *Petit Parisien*, plus quelques autres journaux à histoires folichonnes qu'elle adresse sous enveloppe à un bel interne qui n'en peut mais. Après quoi, l'âme en paix, elle reprend ses livres, ses prières.

Impossible, quand on est homme, de ne pas remarquer cette belle fille. Seize ans. A treize elle était déjà jolie, et ses parents manquaient d'argent. On devine la suite. Une dame, zélatrice de bonnes œuvres, est intervenue. Con-

séquences : un jugement, les soins nécessaires ici, ensuite, jusqu'à vingt-et-un ans, une maison de redressement moral. On comprend qu'elle n'ait pas hâte de guérir. Pendant quelques jours elle est sage. « Si un homme se présente, je l'épouse, pour continuer avec les autres. » Ces propos scandalisent ceux qui n'iront pas dans une maison de redressement moral. Puis, tout à coup, cela change. Elle pense à ce qui l'attend. Les crises se suivent. Suspectes, elles n'en sont pas moins terribles. Riant, hurlant, pleurant, elle voit des êtres, les fuit, les attaque à grands coups qui mettent ses poings en sang. Elle dépasse de la tête les infirmières les plus grandes. A deux, à trois, suspendues à ses bras, elles ont peine à ne pas se faire jeter par terre. Saisie enfin, on la pousse dans un chalet, on la camisolé, la ligote, la boudine, on la croit matée, cinq minutes après, la voilà, sa camisole en pièces, les mains libres, ayant forcé les serrures, Dieu sait comment, — peut-être avec ses dents. Pauvre Camille !

Celle-ci est douce. Elle s'est réservé un petit coin. Elle y trottine en rond, ratatinée, menue, des mèches blanches dans les yeux, avec un regard de bon caniche qui attend son morceau de sucre.

Elle expliquait l'histoire aux enfants dans sa classe. Leur a-t-elle parlé du jeune Spartiate qui se laissa dévorer les entrailles par un renard ? Un renard s'est logé dans son ventre. Elle le sent, elle a mal. On l'expulsera : elle est ici pour cela.

Des varices, monsieur, avez-vous des varices ? Sa mère en a. Cela enfle, cela crève, on saigne et l'on est mort... Si... si ! Un monsieur avait des varices, il a heurté une table, il venait de boire un verre, il a saigné : il est mort. Sa mère, monsieur, mourra en saignant des varices. Ne pas y penser ? Elle les voit tout le temps. C'est grave, n'est-ce pas monsieur ? Cela enfle, cela crève, on saigne et l'on est....

Peut-être dix-sept ans. Grêle. L'air mauvais. Un jour, j'ai vu ceci : elle est allée se tapir dans un coin où, grâce à un mur, elle pouvait croire qu'on ne la découvrirait pas. C'était l'heure des visites. Les siennes sont venues : un gars à casquette, deux femmes en tablier à poches, tous les trois inquiétants. La fillette, en les voyant, s'est enfoncée plus avant dans son coin.

— Laissez-moi. Allez-vous-en... Je ne veux pas.

L'une des femmes s'est arrêtée, au guet, l'autre a continué, tandis que le gars s'avan-

çait, attrapait au poignet et traînait par terre la petite qui s'accrochait à son mur.

— Laissez-moi. Allez-vous-en. Je ne veux pas.

Tout à coup, quel vacarme ! Le crayon perdu est un serpent qui siffle, le caniche aboie, on crie, on pleure ; près d'un arbre, des infirmières se pressent en groupe de foot-ball autour d'une boule rouge qui a des cheveux et grimace. C'est la pauvre Camille qui pense à la maison de redressement moral...

— Vite les portes ! Gare aux carreaux.

CONCERT DE NUIT

Oh ! que c'est énervant ! Ce noir, ces chats, et ce bougre qui ne se tait pas. Si j'en avais le courage, j'allumerais ma bougie. Elle est tout près : un bras à lever... Oui, mais ce bras ! Et ce bougre, il ne se taira donc pas.
— Ah !... ahah... aah !

Voilà une heure qu'il crie. Qu'a-t-il à crier comme un... fou ? Une voix que je ne connais pas. Qui ? La petite Yvonne crierait en I. La Polonaise... Eh non ! la Polonaise jamais ne crie : elle chante. Qui ? On dirait un homme.
— Aah !... Ahah !

Bougre d'idiot ! J'ai besoin de silence, moi ! On est à l'hôpital pour dormir. Ouais ! quand un se tait, un autre braille. Nom de nom... Il neéva pas nous la faire à la président de la R publique. Celui-là du moins y mettait de la fantaisie.

— Aah !... ah !... aah !

L'Espagnol hurlait ainsi... Le petit Mayer l'a entendu : un jour, une nuit, un jour, une nuit... puis mort ! Les Espagnols ont la peau

brune. Avait-il la peau brune? Je ne l'ai pas connu. « Sa femme est là... Elle refuse de partir... L'aumônier passe... » Toutes ces histoires qu'on chuchote ! Le troisième matin, Mayer est venu : « Il ne crie plus... il est mort. » Mort ici. Je suis l'héritier de l'Espagnol qui est mort dans ce lit : son bougeoir est resté : de la cire, trois gouttes, une flaque... trois gouttes, une... Les bougies brûlent, les gens meurent.

— Ah !... aah !... ah !

En voilà jusqu'au matin... Mille dieux ! qu'on lui mette la camisole de force. Moins que rien, la camisole. Elle tient chaud : « Sois gentil, mon petit... Là... couche-toi. » Ils ont A. P. sur leur casquette et pan ! on est roulé. Ou bien qu'on le trépane. L'Espagnol... est-il mort trépané parce qu'il était fou, ou mort fou parce qu'il était trépané? Trépané, très panné... Pauvre de nous, ici qui n'est pas très panné? Le nez de Michette, qui pompe comme une trompe, dans une tasse de café. Que lui voulais-tu, Martin? Et Claire? C'est du propre!... Comment s'y prend-on? Une scie autour du crâne? Un petit marteau, toc, toc? Une fraise, zzzi, comme chez le dentiste dans une dent pourrie?

— Aah !

Si on n'étranglerait pas ces gueulards ! Les mains autour du cou, les pouces sur la pomme

d'Adam, ce doit être dur. On sent sous les doigts la voix qui passe. Pouah !... Voilà la cloche ! Un... Et après ? Minuit et demi, une heure, une heure et demie ? Idiotes horloges qui ne savent pas quelle heure elles disent. Demain, quand M^{lle} Brichard viendra, j'en aurai une tête ! Tant pis ! je plonge sous mes couvertures ! Ouf ! Se couvrir en plein mois de mai, parce qu'un bougre... Nuit de Mai « Poète, prend ton luth et me donne un... »

Comment fait-il ? Sous cette diablesse de couverture, je l'entends mieux encore ! Demain, je réclamerai : « M. Vouzon, je... » Crâneur ! Demain, tu ne diras rien.

— Ah !... aah...

Voilà le comble. L'idiot, c'est moi ! Qu'as-tu besoin de hurler comme cela ? Martin, mon petit Jean Martin, as-tu peur ? As-tu mal ? Ferme cela ! Jean Martin est son maître !

Quand même ! Lorsqu'un malade crie, l'infirmière est obligée de venir. Je n'ai pas mal. Sait-elle que je n'ai pas mal ? Laisser un malade se noyer dans ses cris, c'est du joli.

— Au secours... je me noie... au secours...

Avec cette stupide horloge, quelle infirmière devrait venir ? Madame ?... Madame ?... Ah ! oui : M^{me} Lecorps... Un soir, je lui ai lancé un broc d'eau. Pourquoi n'est-elle pas là, M^{me} Lecorps ?

— Au secours, madame Lecorps ! Au secours !

Que fait-elle?... Comme ce chalet résonne. Avec son capitonnage, le 4 résonnerait moins. Le D^r Vouzon est fier : « Les fenêtres sont en verre incassable. » Incassable? Vlan ! un poing de président de République :

— Un poing en or... une dent en or... M^{me} Lecorps en or. Au secours — our !

Comme c'est drôle ! Crier en ouh fatigue moins que crier en ah ! Et porte plus loin, je parie. Les chiens sont intelligents : ils hurlent en hou... A l'avenir, je... Hou ! Hou ! je suis un chien qui hurle en hou.

— Hou ! hou ! au secours, madame Lecorps.

Je veux que tu viennes... je veux que tu viennes, je veux que tu... Quand un malade hurle, il faut que tu viennes. Ouh ! Ouh ! Voilà Yvonne qui s'éveille ! Comme sa voix monte ! Un I tout blanc dans la nuit. Les femmes montent en I, les hommes en ouh, l'Espagnol montait en ah ! Puis il est...

Bon ! voilà la Polonaise ! Les Portugais sont toujours gais ! Les Polonaises aussi. Tant mieux ! l'orchestre est au complet. Quand le chef lève la baguette, les instruments obéissent. A toi, la Polonaise ! A toi, Yvonne ! A toi, Martin !

— Ouh ! ouh !

— I !

— Tralala ! Tralala !

Ça y est ! On court, on arrive. Chez qui d'abord ? Vers ici ! Qui ? Ah ! madame Lecorps ! Au secours, madame Lecorps... Pas vrai ! Je n'ai pas le cauchemar, madame Lecorps. Si ! vous êtes madame Lecorps. Je veux que vous soyiez M^{me} Lecorps, que vous veniez M^{me} Lecorps... Me taire ? Oui ! je veux me taire ; je vous en prie, je veux me taire... Au secours !

— Hi !

— Tralala !

— Au sec...

LE TRÉSOR DE SABLE

— **C**^{HUT !} Un doigt sur la bouche, elle m'entraîne à travers la cour vers un banc, Le soleil chauffe dur. Sauf nous, il n'y a personne. La nuit dernière, nous avons uni nos cris. Cette nuit-là, ou une autre. Ces discours ont suffi :

— Chut !

Près du banc, elle s'agenouille, m'attire par la main, fait signe qu'elle va me montrer des choses. Que voit-elle? Ses mouvements sont précis. Elle saisit dans l'air un objet qui n'y est pas, le contemple, le glisse précieusement à un doigt. J'y suis : c'est une bague avec une jolie pierre. Elle en fait jouer les feux au soleil. Puis c'est un long collier. Elle lève très haut le bras, écoute bruire les perles, les passe, par-dessus la tête, à son cou. Comme elle est fière ! Le buste oscille un peu : elle se tourne pour que je l'admire.

Pauvre Yvonne ! Les cheveux sur le dos, les yeux trop grands, elle est plus jolie d'être

si pâle et si grêle. Je tente un sourire.

Frrt ! elle a oublié ses bijoux. Elle est oiseau. Ses gestes pèsent moins que l'air léger. Ses petits pieds joints, elle sautille de branche en branche. Frrt, elle s'envole.

La voici jeune fille au bord d'un ruisseau. Deux doigts pincent la jupe ; sa sandale saute, un orteil nu tâte le froid de l'eau. Comme il y a des fleurs ! Très vite, comme si elle attrapait des mouches, elle cueille : une là, une autre, une autre dont elle secoue la rosée :

— Pour vous.

Eh ! que se passe-t-il ? Je tends la main, je sens la tige, je reconnais la fleur : un narcisse. J'en vois tout plein ! A mon tour, je suis à genoux et cueille : une ici, cette autre, celle-là dans l'eau si loin qu'on me tend une main, de peur que je ne glisse. Les bras chargés, nous échangeons nos gerbes.

Frrt. Elle s'envole. Oiseau, comme elle, je la poursuis. Je l'atteins, elle s'échappe. Nous voici, bec à bec, des gazouillis plein la gorge.

Gare ! là-bas, le voile de M^{lle} Brichard qui n'aimerait pas des oiseaux bec à bec sur un banc ! Vite derrière un arbre.

Comme il fait doux dans la forêt. La bien-aimée rêve, et son corps se balance, l'amoureux à ses pieds. Nos gestes se devinent et se complètent. J'offre une fleur ; elle la pique

dans ses cheveux. Une autre : elle l'effeuille. Une bague : elle hésite. Timide, un doigt consent. Chaudes nos bouches s'appellent et n'osent...

— Nous avons des griffes, monsieur Martin. Qu'il est drôle !

Tiens ! M^{lle} Brichard, mon chat, mes roses ! N'étais-je donc pas dans la cour ? Pourtant quand je la traverse, Yvonne est là, sur notre banc, qui baisse un peu le front comme je passe, et me sourit en dessous — complice.

LA CONFÉRENCE

POUR la deuxième fois, il farfouille dans le beau cuir jaune de sa serviette :
— Si vous voulez...

— Une minute, cher ami.

Le cher ami vient de loin. Il a fait sur moi une conférence : celle qui le taquine dans sa serviette. Il voudrait me la lire. Fort bien ! Seulement Claire et Michette sont là. Tandis qu'il parlera, je devrai me taire. Enfin, puisque je n'en réchapperai pas.

— Ce ne sera pas long, cher ami : une demi-heure.

S'il croit que ce n'est rien. Je donne un coup d'œil à Claire : « Il faut bien », un sourire à Michette : « On se voit quand même » et m'assieds de bonne grâce, sur mon lit — à fond pour bien entendre. Malheureusement, avec mes idées qui volent, ce ne sera pas facile.

— Je vous écoute, cher ami.

— Hum ! Mesdames, Messieurs...

Bon ! Un orateur, au début, s'éclaircit la

voix : hum. Puis il s'adresse aux dames par galanterie, ensuite aux messieurs. Ici, la formule ne s'imposait pas. Enfin, elle était écrite... Une demi-heure ? Le cahier me paraît bien gros. Cela durera davantage. Ma bonne Claire, comme elle écoute attentive. On parle de son Jean Martin. Elle s'en réjouit sans doute. Michette caresse mon chat. Elle écoute aussi. Toi, Jean Martin, que ton esprit ne flâne pas. Tu es à l'honneur. Ne perds pas un mot. Oui, mais comment faire ? Fermer les yeux : il me croira endormi. Les ouvrir : toutes sortes de distractions y entreront. Ouvrons-les quand même, pas trop vagues. Pas trop fixes non plus : il croirait me fasciner. Où en est-il ?

— Misère de l'écrivain.

Laquelle ? La mienne, celle d'un autre, ou d'un mort ? Il en est à ce qu'on appelle l'exorde. « L'exorde insinuant ; l'exorde *ex abrupto*, l'exorde... » Des blagues de collègue. Pourquoi Claire déplace-t-elle son pied ? Elle s'ennuie ? Michette a tort de tirer les oreilles à ce chat. Il n'aime pas cela. Gare aux griffes !

— Michette !

— Jean Martin, Mesdames...

Présent ! Comme c'est gênant. Un monsieur vous décoche, en pleine figure, des compliments : on est assis, il faut recevoir cela sans le moindre geste de modestie. Pourvu que

Claire ne m'accuse pas de vanité ! Hé ! que dit-il ? « *Moi Quelque part*, son meilleur livre... » Peuh ! Et les autres ? Après tout, à la Pépette, on s'en f... Pourquoi en balançant mes pieds, le droit va-t-il plus loin que le gauche ? Comme c'est drôle !

— L'indifférence coupable du public...

Il a dit cela au public ! C'est crâne. Le nez de ces Mesdames-Messieurs ! Combien étaient-ils ?... Non ! ce qu'il s'emballe ! Ce ton, bon Dieu ! Tant de fous ont crié ici ; on pourrait croire qu'en voici un autre !... Ça, Jean Martin, c'est une idée méchante. Ton ami se donne de la peine, il te défend, il... Mais pourquoi vient-il à l'heure de Claire. J'ai à parler à Claire, moi ! Une demi-heure de lecture, je suis un malade, cré nom ! J'ai besoin de rep...

— ... torturé pour son Art.

J' t' crois !... Un feuillet qui tourne. Le paquet lu est plus mince que le paquet à lire. S'il sautait quelques pages. Cela arrive : le public ne s'en aperçoit pas, la conférence y gagne.

— ... vous lire un extrait.

Connu ! Passons. Non ! non ! on ne me lit pas comme cela. Ce ton déclamatoire ! De la nuance, cher ami, de la nuance. Claire me regarde. Je donnerai gros pour savoir ce qu'elle pense. Si j'osais, je sourirais. » Je suis

heureux quand je te vois sourire... » Autrefois, on chantait cela.

Qu'est-ce qui me pousse sur le nez? Un bouton? Un cancer? Je le montrerai à M^{lle} Brichard. Là! je l'avais dit. Sacrée Michette, voilà sa main en sang. Toujours la même : frôler le danger et dire que cela n'arrivera pas. Cela arrive toujours. Et comme de juste, le sang sur sa belle robe.

— La simplicité du style, Mesdames.

Et après?... Le paquet lu augmente. Quand il aura fini, je devrai dire quelque chose. Je lui serrerais la main, je dirai : « Vraiment, cher ami... » Il mettra le reste sur le compte de l'émotion et s'en ira. S'il part tout de suite, j'aurai quelques instants pour Claire...

— Si l'on creuse cette idée...

Ne creusons plus. Pas la peine. Il m'ennuie. Je suis un malade, moi. Parce qu'on fait une conférence, on n'a pas le droit de... Tiens ! on dirait la petite Yvonne. Elle ne crie jamais en plein jour : c'est bien la première fois ! Ce qu'elle en invente des sottises. C'est triste, pourtant on est obligé de sourire...

— Alors, Mesdames, Messieurs... reprend l'orateur qui suit avec plaisir, sur mon visage, le bel effet de ses phrases.

HISTOIRES A LA PELLE

QUELLE averse ! Le temps de traverser la cour, mes sandales jurent comme des éponges.

— Vous n'avez pas honte, gronde M^{me} Bourquet. Vous attraperez la colique. Courez vite vous sécher.

Je vais à l'office où la bonne cuisinière M^{me} Jeanne a toujours un gros feu. M^{me} Jeanne est courte, maffue, toute ronde : une vraie dame-jeanne. Elle lève au ciel ses deux anses de dame-jeanne.

— Pauvre monsieur Martin, vous êtes noyé !

— Oui, madame Jeanne. Puis-je me sécher un peu.

— Bien sûr, monsieur Martin.

— Puis-je mettre mes espadrilles dans le four ?

— Bien sûr, monsieur Martin.

— Mes chaussettes ?

— Bien sûr, monsieur Martin.

— Mes pieds !

— Vos pieds aussi, monsieur Martin.

Au bout de quelques instants, pieds, chaussettes, espadrilles fument.

— Madame Jeanne.

— Qu'y a-t-il à votre service, monsieur Martin?

— N'auriez-vous pas un peu de beurre?

— Du beurre, monsieur Martin? Pourquoi du beurre?

— Mes sandales sont cuites : avec un peu de beurre, elles seraient meilleures.

— Non, dit M^{me} Jeanne. Je n'ai pas de beurre : on me donne, tout juste, mes rations.

— Alors quelques oignons... du persil?

— Je regrette, monsieur Martin. Ni oignons, ni persil.

Bon ! me voici sec. Je me lève pour partir. M^{me} Jeanne entre dans le bureau voisin où se tiennent les surveillantes. J'entends :

— Ce pauvre M. Martin, il déraile de nouveau.

Au fond de Voisin, derrière une porte vitrée il y a une annexe avec le petit endroit, une armoire-vestiaire pour les infirmières, l'évier où l'on se débarbouille. Le matin on y passe à tour de rôle, avec son peigne et le savon. Un après-midi, je me lave les mains. Bornet me regarde. J'appuie un pouce sur le robinet et en dirige le jet contre mon brave ami. Rien de plus naturel !

— Ne fais pas cela, proteste Bornet.

Je lance un jet plus gros.

— Veux-tu!...

Un jet encore plus gros.

Le jeu n'est pas bien méchant, mais Bornet n'a pas la sagesse de se taire et cela tourne en frénésie. Ah ! tu ne veux pas de mon eau ? En voilà pour toi, en voilà sur l'armoire, en voilà pour la fille de salle qui me tire par la manche pour me sortir de là. Accroché à son robinet, Jean Martin n'asperge plus : il inonde. Le parquet est une mare, les vitres dégoulinent ; comme M^{lle} Brichard arrive à la rescousse, il me faut beaucoup d'énergie pour ne pas mouiller l'objet de mes sentiments respectueux :

— Si vous ne cessez pas, gronde M^{lle} Brichard, je vous envoie à la douche.

Trempés comme nous le sommes...

— Venez, dit M^{lle} Brichard.

Comme nous avons été sages, elle nous guide, par des jardins et des couloirs, vers un domaine inconnu : une vaste cour enfoncée entre des bâtiments très hauts. C'est du nouveau, cela nous amuse. Il y a Bornet franc-maçon comme de juste, Barrès et ses ties, Jean-Jean et sa have, des pleurnicheuses d'Erasmus, Claire qui, à venir tous les jours, fait partie de la Pépette. Ailleurs, dispersé, le

petit monde coutumier : internes, infirmières, grand-mères à verrues, nerveux à secousses d'automates détraqués, fillettes aux bonnes grosses lèvres d'idiotes, certain bonhomme dont nous savons d'avance que le visage n'est plus qu'un petit rond dans un majestueux bourrelet de chair flanqué de deux oreilles. Tout cela est normal et ne surprend que les gens qui n'ont pas l'habitude.

Mais voici qu'un homme saute debout et bat l'air d'une baguette dangereuse ; un deuxième frappe, à tour de bras, sur une espèce de marmite ; d'autres, attifés de costumes à galons à la façon des militaires, soufflent dans de singuliers tuyaux, d'où sort un bruit qui nous rend sourds.

Je pousse le coude à Bornet :

— C'est eux, les fous.

— Chut ! fait M^{lle} Brichard qui désire qu'on écoute en silence le concert.

Ce nouveau de Voisin triste d'être veuf, déprime, ne demande qu'à revivre. Il est rond, il est rouge : il s'appelle Miot. Or, dans le cortège languissant des dames qui vont à la douche, une belle Levantine tire l'œil et s'appelle quelque chose comme Lapoulamio.

Le jeu de mots s'impose :

— Voilà la Poule à Miot.

La première fois, Miot s'est fâché ; la

deuxième il a souri ; à présent il rougit et M^{me} Lapoulamio qui sait, rougit aussi.

Un calembour : l'amour autour.

Je n'aime guère cette dame. Je ne tenais pas à recevoir sa visite. J'avais même ronchonné :

— Mais enfin, Claire, je ne suis pas une bête curieuse qu'on exhibe

— Bien sûr. Mais elle est gentille. Tu verras.

Le jour venu, je raconte à Bornet une histoire assez embrouillée à propos du Chalet 2 qui se trouve vacant, des visites qui sont parfois fastidieuses et, aussi, de certaines personnes curieuses de savoir de près ce que c'est qu'un fou furieux.

— Hompris, fait Bornet.

A l'heure de la visite, je m'installe dans le chemin de ronde sur mon banc, et bientôt Claire arrive, pilotant la dame un peu émue déjà par les infirmes de tout genre qu'elle a vus pendant les dix minutes de l'entrée jusqu'ici.

Salutations, compliments : ma mine qui est meilleure, ce coin « champêtre », cet arbre « ravissant ». On s'assied.

— A propos, dis-je à Claire, j'ai un nouveau voisin. Un grand agité. Il est assez dangereux.

— Est-ce vrai ? dit la dame

— Oui, mais il est enfermé.

— Ah ! bon.

Elle tient à l'œil le chalet de l'agité dangereux. La conversation se poursuit. Et voilà que son regard se fixe sur un point précis du mur. Bornet a soigné sa mise en scène ; je me demande comment il s'est procuré son matériel. Une échelle ! Le haut bouge à ras du faite. Elle s'approche, s'éloigne, glisse à droite, glisse à gauche. On sent : celui qui la porte ne sait pas trop ce qu'il veut. Mais quand il le saura ? Enfin, elle se décide, s'appuie, et reste, échelle toute seule dans le jardin d'un agité dangereux.

— Ah ! mon Dieu, dit la dame : il est là.

Je ne lui réponds pas. Je m'adresse à Claire.

— C'est singulier ! Comment a-t-il pu sortir ? Et cette échelle...

Claire se tait. Elle me connaît ; elle soupçonne une manigance.

— Ah ! mon Dieu !

L'échelle a bougé. On monte. Quelque chose apparaît, rond, gris, assez inquiétant pour qui ne connaît pas la coiffure de Bornet. Puis cela se précise, prend forme de béret ; le front suit, deux yeux à lunettes, une bouche à bec de lièvre, la figure complète de Bornet.

— Ah ! mon Dieu ! Qu'il est laid !

J'avais dit : « Invente quelques grimaces ».

Mais Bornet se connaît. Il se montre tel qu'il est, raisonnable à droite, fou à gauche. Et c'est bien mieux.

— J'ai quelques courses, annonce la dame. Sans doute, elle ne reviendra plus.

On ne trouve guère d'inscriptions sur les murs. Peut-être les efface-t-on à mesure. En voici une :

ADIEU A DIEU à Dieu adio dio dio dio dio...

... A devenir idiot...

— Mon cher Martin.

Solennel et, il me semble, ému, Bornet déroule une de ces interminables bandes de papier dont usent les clowns qui singent les orateurs. Les autres à table se sont tournés vers moi. Que me veut-on? J'ai bien remarqué des parlotes, des allées, des venues, des sourires, mais sans penser à rien.

— En ce jour solennel, déclame Bornet, jour anniversaire de ta naissance...

Au fait, c'est vrai : vingt-sept avril ! Dire que pour ne pas mentir à Michette, Jean Martin devrait, en ce moment, après des jours de jeûne, se trouver sous terre : *In Pace*, comme il l'affirmait. Et le voici dans ce Voisin sympathique, entouré de bons camarades, près de ces infirmières qu'il aime,

debout devant ce brave Bornet qui multiplie ses « hon » en un très beau discours.

J'écoute gêné par un rien qui me fait mal au fond de la gorge.

— Les mots, poursuit Bornet, ne suffisent pas. Tu voudras bien accepter ces modestes souvenirs.

— Bien sûr ! Vous êtes trop...

Je bafouille. Mon Dieu ! je devine : ce cube dans son papier de soie a trop le poids d'une brique pour ne pas être un pain d'épice à la blague, mais on l'a enrubanné avec amour ; ces modestes bonbons, M. Bèche, Gatien, Mayer, chacun y a mis du sien. Et ces iris, je devine pourquoi M^{lle} Brichard disait : « Vous allez vous faire mal » à M^{me} Bourquet qui se hissait des poignets vers des vases, très haut sur les piliers d'une porte.

— Et maintenant, dit Bornet, au nom des amis de la Pépette je te fais chevalier de la Légion d'honneur.

Il ouvre une boîte, en sort un ruban rouge où pend une sucette, me passe le tout autour du cou.

J'accepte, ému, ces insignes. J'en suis très fier. Plus fier que s'ils étaient vrais.

CE QU'ELLES DISENT

Au malade qui s'en va, les infirmières souhaitent :
— Meilleure santé.
Meilleure qu'ici. Mais bonne?

— Oh ! non, monsieur, un malade qui nous quitte, ce n'est pas triste. Nous avons fait de notre mieux ; il est guéri. Nous sommes contentes.

— Oh ! vous savez, nous n'avons pas d'illusion. Le malade part, il nous remercie : il viendra nous revoir, nous enverra des cartes postales. C'est bien rare...

— A moins d'une rechute, bien entendu.

Elles nous donnent sans dégoût certains soins qu'on préférerait ne pas devoir accepter :

— Mais non ! mais non ! nous sommes ici pour cela.

Elle empile sur un wagonnet de gros ballots : les draps, les linges des tuberculeuses.

— Vous ne craignez pas les microbes, mademoiselle.

— Peuh ! Il y en a partout.

Elle crache du sang. Elle a servi chez les tuberculeuses :

— Que voulez-vous ? Est-ce de leur faute ?

Mes premiers jours à Voisin. Je ne sais pas encore comment on s'arrange à l'hôpital. Je m'éveille. Qui donc a mis sur ma table ce petit pot avec de l'eau où trempe un gros morceau de beurre ?

— Est-ce vous, M^{me} Legorrec ?

— Ma foi non, dit la veilleuse.

— Il n'est pas venu seul.

— En tout cas, maintenant vous avez un petit pot où mettre du beurre.

Minuit. Sur la pointe des pieds, M^{me} Legorrec va de lit en lit et dépose quelque chose.

— C'est le 1^{er} mai. Il faut bien qu'il arrive pour mes malades, comme pour les autres.

— Il vient bien souvent, M^{me} Legorrec.

C'est, je crois, à cause de ces muguets que Gatien a versé des larmes qui n'étaient pas de l'eau de poète.

Des malades ont pris le chemin de la petite voiture. Elle est toute pâle.

— J'en ai vu partir des centaines. Chaque fois, c'est le premier.

Rien ne va, tout le monde s'entend pour le mettre en colère. Il s'isole sur un banc, renfermé, méfiant, l'œil en garde dès qu'on approche.

— Pauvre type, dit Rose Lambert. C'est un malade qui persécute.

J'étais distrait :

— Qui perd ses quoi?

— M. Martin, gronde Rose Lambert, vous dites des saletés !

Elle a une gentille petite bouche qui s'avance en un gentil petit cul de poule. Va-t-il sortir un gentil petit œuf?

— M. Martin, quand vous me regardez, vous riez. Qu'y a-t-il?

— Rien, mademoiselle, rien. Une idée de maboule.

Que voulez-vous qu'elle réponde?

Pour la deuxième fois, je m'égare place de la Concorde. M^{lle} Brichard accourt :

— Remettez-vous, M. Martin. Regardez ces arbres, ces bancs...

— Eh bien?

— Vous êtes à...

Elle hésite un peu et dans un souffle :

— ... à la Pépette !

Elle l'a dit ! Elle l'a dit ! Au diable, la place de la Concorde.

A fréquenter des maniaques, la bonne M^{me} Luce est devenue comme eux : on lui en veut ; ce qui lui arrive est toujours mal ; les surveillantes... Un jour, une assiette lui échappe. Elle veut la rattraper, lance les mains, heurte et renvoie quelques mètres plus loin la pauvre faïence qui n'en demandait pas tant et s'éparpille en morceaux :

— Bon sang de bon sang ! il n'y a que des trucs comme cela dans cette maison.

La douce M^{lle} Laurec est très en colère. Elle trépigne, elle rage, pleure si fort que l'on ne voit plus sa taie. M^{me} Saraguin et M^{lle} Brichard la sermonnent, en surveillantes :

— Non ! vous n'irez pas à Falret.

— Si, j'irai.

— Vous ferez le service de Voisin.

— Non ! je ne ferai pas le service de Voisin.

C'est mon jour de Falret : j'irai à Falret.

Nous sommes seuls, un instant :

— Vous avez tort, M^{lle} Laurec. C'est par exception qu'on change votre service. Si vous refusez, on vous notera mal. D'ailleurs, vous préférez être à Voisin.

— Oui, je préfère être à Voisin. Mais je

suis dans mon droit : c'est mon jour de Falret. Je ne resterai pas à Voisin, je ne resterai pas. Petite tête de Bretonne, va !

Ses timbres, ses bananes, ses enveloppes... décidément M. Bèche abuse. Ces dames en ont assez ! Leur résolution est prise. A partir de ce moment, elles ne se chargeront plus des commissions qu'il invente. Tant pis pour lui ! Aussi voyez. Le lendemain, M^{me} Saraguin lui glisse un petit paquet.

— Voilà, monsieur Bèche, ne le dites à personne.

Puis M^{lle} Brichard. Puis M^{me} Bouquet. Puis...

Pour M. Bèche, c'est bien plus amusant !

Des musiciens exécutent leur concert... et ce ne sont pas des piqués. Sagement assise au milieu de ses compagnes, une grand'mère oscille, penche en avant, s'abat par terre. Aussitôt deux, trois, quatre infirmières se précipitent, blanches et pressées, comme des oiseaux sur une graine.

Je pense au titre d'un livre : *Les Colombes de la Souffrance.*

PLACES ! S'IL VOUS PLAIT !

DES jours ! Des jours ! L'autobus Voisin poursuit sa route. Des voyageurs sont partis : Gatien qui a pris une correspondance pour la petite voiture, Mayer qu'on a rendu à son schwei-schwei de frère, ce bon Barrès, parce qu'il a pris en grippe sa mère. D'autres montent, descendent...

Celui-ci arrive en habitué qui connaît son alèze et sait comment on range ses affaires, à quelle heure on se couche, à quels moments on mange. Sa pancarte donne son nom. Il n'est interdit à personne de la lire. A part cela, on ne sait rien. Il ne fume pas, ne parle pas, n'a pas besoin qu'on lui parle. Le soir il s'endort d'un bon somme qui le mène sans accroc jusqu'au matin. Sa température s'inscrit en ligne droite, sans les zigzags qui compliquent la nôtre. Il mange bien. Les parts servies, s'il reste du « rabiote » il tend poliment son assiette pour une seconde tournée. S'il n'y a rien, c'est bon aussi. Il nous ignore. Il

vit comme s'il était seul dans sa chambre. Quand le « nous » se révèle, il reste à l'écart, ni plus triste, ni plus gai. Les dimanche et jeudi, quand les autres se mettent au lit pour recevoir les visites, il se met dans le sien et se paie une petite sieste supplémentaire, car pour lui personne ne vient. Quel est son mal? Ni piqûres, ni soins, ni drogues. Le D^r Vouzon, en passant, n'a pas l'air de voir ce malade et le malade n'a pas l'air de voir ce docteur. Il reste un jour, deux jours, une semaine. Un matin, on lui apporte le sac avec ses vêtements de ville, et il s'en va, sans au revoir, mystérieux comme il était venu.

*
* *

Cela le tient depuis la guerre. Il part en course et se retrouve, les vêtements en pièces, les pieds en sang, devant un commissaire de police qui lui dit : « Vous êtes à Calais... » La dernière fois, il était sorti pour « boire un verre en face ».

— Alors, mon patron m'a conseillé de me faire soigner ici. Il est médecin, mon patron.

— Ah ? Que faisiez-vous chez lui.

— Un peu de tout. J'introduisais les clients, je servais à table, je conduisais son auto.

— Fichtre !

— Alors, c'est sérieux, vous voulez qu'on coupe votre soupe!

— Bien sûr !

Il n'a jamais vu cela ! Il l'écrit à sa femme, aux enfants, aux amis. Les jours de visite, il est fier de montrer le phénomène qui prétend faire couper sa soupe.

Alors, il faut bien : il veut, lui aussi, qu'on coupe sa soupe.

Il était doux. Du matin au soir, il jouait aux cartes avec son camarade qui n'avait rien de particulier, sinon qu'il se prétendait syphilitique et se fâchait quand on concédait qu'après tout, peut-être bien, il l'était. De temps en temps, il y allait de sa crise : une crise de rien qui l'allongeait, à peine pâle, sans grimace, avec des tremblements discrets, comme par acquit de conscience. Puis il abattait un atout... Il est parti. Cinq jours après, nous avons reçu un imprimé avec du noir autour, et son nom en grand au milieu.

*
* * *

Il travaillait au téléphone. Quelqu'un lui criait des choses tantôt effrayantes, tantôt si drôles qu'il éclatait de rire. Tout son corps tremblait. Pour ne pas répondre, il se bâillon-

nait avec un mouchoir, puis se regardait, dans une petite glace de poche. L'autre, alors, se taisait, paraît-il. Il a fallu recourir à la petite voiture. On lui a dit :

— Elle vous mènera si loin qu'*il* ne saura plus où vous êtes.

Il était content. Il regardait par la fenêtre de la portière. A un moment la voiture a stoppé. Un cycliste l'a dépassé en vitesse :

— Le voilà ! Il sait où nous allons. Il y sera avant nous !

Les épaules sautent. Il plonge du torse vers le sol comme pour ramasser une pierre, puis remonte. C'est sa façon de se tenir immobile. A force de mouvements, sa chemise déboutonnée ne cache rien de sa poitrine à touffes grises. Sa culotte tombe, il la retient, des deux mains, aux genoux.

— Vous prendrez froid, grand-père. Couvrez-vous. Tenez, comme ceci.

Je l'arrange de mon mieux, mais c'est difficile, car il faut suivre ses plongeons. D'ailleurs à quoi bon ? Une seconde après, la poitrine à nu, il travaille des mains pour retenir sa culotte.

Il est vieux. Ce qu'on voit de sa chair a pris la couleur de tabac. Les yeux comme s'il étouffait, il halète après un peu d'air qui vient mal :

— Oui, monsieur, j'ai travaillé dans les mines. On a faim ; on prend une pension. On vous assied au bout de la table ; quand le plat arrive, il n'y a plus rien, il n'y a plus rien, il n'y a plus rien. Je me suis fait ouvrier agricole. Dans le Nord, monsieur ; dans la Beauce ; partout. On mange dans la ferme, on vous met au bout de la table, quand le plat arrive, il n'y a plus rien, il n'y a plus rien, il n'y a plus rien.

— Ici du moins, vous êtes bien.

— Non, monsieur ; qu'est-ce que je demande : rien : une panade. On vous met au bout de la table ; quand le plat arrive, il n'y a plus rien, il n'y a plus rien, il n'y a plus rien.

En vérité, avant les repas, il fait un tour dans la cuisine de M^{me} Jeanne et se compose un menu à son choix :

— Aujourd'hui deux œufs, de la confiture et pour commencer ma panade.

On lui en prépare un gros litre : deux cuillerées pour lui, le reste pour le Water.

— Ce pauvre grand-père, on le gâte. Le gardera-t-on longtemps ?

— Oh ! c'est un cas. *Ils* veulent avoir son cerveau.

*
* *

Des joues en bois ; quinze centimètres de cou, au moins cent soixante de jambe. Quand

il les tire hors du lit, don Quichotte en pans volants, va foncer sur je ne sais quelle chimère. Peintre en bâtimens, la céruse lui a joué des vilains tours. Il intéresse le docteur Durpat :

— Dites-moi, mon ami, connaissez-vous des fleurs?

D'abord son sac :

— Bien sûr ! Je les aime, les fleurs !

— Nommez-en.

— La rose... le dahlia... la violette.

Il aperçoit du muguet.

— Du muguet.

Pour les fleurs, c'est tout.

— Et des animaux?

Secousse du sac :

— Le cheval, le chien, la vache, la girafe, l'autruche.

— Oh ! oh ! Vous connaissez le Jardin des Plantes ! Comment est-ce fait un cheval?

— Un cheval, ça a une tête ; ça a des yeux ; ça a des pattes, ça a une crinière.

— Parfait. La girafe?

— La girafe, ça a une tête ; ça a des yeux ; ça a des pattes, ça a un long cou.

— Oui, comme l'autruche. Et encore?

— La girafe est une fantaisie de la nature.

— Bien ! Vous avez appris cela à l'école. Combien de pattes?

— Quatre.

— Comment sont-elles ?

Sans doute veut-on lui faire dire que celles de devant sont plus longues. On lui en demande trop. Les épaules s'énervent :

— La girafe, ça a un long cou.

— Et encore ?

— Un long cou, deux pattes, des plumes.

Il a dévié vers l'autruche. Un vrai poète moderne.

GRAND-PÈRE

IL n'a pas prétendu abandonner sa canne. Elle s'allonge sur son lit, en travers, comme une jambe plus sûre que les vraies. Une tête de bon vieux ; des picots de plus en plus longs, car le barbier, avec son rasoir, lui couperait le cou.

Son petit œil malin me suit avec tendresse :
— Ce sacré Jules !

Parfaitement ! A l'en croire, nous nous connaissons, depuis le temps qu'il fabriquait des horloges en sa bonne ville de Saint-Jean-de-Maurienne. Je n'y ai jamais été. Nous y avons fait la noce. A cause de ses jambes, il ne peut plus. Je la continue pour mon compte. Quand j'arrive le matin, de mon chalet, je rentre Dieu sait de quelle orgie :

— Ce sacré Jules. Encore découché. Toujours le même !

Nous nous aimons. Ce sacré Jules bénéficie de ses confidences. Comment nous voit-il ? Lui, en plus jeune ? Moi, en plus vieux ?

— Écoute, Jules.

La langue pâteuse, les mots se détachent un à un et tombent encore gluants :

— Tu te souviens, Jules, à Saint-Jean, ce docteur?

— Oh ! que oui, grand-père.

— C'était un sacré docteur... Et cet hôpital, tu te souviens, quel sacré hôpital.

Comment est-il arrivé de si loin, à Paris? Pas la peine qu'on le demande. Sans nul doute, ce fut après un sacré voyage.

— Le directeur, dit-il, est gentil.

— Quel directeur?

— Le directeur de l'hôtel : le grand avec sa barbe.

— Ah ! le docteur Vouzon?

— Oui, le directeur Vouzon. Mais l'autre, son fils, le blond, avec ses lunettes d'écaille !

— M. Vence, l'interne?

— Non, le fils du directeur. Il m'a piqué dans le dos. Un de ces jours, je réclamerai ma note.

Il regarde à l'envers sa feuille de température :

— Ma femme vient de m'écrire. Lis, Jules. Je fais mine de lire :

— Elle est gentille, ta femme.

— Depuis dix ans, elle est morte.

— Alors, tu es veuf.

— Veuf, moi ! J'ai assez de mes dix filles. Quinze sont mariées. A ton tour, Jules, raconte.

J'invente des souvenirs. Je tâche qu'ils soient gais. Il se les rappelle à mesure :

— Ce sacré Jules.

Il pivote sur son derrière et pousse hors du lit ses jambes encore musclées.

— Où vas-tu, grand-père?

— Au petit endroit.

— Prends le verre.

— Sacré Jules ! Un verre n'est pas un petit endroit.

— Alors, je te donne un coup de main.

Il montre M. Bèche.

— Je ne suis pas comme le gros, moi !

En effet. De son lit à la table, il y a deux pas : une demi-chute, il y est. De la table vers le poêle éteint, deuxième demi-chute ; ensuite il trouvera bien quelque bout de chaise ou de porte.

Couché sur le dos, il sourit au plafond :

— ...Soixante-cinq... soixante-six. Hier, j'en ai compté soixante-quatre.

— Soixante-quatre quoi?

— Des araignées, Jules.

Ne croyez pas qu'il déraile. Il prononce : araignées et pense aux toiles. Les fils pendent très haut, presque indistincts :

— Vous avez de fameux yeux, grand-père.

— Des yeux d'horloger, dame ! Comptons ensemble. Là... Là...

Il n'en passe pas une. Seulement les araignées sont devenues des balanciers. Il ferme les yeux, il écoute leur tic-tac radoter comme autrefois dans son atelier de son cher Jean-de-Maurienne.

Le voici furieux. Qu'ont-elles ces femmes à tourner autour de lui? Boire? Il n'a pas soif. On est très-mal dans cet hôtel. Et ces servantes, quelles garces! Toutes les femmes sont des garces. Et celle-là qui s'obstine à le sortir du lit. Il a sommeil, voyons!

— Puis-je vous aider, mademoiselle?

— Si vous voulez. Soulevez-le par les épaules.

Ouf! Ne t'inquiète pas, Jean Martin, si cela ne sent pas très bon sous les couvertures.

— Cela va, mademoiselle?

— Un peu plus haut.

— Bien... Dis donc, grand-père, tu te souviens...

— Ce sacré Jules!...

Il rit aux larmes; il ne remarque rien. Ses draps sont rafraîchis.

Et maintenant la soupe. La fille de salle lui présente une assiette. De quoi? A-t-il commandé de la soupe? Elle est sotte, cette boniche!

J'attrape la cuiller :

— Tu te souviens, grand-père, cette fameuse soupe...

— Ce sacré Jules.

— Et l'autre, aux tomates, quand...

De sacré Jules en sacré Jules, l'assiette se vide.

Ces petits riens vous attachent. Alors voici, ce matin, Grand-Père est bien content. Il a réclamé sa note au directeur ; une dernière fois, le méchant fils l'a tourmenté : « Étendez les bras... pliez les jambes... » et maintenant, en vêtements de ville, sa canne sur les genoux, il attend, sur une chaise, sa voiture. On sait ce que cela signifie. Il est seul à l'ignorer.

— Elle ne sera pas en retard, tu crois?

— Mais non, grand-père.

— Sacré Jules ! Demain j'aurai revu nos montagnes... Dans le haut, il y a toujours de la neige. Sera-t-elle fondue dans le bas?

Un peu de cette neige me donne froid dans le dos. Pauvre grand-père ! Sur le gravier, des roues grincent :

— Ma voiture !

Il se dresse comme il peut. Je l'embrasse :

— Écoute, Jules ! Avertis le cocher. A la gare de Lyon, n'est-ce pas?

... Quand je rentre, le lit est prêt pour un autre. Les araignées pendent. Soixante-sept : nous les avons comptées ce matin.

LE PETIT NOEL

Pas besoin d'être connaisseur : ces mains sous la ceinture, ce torse indolent, cette nonchalance à traîner les pieds en fongant des épaules, à peine entré, il est classé : un « petit homme ». Il est jeune, il est joli, un rien de duvet en moustaches sympathiques. Sa même le suit. Pour le moment, elle n'est que femme. Les yeux rouges, son mouchoir est une petite loque mouillée entre ses doigts. Elle l'a suivi partout. Ce sera dur quand il faudra s'en aller tantôt. Si elle osait, elle pleurerait. Mais, devant ces Messieurs... Du moins, elle restera aussi longtemps qu'elle le pourra.

— Tu auras un bon lit.

Tandis qu'il s'assied, elle déballe ses petites affaires. Elle les nomme, à mesure, pour gagner du temps :

— Ton peigne... Ton savon...

Les objets sont neufs, achetés exprès pour lui : une gâterie. Qu'est-ce que cela peut lui faire ? Il regarde ailleurs, fait une moue, hausse les épaules. Elle sait : c'est son mal.

Elle n'insiste pas. Le coin de sa bouche saute un peu :

— Ton chocolat.

A un moment, elle veut l'embrasser.

— Non.

Il l'écarte brutalement, détourne la tête et reste ainsi, le front mauvais, les idées loin. Il ne reviendra pas de sitôt. Sur un signe de l'infirmière, elle se lève, sa loque sur les yeux, s'éloigne à reculons et donne en plein dans une chaise, qui pousse pour elle un cri exaspéré de femme.

Au moment du bain, il voulait bien entrer dans l'eau, mais pas se mettre nu, car il aurait dû quitter ses bretelles, un cadeau de sa mère. Elle s'efforçait de sourire en regardant M^{me} l'infirmière :

— Mais si on te les rendra. N'est-ce pas, Madame?

Il ne voulait rien entendre. Il a fallu ruser. Un interne est venu :

— Ah ! je vois. Vous êtes un peu malade. Je vais vous ausculter. Enlevez votre veston...

Il a enlevé son veston.

— Votre gilet me gêne...

Il a enlevé son gilet.

— Votre chemise...

Invisible derrière lui, une main raflait les

vêtements et en avançait d'autres. Ce petit entôlage lui a paru si beau qu'il n'a plus songé à ses bretelles.

Sa femme partie, il s'assied à fond sur son lit, met un coude au genou, le menton sur le poing. Jusqu'au coucher, il ne bouge pas. Au réveil, il reprend sa pose.

Qu'a-t-il? Que pense-t-il? On voudrait le remonter. Sur quel ressort pousser?

— Un journal, Noël?

Rien.

— As-tu bien dormi?

Rien.

— Gentille, n'est-ce pas, cette infirmière?

Le coude au genou, le poing au menton, rien.

A table, il regarde son assiette, sans y toucher.

— Un effort, Noël. Il est bon ce riz... Je te découpe ta viande. Tu aimes les morceaux petits... Tu es un fin bec, toi.

« Fin bec » lui plaît. Il emporte son assiette, mangera sur son lit. Cinq pas à faire. Au troisième, son indifférence le reprend : l'assiette tombe où elle veut.

— Soit ! tu mangeras tantôt. Viens au jardin.

Aller? Ne pas aller? On le pousse, il avance; on ne pousse plus, il s'arrête.

— Asseyons-nous sur ce banc.

Ses yeux voient le banc. Ses pensées que voient-elles?

— Une cigarette, Noël? Si, si... Tiens ! je te la roule... je l'allume ; ouvre la bouche... prends-la.

La bouche s'ouvre, non pour prendre :

— A quoi qu'ça sert?

L'Ecclésiaste en argot.

Les médecins seront-ils plus heureux? Une première fois, on le mène dans le cabinet aux confessions : il hausse les épaules. A la seconde, il fait sa moue. Le chef se donne l'air de ne plus le voir. Froissé, Noël pique droit sur l'infirmière :

— Je dirai tout.

On téléphone, le chef revient, on emmène Noël, on lui donne la meilleure chaise :

— A quoi qu'ça sert?

Les jours de visite, on n'a pas besoin de lui commander : au lit. Il s'y fourre avant les autres, tendu vers la porte. De son côté sans doute, sa femme est en tête de la file qui attend l'heure à l'entrée. Elle arrive la première. Noël, si renfermé avec nous, se met aussitôt à parler. Il sort tout ce qu'il a retenu. Il parle avec sa bouche, ses mains, ses yeux, ses pieds en mouvement sous la couverture. Par moments, sa femme baisse le front, comme s'il grondait. Elle part d'un bel éclat de rire, coule un regard sur le gros M. Bèche ou le maigre

Bornet dont il raconte une histoire amusante. Puis, tout s'arrête, car le voilà retombé dans ses absences. Désolée de le voir, heureuse d'être là, elle reste jusqu'à la dernière minute. Quand l'infirmière dira : « Il est trois heures », elle s'en ira. Elle s'y prend comme le premier jour : à reculons, les yeux sur lui. Seulement, elle se méfie de la chaise.

Un jour, la môme a fait un bon coup. Eau de Cologne, peigne d'ivoire, poires en primeurs, le lit du petit homme est encombré. Elle est partie depuis longtemps. Débouchés, les parfums s'évaporent, le peigne gît par terre, une guêpe arrive pour les poires.

— A quoi qu'ça sert ?

Au bout de quelques jours, il change de manière. On veut qu'il mange ? Il tend son assiette. Qu'il boive ? Voici son verre. On double sa part :

— A quoi qu'ça sert ?

— Perdre cette belle nourriture ! gémit M. Bèche qui a toujours faim...

Si la fringale le prend, il ne se gêne guère. Un coup de vin, un gâteau, un chocolat, il prend où cela se trouve. Sans permission. En toute loyauté d'ailleurs. Un matin, M. Bèche cherche en vain le jambon qui corse son deuxième déjeuner supplémentaire. Cela vaut bien un discours à morale :

— Tu ne devrais pas, petit. Tu désires quelque chose? Nous sommes là. Demande-le. Personne ne te refusera. Tiens! quand la marchande viendra, tu lui prendras deux madeleines pour mon compte... C'est de bon cœur.

Noël fait sa moue. Quand la marchande arrive, il fouille dans les paniers, prend les deux madeleines, plus un pain d'épice, des bonbons, du papier à lettres; puis d'un menton dédaigneux :

— C'est l'autre qui paie. Là... le vieux.

J'ai mon tour. Un soir, je ne trouve pas l'hypnotique que l'on dépose, à mon intention, sur un coin d'armoire. Les camarades s'attardent dans le jardin. M. Bèche somnole. Noël rêve à je ne sais quoi.

— N'as-tu pas vu ma bouteille, Noël?...

— Si.

— Où cela?

— Je l'ai bue.

— Tu n'aurais pas dû. Cela peut te faire mal. Et puis, elle est à moi. J'en ai besoin pour dormir.

— Et après?

En effet : et après?

*
* *

Bon ! voici une autre affaire !
Sans l'ouvrir, je donne à Noël le paquet

que l'on m'apporte de la part d'une dame.

— Pourquoi qu'tu m'donnes ça?

— Pour rien. Pour te faire plaisir.

Méfiant, il le tâte, le dépose, le reprend, enlève prudemment les ficelles. Ces bonbons?... Ces fruits?... Ces pralines?... Que signifie? Et ce carré de papier au fond, ces mots imprimés, ce nom qu'il ne connaît pas? Il plie le carton, puis le classe à part dans sa poche.

Le lendemain, il n'a touché à rien.

— Tu devrais, Noël. C'est bon.

Ses yeux cherchent je ne sais quoi au fond des miens.

Cette carte, cette carte. Depuis trois jours, pendant des heures, il la plie et déplie, le regard sur moi — lourd.

— Méfie-toi, souffle Bornet. Il croit que tu veux lui chiper sa femme.

— Moi? Sa femme? Pourquoi?

— A cause du paquet. Cette carte...

Il m'interpelle tout à coup.

— Gn'a des mecs qu'ont l'air d'êt' des aminches, qui ne sont pas des aminches.

Bornet sifflotant, j'attrape par la taille Rose Lambert et commence quelques pas de

danse qui n'a d'apâche que l'intention. Noël s'approche soupçonueux.

— J'suis de Ménilmuche ; toi d'Montmertre.

Il sait maintenant qui l'a guetté une nuit avec un long couteau.

Il me lance un clin d'œil entendu :

— Au coin de la rue Chabrol.

D'un geste généreux, il raffe ce qui traîne sur sa table et me l'apporte dans une serviette :

— Tu m'as loupé. On est quand même copain.

*
* *

Quinze jours se passent. Noël n'a pas changé. Édifié, le chef passe, sans un mot, devant ce malade qui se renferme. Mais son œil le sait là et semble l'ignorer si fort qu'un autre aurait peur.

— Bornet, si on tentait la grande expérience ?

— Tu crois ?

Nous attrapons Noël par le bras et le menons à notre musée :

— C'est très beau, tu verras.

Devant le pavé, il contemple cet os, l'arête, la lame, les deux idiots qui lui montrent ça :

— Loufs !

Décidément il est mûr!...

Et pas du tout. Après une conversation qui ressemble à un orage, la femme annonce que son mari veut partir. La feuille de sortie est signée, on lui apporte ses affaires, et Noël s'en va, fringant neuf, mains en poches, avec sa même, ses bretelles, ses idées, vers le monde inquiétant où sont les aminches et les couteaux.

CLAIRE NE VIENT PAS...

ON eût pu s'étonner... J'ai prévenu l'interne ; j'ai prévenu les camarades, prévenu M^{lle} Brichard : Claire ne viendra pas. Oh ! non, pas par indifférence : une exception, des courses indispensables. Ainsi, tout est en ordre. Tout, sauf un rien qui cloche dans ma tête. J'ai mal, je ne déjeune guère, j'abandonne les camarades et m'en retourne dans mon chalet. Un autre jour, ce serait l'heure de Claire. Jamais les rosiers n'ont donné autant de fleurs. Quand Claire m'en demande, je refuse : « Ce qui naît ici, ne sort pas d'ici. » Aujourd'hui, j'aurais donné tout. Derrière un mur, on chante :

Sous le beau ciel de Normandie.

C'est dans la cour des Enfants Anormaux. Une grosse voix d'homme. Elle chante, tous les jours, sa Normandie et, à un moment, Claire... Aujourd'hui pas de Claire ! Quelle voix stupide ! Et ces rosiers, avec leurs bêtes de roses ! Je les déteste.

Une heure approche. Je m'allonge sur le lit, comme d'habitude, pour entendre mieux la porte qui claque, au fond de la cour, quand Claire la pousse. Je le connais ce bruit ! Je sais, je ne l'entendrai pas. Même si je l'entendais, il ne serait pas pour moi... Pourtant, s'il l'était ?

Et tout à coup : clac ! des pas, des pas vers mon chalet, je saute debout, on entre : c'est M^{lle} Brichard :

— Vous êtes un peu nerveux, monsieur Martin. Je comprends. Je vous amène une visite de compensation.

— Une visite de comp...

— Oui, un ami.

— Pfff ! les amis !

— Oui, mais un vrai : votre ami Georges Mérard. Il sera content de vous voir.

— Ah ! Georges ! Eh bien ! moi aussi, je serai content de le voir.

Vite, je glisse sous mes draps une carte reçue le matin, de Georges, avec un timbre d'Italie.

— Voici votre ami Georges, dit M^{lle} Brichard, qui s'efface après un drôle de regard.

Mon Dieu ! oui, je la devine. Il faut avoir l'habitude de mon ami Georges. Il est peintre. La figure toute en cheveux, barbe et lunettes, il entre, dans l'accoutrement qu'il s'est composé une fois pour toutes à vingt ans. Complet

en velours noir comme on le portait alors, chaîne d'or, manteau à pèlerine, manchettes qui dépassent, large chapeau, ni feutre, ni peluche, qu'en raison de sa forme j'appelais : une tiare.

Cette singulière tenue a étonné, je suppose, M^{lle} Brichard. Sur le ventre, la chaîne se tend un peu. Il a grossi :

— Ah ! dis-je en l'embrassant, si je m'attendais à te trouver ici.

— Me trouver, moi ?

Il paraît tout de suite en méfiance.

Je dois dire que Mérard est un de mes plus anciens amis. Au temps de la première tiare, nous nous aimions déjà : c'est lui qui a mis de si beaux roses sur mon portrait. Et pour se comprendre, on se comprend. Il n'y a qu'une chose. Il est timide. Quand il se présente en un endroit dont il n'a pas l'habitude, il voudrait passer inaperçu, mais sa tiare tire l'œil. Avec cela « il ne veut pas d'histoires ». Histoires avec le propriétaire, histoires avec les bonnes, histoires sur les tramways, il les a en horreur et, c'est fatal, elles le poursuivent. Je l'ai taquiné quelquefois. C'est ainsi que je me rappelle la fin d'un dîner et certaines bêtises que je fis : au restaurant, en exigeant que le garçon allumât son réchaud sous ma glace framboisée, puisqu'il ne l'avait pas éteint sous un civet déjà trop

brûlant ; dans la rue où j'offris aux passantes une pile de pavés de bois qui représentaient mon cœur ; enfin au cirque où, comme une glace sans réchaud, devant les pirouettes des clowns, je devins civet et ris très haut lorsqu'un Monsieur, la tête en bas sur un fouillis de chaises, de roues et de tables, se prépara savamment à se casser le cou. Le tout s'était terminé, comme je le répétais, « sans histoire » puisqu'on nous mit dehors à l'amiable, après quoi je me trompai de bouche et répandis un grog bouillant sur une belle écharpe achetée neuve du matin.

Je ne sais pourquoi, en revoyant Georges, ce souvenir me tourmente si fort. Sans doute, parce que Claire n'est pas là. Bah... Nous causons. « Tu as l'air d'aller mieux. — Beaucoup mieux. Et toi? » Il ne souffle mot de sa carte d'Italie, ce qui m'étonne. Comme à tous ceux qui viennent, ses nerfs sont ébranlés par ce qu'il a vu en traversant la Pépette.

— Connais-tu ce goitreux qui...

— Connu, vieux, connu.

— Et cette vieille sans nez...

— Mais oui, vieux, mais oui.

Derrière le mur, la grosse voix chante toujours sa Normandie. Je pense de nouveau à Claire :

— Tu entends? Tu crois que c'est un homme? Tu n'y es pas. C'est une petite fille.

Un tronc de naine, des bras de géante, une tête en poire avec un bout de mèche pour la queue.

Je n'en sais rien. Je décris au hasard, en songeant qu'au lieu de Georges, j'aurais pu avoir la visite de Claire.

— Mon vieux, dis-je à brûle-pourpoint, tu as pris du ventre.

— Oui. Pourquoi dis-tu cela?

— Pour rien. Je te mesure. Pour la taille, nous sommes à peu près pareils.

— Oui, pourquoi?

— Voilà, vieux, je pense à une blague. Tu me passes tes vêtements, je te passe les miens; nous appelons l'infirmière et, tu parles ! sa tête quand elle verra que son malade a de la barbe et que le visiteur n'en a plus !

Je m'attends à un : « Non ! pas d'histoires » et me prépare à parler d'autre chose :

— Excellente idée, dit Mérard. Nous allons commencer tout de suite.

Nous faisons donc l'échange, lui dans mon pantalon, ma capote, moi dans son beau costume, son manteau à pèlerine, avec le blanc des manchettes qui dépasse. Nous nous admirons en rigolant :

— Il n'y a pas, dis-je, mon vieux, comme malade tu es réussi.

— Et toi, comme homme du monde, parfait !

Pour parfaire l'homme du monde, j'enfile ses chaussures, m'enfonce son chapeau qui me tombe sur la nuque, mets ses gants, et comme quelque chose fait tic-tac sur mon ventre, je pense à l'heure, tire sa... ma montre, puis je lui tends la main :

— Eh bien voilà ! mon cher Martin. Il se fait tard. Heureux de t'avoir vu. Je te laisse. Soigne-toi. Meilleure santé.

— Ah ! non ! dit Mérard. Cela suffit. Pas d'histoires !

— Quelle histoire ? Il n'y a pas d'histoire. Je suis venu. Je voudrais rester plus longtemps. Mais, tu comprends, mon pauvre Martin, il faut bien...

— Me laisser ici, moi !

Là-dessus, son visage qui souriait, devient un masque épouvantable de Japonais furieux. Il m'attrape par ma pèlerine, veut m'arracher mon manteau, se met à hurler : qu'il n'est pas Jean Martin, qu'il n'est pas malade, que Jean Martin est fou ; qu'il ne veut pas d'histoires, que cela ne finira pas comme cela.

Je me tiens coi. Puisque me voici Mérard, je ne veux pas d'histoires. Mais ce vacarme attire M^{lle} Brichard. Elle voit son Martin attifé d'une fausse barbe, la lui veut arracher, m'appelle : M. Mérard, tout en poussant l'autre vers le lit et disant :

— Vous êtes fatigué, M. Martin. Votre ami va vous laisser. Il vous dit au revoir.

— Eh bien ! Au revoir !

Encore une fois, je tends la main. Et voilà le masque japonais qui se met à rebondir, comme une balle, à droite, à gauche, en haut, en bas, en hurlant : que cette barbe n'est pas fausse, qu'elle est à lui, que Martin ne s'en ira pas, qu'il aurait dû se méfier, qu'il faut s'attendre à tout d'un individu qui fait bouillir sa glace et courtise les dames avec des piles de pavés.

Comme de juste, cette salade de dames, de pavés et de glace affole M^{lle} Brichard. Elle s'élançe vers la porte, hèle d'autres infirmières ; ces infirmières accourent, deux, trois, six, puis Groseille, puis Gâteau, qui vous retroussent leurs manches, veulent appréhender le Martin à barbe, le ratent, le poursuivent à travers les rosiers, parmi les nœuds à chapeau du chemin de ronde, au faite d'un mur, le capturent l'étendent, le ficèlent, le boudinent. Tout cela, au milieu des cris, tandis que Claire ne vient pas, que la porte est ouverte, que les dames de Falret se poussent pour voir : et celle qui est un crayon, et celle aux varices, et celle qui a des yeux de bon chien triste, et celle qui marche à reculons et a reçu un tel choc, qu'elle marche en avant, ce qui est plus effrayant que le reste.

Il doit s'être passé alors un fait assez confus. A un moment, j'entends :

— On ne camisole pas ce malade !

Quelque chose de dur se relâche autour de mes poignets ; je me demande ce que M^{lle} Brichard pense de cette affaire ; j'ouvre les yeux et reconnais, sous ma bougie, le bon visage de M^{me} Rattisti qui lance son rire de grand style.

— Ah ! ah ! M. Martin qui a des histoires avec ses couvertures.

Cette aventure est très vraie. Lelendemain, une nouvelle carte m'est parvenue de mon ami Mérard. Il se trouvait en Sicile. Il y avait très chaud.

C'EST FINI

JE vais mieux. La preuve ? Bornet a envoyé son pied dans le musée ahéhonhohogique, et cela ne m'a pas ému. Claire, qui a multiplié les miracles, a trouvé un logis où nous vivrons en paix à la campagne. Pour cette raison aussi, je vais mieux. Les médecins l'ont dit. Tu aurais beau, Jean Martin, enlever ta capote, une bascule ne ment pas : trois kilos six cents de gagnés. Avec ce poids de plus, un de ces jours tu entendras le : « Meilleure santé » des infirmières. Mais, pas tout de suite.

— Que l'on emménage d'abord.

L'interne a été formel.

Partir, être heureux auprès de ma bonne Claire, la rendre heureuse, je serais un ingrat si je ne me réjouissais pas. Quand même, partir, c'est... partir.

— Nous aurons une petite maison, explique Claire. Tu verras : tu seras content.

— Une maison?... Alors il y a une rue ; dans la rue, des autos...

- Tu auras une belle chambre.
- Oui, mais les autos !
- Tu te promèneras dans la forêt.
- Mais les autos ?

Bornet, aussi, a été parti. Pas longtemps. Au moment des adieux, nous nous sommes embrassés : « On se reverra, vieux ! » Une semaine après, il est revenu, le profil droit aussi fou que le gauche. Nous avons causé un peu avec M^{lle} Brichard et il est devenu mon voisin au Chalet 2. Cette fois, je n'ai plus été jaloux. Ce qui confirme que je vais mieux.

Notre mur, la grille, la clé entre ses briques, comme ces trésors me semblent tristes ! Je regarde avec mélancolie mon fort et son dérisoire rempart d'orties. « Bien malin qui m'en délogera. « Ah ! oui. Quand le chef arrive à Voisin, je ris comme d'habitude. Je n'ai même plus besoin qu'il arrive : une fourchette tombe, M^{lle} Brichard dit un mot, j'éclate.

- C'est donc si drôle, monsieur Martin ?
- Drôle ? Pas du tout. Ah ! Ah !
- Alors, ne riez pas.
- Je ne... Ah ! ah !
- Monsieur Martin, je finirai pas croire que vous vous moquez de moi.
- Me moq... Oh !.. Ah ! Ah ! Ah !

Je m'esquive en pouffant et c'est triste de rire, tout seul, dans un chalet en pensant que

M^{lle} Brichard croit que l'on se moque d'elle.

Un soir, j'ai pouffé et d'une façon inconvenante, car on ne rit pas quand on présente ses plus belles roses à M^{lle} Brichard. Je n'en dors pas ; je médite des excuses ; le matin je l'attends et comme toujours, lorsqu'elle entre, j'ai attendu si fort que je ne l'attends plus. Le petit chat joue sur mes genoux :

— Il vous a griffé !... Qu'il est drôle... Bien dormi ?

Puis tout à coup sérieuse :

— Monsieur Martin, cela ne vous ferait rien ?

— Rien ? quoi rien ?

— De partir.

— Partir ? Comment partir ? Où cela partir ?

— Oui, enfin, de quitter l'hôpital. L'interne a besoin de place.

Ce n'est pas vrai. Des lits, des chalets sont vides. L'interne n'a pas besoin de place. Alors pourquoi si vite ?

— Je ne comprends pas, Mademoiselle. Pourtant s'il le faut, j'en parlerai à Claire. Elle m'emmènera aujourd'hui.

— Aujourd'hui ?

— Oui, aujourd'hui.

— Bien ! J'avertirai l'interne.

Ce ton froid ! Est-elle contente, triste, ou simplement indifférente ?

— D'ailleurs depuis quelques jours, vous

étiez si nerveux. Mieux vaut brusquer les choses...

Ah ! si c'est pour brusquer les choses ! Mais, l'a-t-on vraiment voulu ? Seul, je tourne et retourne la question. Je tâche de me raccrocher à l'idée que vraiment... Pourtant, si on me chassait ? Pauvre Jean Martin, malgré tes trois kilos six cents, tu n'en as pas fini avec tes inquiétudes. Et puis zut ! on veut que je parte ? Eh bien ! ce sera tout de suite. Cela fait un drôle de Jean Martin. Un Jean Martin qui n'avouerait pas son départ aux camarades, un Jean Martin fiévreux qui emballe pêle-mêle ses affaires, gratte avec soin trois gouttes de cire et une flaque, reçoit très mal l'interne, remercie de bon cœur le chef et ne comprend plus, quand celui-ci répond :

— Cela ne pressait pas, M. Martin. A quelques jours près...

Je ne tiens plus en place. Je sors, je passe sans y entrer, devant Voisin.

— Alors, vous nous quittez, fait la fille de salle.

Comment sait-elle ? Je veux la remercier. Stupide, je lui tapote les joues, je ne trouve pas autre chose.

Puis c'est M^{me} Jeanne, la cuisinière. Elle lève au plafond une cuiller qui remuait une panade. Des larmes lui viennent aux yeux.

— Nous quitter comme cela ! Un si bon malade !

Puis ce sont d'autres. Dans mon chalet, M^{lle} Brichard me rejoint :

— Venez donc dans le chemin de ronde. Vous ne m'en voulez pas ?

— Mais non, Mademoiselle. Vous deviez m'arracher une dent, vous l'avez arrachée.

Je sais : tantôt, quand viendra le moment de partir, je me mettrai à genoux, je prendrai le bord de son tablier et, sans un mot, le baisera.

Elle me montre le fameux mur au chat :

— A présent, vous êtes convaincu ?

— Tout à fait convaincu.

— Ce chat n'est qu'un dessin.

— Bien sûr, un dessin.

— Passez la main dessus. Vous sentirez la pierre ! Tenez, comme cela.

J'avance la main. Mon Dieu, oui, la pierre, si je la touche, sera froide, un peu rugueuse ; pourtant si elle était moelleuse, chaude ?... Ma main recule.

Pour Rose Lambert, c'est plus simple. Je pars ni mort, ni fou : donc je suis guéri. Elle me rappelle d'imprudents souvenirs :

— Quand vous empiliez des pavés, en rageant, parce qu'ils ne se tenaient pas en équilibre.

— Moi ?

— Vous transpiriez comme un manœuvre. On vous emmenait : vous retourniez à vos pavés. Vous vouliez régénérer le monde.

— Dame ! trouver un équilibre !

— Et votre soupe qu'on coupait !

— Puisqu'on coupait la viande à M. Bèche.

— Vous plaisantez ! Et ce mégredi...

— Mercredi, petite Rose.

— Oui. Ce mégredi, quand vous aviez M. Bèche dans le nez.

— Il m'exaspérait quelquefois.

— Non ! non ! vous l'y aviez en chair et en os. Vous portiez votre nez en avant et pleuriez parce que c'était lourd.

— Avouez-le ! Vous avez dû me trouver bien piqué.

— Ça ! Les premiers jours, je me disais : « En voilà un qui est mûr ! »

— Et vous voyez ! Pas si mûr. Ce sera... euh ! ce sera pour une autre fois.

Je dis cela un peu pour savoir.

— Bah ! fait Rose Lambert qui, en bonne infirmière, sait contenter ses malades, sans dire ni oui ni non.

A onze heures, j'entre à Voisin pour le déjeuner. Bornet averti se taira. Les autres ne savent rien.

— Qu'avez-vous, dit M. Bèche, vous n'êtes pas dans votre assiette. Ce soir, nous...

Ce soir ? Je me vois tout à coup dans mon

assiette, là, devant moi. Je la repousse.

— Vous n'avez pas faim? s'étonne M^{lle} Brichtard.

Un autre jour, elle insisterait.

Puis, je retourne dans mon chalet ; pour la dernière fois, j'attendrai Claire. Que dirait-elle? Ces murs, ces bons murs que je vais quitter, me sont indifférents. Je voudrais qu'ils le soient. Alors, cela pince et que m'importe, chez les Anormaux, cette Normandie qu'on chante? Clac ! la porte :

— Tu sais, Claire, je pars. Tu m'emmènes.

— Ah ! Fort bien.

Je croyais l'étonner!

Sur mon lit, déjà prêt, le sac avec mes vêtements de ville. Vite, avant d'y entrer, un dernier tour dans cette bonne liquette où l'on n'est pas en chemise.

— Où cours-tu? fait Claire. Tu es presque nu.

— Laisse donc.

Par le chemin de ronde, je passe chez Bornet qui se désole sur un banc.

Si Claire écoute, elle peut entendre par-dessus le mur :

— Dis donc, veux-tu le voir?... Tiens !

— Ahé Hatin ! Toujours le même.

— Comme tu es sot, fait Claire. Habille-toi.

Elle m'aide. Ah ! comme elles sont serrantes ces chaussures ! Et ce faux-col !

— Tu le boutonnes à l'envers. Viens.

Elle semble pressée. Les infirmières qui entrent, semblent pressées aussi. On me pousse ; je bafouille ; je dis M^{me} Saraguin à M^{me} Bourquet et lui remets un thermomètre qui appartient à M^{me} Rattisti. Pour le tablier de M^{lle} Brichard, il y a trop de monde. Je m'agenouillerai tantôt.

— Alors, je vais dire au revoir aux rosiers.

— Non, ce n'est pas la peine.

— Au petit chat ?

— Soyez tranquille, M. Bornet s'en occupera.

— Du moins à Bornet ?

— Allez !

Pauvre type ! Dire que nous avons été rivaux. Il pleure, je pleure. J'ouvre les bras, il ouvre les siens et reproduit les gestes que j'eus pour lui à son départ.

— Et maintenant, en route.

M^{me} Lecorps porte ma valise : elle fera ma sortie. Il y a M^{lle} Brichard, Claire. Dans la cour, sur son banc, la petite Yvonne suit le groupe, d'un long regard qui n'est déjà plus d'une folle. Elle sortira bientôt. D'autres disent au revoir ou bast ! ne s'inquiètent pas d'un sortant, comme on en voit tous les jours.

Je m'échappe pour entrer à Voisin. M. Bèche, surpris, entame un discours sur la joie de partir. Je coupe court, car on tambourine après moi sur la porte. Les autres sont dis-

persés dans le jardin. Tant pis ! je reviendrai ; je leur dirai au revoir une autre fois.

Voici la grille. Je pense au tablier de M^{lle} Brichard. Comment s'agenouiller en plein air ? Je tends une main. Ma gorge laisse juste assez de place pour un pauvre merci.

— Viens, dit Claire.

La petite chaussée, des infirmières que je connais peu : encore la Pépette, mais déjà différente. M^{lle} Brichard ? Si j'osais, je me retournerais. A quoi bon ? Elle a ses malades.

— Donnez-moi ma valise, madame Lecorps.

— Mais non, monsieur Martin, mais non.

— Mais si, madame Lecorps.

Elle marche, les regards devant elle. Cent fois aujourd'hui, je dirais : madame Lecorps, que pas une, ce ne serait à la blague. N'est-ce pas, madame Lecorps ?

Nous descendons les sept marches de la fameuse Hauteur : des malades de moins en moins connus ; des grand'mères ; sur un socle, un petit buste qui se nomme Falret, comme la salle des dames, là-bas.

— Venez par ici.

Un bureau pour la dernière formalité : mon nom sur un livre — et c'est fini.

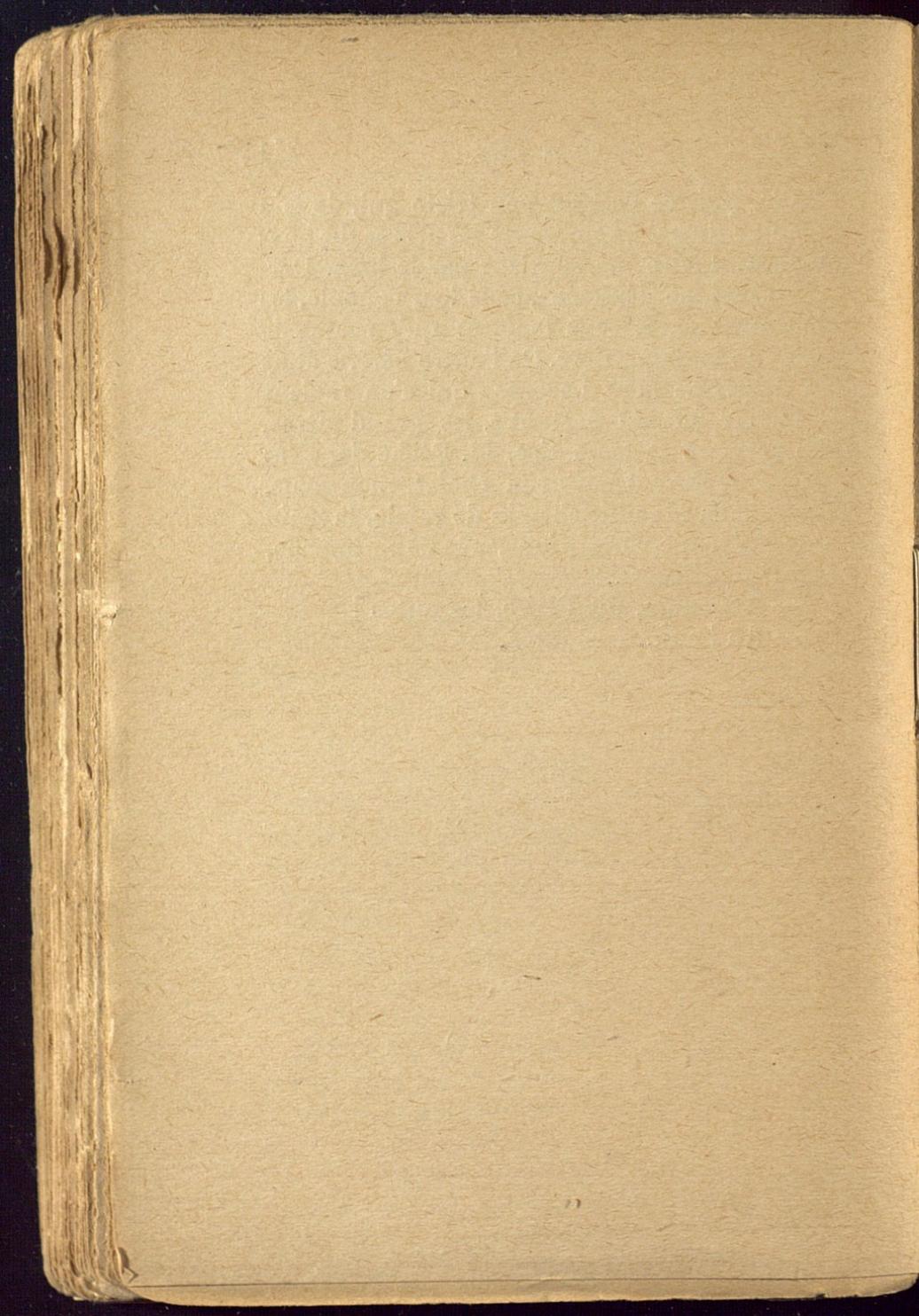
— Meilleure santé.

M^{me} Lecorps me remet ma valise ; le concierge lève un doigt vers l'A. P. de sa casquette ; je passe sous un porche, je vois une

grille, puis ce vert un peu triste qui, de loin comme de près, représente les arbres du boulevard. Claire me soutient par le bras. Derrière moi, se déploient, sous leur coupole, les bâtiments aux cent fenêtres qu'on appelle par ici : la Salpêtrière. De l'autre côté, c'était la Pépette : M^{me} Lecorps qui s'en revient « d'avoir fait un sortant », les grand'mères, les nerveux et leurs tics, M. Bèche dans ses coussins, Bornet dans son chalet, mon maïs, mes chats, le calme chemin de ronde, la main que j'ai tenue, certain jour, près de ma bouche, si près... si près...

— Attention, dit Claire, les autos !

— Ah ! oui... Les autos.



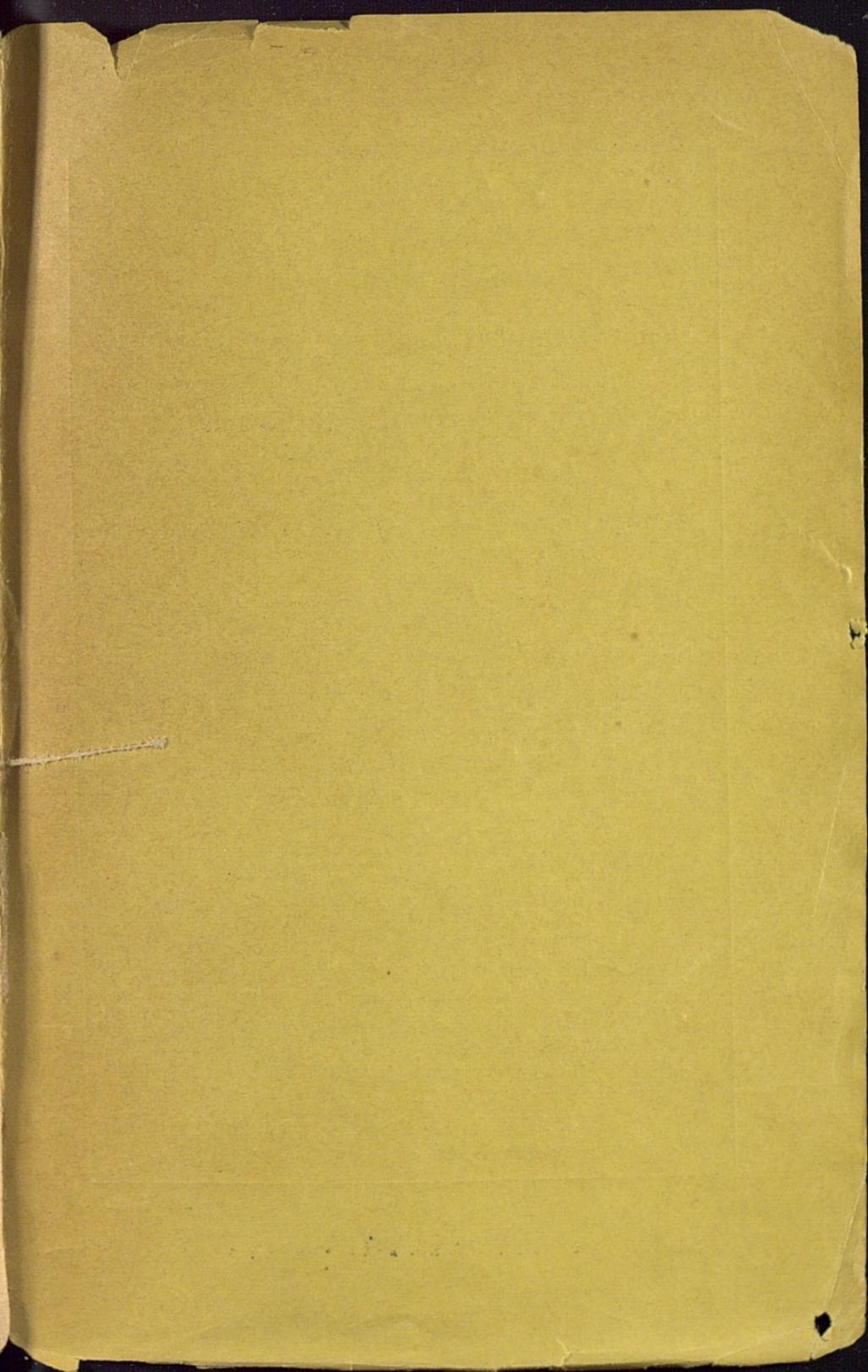
TABLE

	Pages-
<i>POUR ENTRER EN MATIÈRE</i>	9
JOURS TROUBLÉS	13
MON AMI BORNET	22
NOTRE DOMAINE	26
LE FAUX MILLIONNAIRE	32
D'AUTRES CAMARADES	39
QUAND LE SANG NE VIENT PAS	47
LE TEMPS ET AUTRES FANTAISIES.	49
LES MÉDECINS	58
LES VISITEURS	62
LE DARU.	68
PONCTION LOMBAIRE	71
NOUS FONDONS UN JOURNAL	77
UNE HISTOIRE DE CHOU.	81
JOURS BLANCS	88
EXAMEN DE CONSCIENCE.	100
OU L'AMOUR-PROPRE VA SE NICHÉR.	104
LES CHALETS	109
ROSE LAMBERT.	114
LE PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE	119

LES PARFUMS DE L'AIR	124
NOUVELLES DÉCOUVERTES	128
QUELQUES FEMMES	139
CONCERT DE NUIT	148
LE TRÉSOR DE SABLE	153
LA CONFÉRENCE	156
HISTOIRES A LA PELLE	160
CE QU'ELLES DISENT	168
PLACES ! S'IL VOUS PLAÎT !	173
GRAND-PÈRE	180
LE PETIT NOEL	185
CLAIRE NE VIENT PAS	194
C'EST FINI	202

ACHEVÉ D'IMPRIMER
POUR F. RIEDER ET C¹^e
PAR FLOCH A MAYENNE
EN MARS 1926

MUSÉE DE LA LITTÉRATURE



PROSATEURS FRANÇAIS CONTEMPORAINS
Collection publiée sous la direction de Jean-Richard BLOCH

DERNIÈRES PUBLICATIONS :

GABRIEL AUDISIO. — *TROIS HOMMES ET UN MINARET*

Un volume in-16, broché.

M. CONSTANTIN-WEYER. — *MANITOBA.*

Un volume in-16, broché.

— *LA BOURRASQUE.*

Un volume in-16, broché.

ANDRÉ DUBOIS LA CHARTRE. — *LES HEURES DE CORFOU.*

Un volume in-16, broché.

JEANNE GALZY. — *LES ALLONGÉS.*

(Prix Femina-Vie heureuse, 1923.)

Un volume in-16, broché.

— *LA FEMME CHEZ LES GARÇONS.*

Un volume in-16, broché.

— *LA GRAND'RUE.*

Un volume in-16, broché.

GUILLAUME GAULÈNE. — *LE MÉMORIAL SECRET.*

Un volume in-16, broché.

PANAÏ ISTRATI. — *KYRA KYRALINA.*

Un volume in-16, broché.

— *ONCLE ANGHEL.*

Un volume in-16, broché.

— *PRÉSENTATION DES HAÏDOUCS.*

Un volume in-16, broché.

J. JOLINON. — *LE VALET DE GLOIRE.*

Un volume in-16, broché.

— *LA TÊTE BRULÉE.*

Un volume in-16, broché.

— *LE MEUNIER CONTRE LA VILLE.*

Un volume in-16, broché.

9 francs.